

Université de Montréal

L'Angleterre de la seconde moitié du
XVIII^e siècle
vue par trois femmes françaises

par

Marie-Lyse Paquin

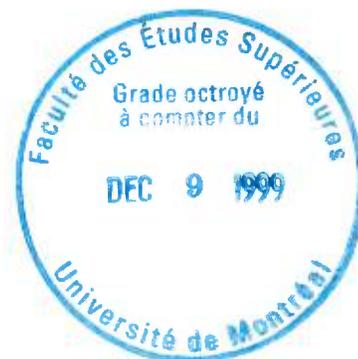
Département d'histoire

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des
études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M. A.)

Août 1999

© Marie-Lyse Paquin, 1999



D
7
U54
1999
V.022

1.000.000 de francs

1.000.000 de francs
2.000.000 de francs
3.000.000 de francs

1.000

1.000.000 de francs

1.000.000 de francs

1.000.000 de francs

1.000.000 de francs
2.000.000 de francs
3.000.000 de francs



1.000

1.000.000 de francs

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

L'Angleterre de la seconde moitié du
XVIII^e siècle
vue par trois femmes françaises

Présenté par:

Marie-Lyse Paquin

a été évalué par un jury composé des
personnes suivantes:



Université de Montréal

C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Louis Michel, président-rapporteur
Claude Sutto, directeur de recherche
Louis Lavallée, jury

mémoire accepté le 4 octobre 1990

Mémoire accepté le

SOMMAIRE

Au début du XVIII^e siècle, suite au rapprochement politique entre la France et l'Angleterre sous la régence de Philippe d'Orléans, les Français ont cherché à mieux connaître et comprendre leur rivale de tout temps. Dès lors, grâce à la promotion du système parlementaire, de la littérature, des sciences et de la philosophie anglaise, réalisée en grande partie par les Huguenots réfugiés en Angleterre depuis la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 et quelques voyageurs dont Voltaire et Montesquieu, le pays apparut à un grand nombre de Français comme un modèle de liberté et de raison.

Emportés par cette nouvelle vague d'anglomanie, de nombreux voyageurs français ont traversé la Manche et consigné leurs observations dans des récits informatifs et utilitaires. Parmi eux, nous avons retracé trois femmes: Mme du Boccage (1710-1802), femme de lettre renommée issue de la haute bourgeoisie normande, Mme de Genlis (1756-1830), noble affectée au service de la maison d'Orléans et également auteur de grande réputation et Mme Roland (1754-1793), fille d'artisan parisien, connue pour son activité au sein des Girondins.

Ainsi, cette étude des récits de voyage nous met en présence de trois modèles de perception qui témoignent des clivages entre les classes sociales à la veille de la Révolution. Devant l'exemple anglais, les voyageuses comparent et réfléchissent sur divers sujets. La première, Mme du Boccage, apprécia particulièrement la simplicité des manières, l'ordre et la générosité de la nation anglaise qu'elle opposait au «luxe

insensé» et corrupteur des Français. Aussi, elle regardait le gouvernement britannique d'un œil critique bien qu'elle le jugea supérieur au système français. De son côté, Mme Roland, notre seconde voyageuse, représentait le type de l'anglomane bourgeoise guidée par les idéaux de liberté et d'égalité. Dans son admiration de la constitution anglaise, elle exprimait haut et fort son insatisfaction des abus de l'administration et de la noblesse française. Enfin, la comtesse de Genlis s'efforça de démontrer aux Français qu'ils n'avaient rien à envier à leurs voisins d'outre-Manche.

Or, d'une manière générale, les idées exprimées par les voyageuses correspondaient à celles de leurs homologues masculins mais leurs récits comportaient de nombreuses variantes sur les sujets d'intérêts et sur la forme l'écriture. En effet, elles s'intéressaient davantage aux gens, particulièrement aux femmes, ainsi qu'aux mœurs et aux arts plutôt qu'aux institutions politiques, à la religion, aux sciences et à la philosophie. En outre, plus centrés sur l'expérience personnelle et dégagés des obligations des volumineux récits analytiques et informatifs, les récits féminins laissaient plus de place aux émotions et aux descriptions des paysages et des gens. À la fois femmes des Lumières et préceuses des voyageurs romantiques de la génération suivante, ces trois voyageuses représentent ainsi un échantillon intéressant pour étudier le rapport entre les Françaises et l'autre.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : LA RENCONTRE DE DEUX NATIONS	
1.1. L'Angleterre jugée par les Français	7
1.1.1. <i>Les ennemis irréconciliables de la guerre de Cent ans</i>	7
1.1.2. <i>Le rapprochement culturel et politique sous la Régence</i>	8
1.1.3. <i>La promotion de l'Angleterre par quelques voyageurs</i>	10
1.2. L'Anglomanie et le voyage outre-Manche	14
1.2.1. <i>Les problèmes de définition de l'anglomanie</i>	14
1.2.2. <i>Le voyageur philosophe des Lumières</i>	18
1.2.3. <i>Le voyageur anglomane</i>	20
Conclusion: Du rationalisme au courant sensible	23
CHAPITRE II : DAMES VOYAGEUSES, DAMES ANGLOMANES	
2.1. Les Françaises et l'outre-Manche	27
2.1.1. <i>Les conditions du voyage féminin</i>	27
2.1.2. <i>L'anglomanie des femmes de salon et des romancières</i>	29
2.2. Les voyageuses.....	32
2.2.1. <i>Mme Anne Marie du Boccage: «la Sapho de Normandie»</i>	32
2.2.2. <i>Mme Manon Phlipon Roland: «l'Égérie des Girondins»</i>	36
2.2.3. <i>Mme Stéphanie Félicité de Genlis: la gouvernante du Palais Royal..</i>	40
Conclusion: Les représentantes d'un mouvement social peu documenté.....	46
CHAPITRE III : LES ANGLAIS ET LA VIE QUOTIDIENNE	
3.1. Le caractère anglais	49
3.1.1. <i>Les amitiés de voyage</i>	49
3.1.2. <i>L'Anglais type et son enseignement moral</i>	50
3.2. La femme anglaise	54
3.2.1. <i>Beauté et caractère des Anglaises</i>	54
3.2.2. <i>L'éducation féminine</i>	59

3.2.3. <i>La conscience féministe</i>	61
3.3. Sociabilité, vie artistique et intellectuelle	63
3.3.1. <i>Évaluation de quelques mœurs et usages</i>	63
3.3.2. <i>Pauvreté architecturale et magnificence des jardins</i>	65
3.3.3. <i>Arts figuratifs et musique</i>	66
3.3.4. <i>Remarques sur la littérature et le théâtre anglais</i>	67
Conclusion: La prédominance des gens et du quotidien.....	70

CHAPITRE IV : L'ANGLETERRE: PAYS DE LIBERTÉ ET DE RAISON

4.1. Regards sur le système parlementaire britannique.....	72
4.1.1. <i>La constitution et l'administration</i>	72
4.1.2. <i>La justice anglaise selon Mme Roland</i>	77
4.2. Vision de la société: de haut en bas	78
4.2.1. <i>Les hautes sphères de la société</i>	78
4.2.2. <i>La bourgeoisie et le peuple</i>	81
4.2.3. <i>Les réflexes de classe des voyageuses</i>	83
4.3. La religion	84
4.3.1. <i>Mme du Boccage sur les traces de Voltaire</i>	84
4.3.2. <i>Un sujet tabou</i>	85
Conclusion: Le jugement de l'autre à partir de soi.....	86

CHAPITRE V : L'AUTRE ET LA SPÉCIFICITÉ DU RÉCIT FÉMININ

5.1. Approches et apport du voyage	
5.1.1. <i>Mme du Boccage: la voyageuse philosophe</i>	89
5.1.2. <i>Les leçons morales de Mme de Genlis</i>	93
5.1.3. <i>Mme Roland et la transmission d'un idéal</i>	96
5.2. Les caractéristiques des récits féminins	98
5.2.1. <i>Intérêts particuliers et traitement des sujets «masculins»</i>	98
5.2.2. <i>Tendances sentimentales</i>	101
5.2.3. <i>Et les Anglaises en France?</i>	105
Conclusion: La parenté d'idées entre les deux sexes.....	106

CONCLUSION	109
-------------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	114
----------------------------	-----

APPENDICES	VI
-------------------------	----

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier infiniment mon directeur, M. Claude Sutto, qui fut une source intarissable de bons conseils. Par ses lumières, sa grande capacité d'écoute et la finesse de son humour, il a su m'inspirer le plaisir de la recherche. Ce grand humaniste et professeur hors pair sera toujours un grand modèle à mes yeux.

Un grand merci également au F.C.A.R. pour son aide précieuse qui m'a permis de mener à bien ma maîtrise sans ennuis financiers.

Merci aussi à mes collègues et amis pour leurs conseils et tous ces petits moments qui ont agrémenté ces deux années de recherche.

Enfin, je ne remercierai jamais assez mes parents, Esther et Denis Paquin, ainsi que toute ma famille qui m'ont si bien supportée dans tous mes projets.

INTRODUCTION

Lorsqu'on songe à l'histoire des relations franco-britanniques, les premières images qui nous viennent à l'esprit sont celles de champs de batailles où s'affrontent des chevaliers en armures ou des fantassins en bleu et en rouge. Mais à travers ces incessants conflits s'inscrivent des échanges socioculturels d'une portée considérable pour les deux nations. À la base, il faut bien connaître son ennemi pour le dépasser et, il semble que par leur parenté et leurs antagonismes, Français et Anglais se soient un peu définis eux-mêmes. L'étude des représentations mentales de l'autre poursuit donc un double objectif : mieux comprendre les relations entre deux pays et suivre la construction d'une nation.

Or, le siècle des Lumières fut une période cruciale de remise en question et de développement des consciences nationales partout en Europe. Encouragé par l'esprit cosmopolite des philosophes, un mouvement d'anglomanie sans précédent se développa durant la seconde moitié du XVIII^e siècle en France. Ainsi, malgré les conflits coloniaux, bon nombre de Français, bourgeois et nobles indistinctement, guidés par de grands éclaircisseurs tels Voltaire et Montesquieu, ont admiré les institutions et même copié certaines modes et mœurs anglaises.

Les historiens disposent de plusieurs sources pour étudier les perceptions nationales: récits de voyage, journaux, correspondances, mémoires, littérature, théâtre etc. Certes, pour prétendre à une véritable histoire de l'opinion publique, il faudrait tout dépouiller et encore là, l'imaginaire d'environ 85% de la population, illettrée, nous échapperait. Néanmoins, en admettant que l'élite dirige les opinions du peuple, les meilleures sources pour témoigner de la vision de l'autre sont certainement les récits de voyage. Les recherches en ce domaine sont assez pauvres et en particulier du côté des

femmes qui ont jusqu'à tout dernièrement échappé à l'attention des historiens. Pourtant, par leur nature même, leur éducation et leur rôle social, les femmes auteures de récits de voyage se démarquent du corpus littéraire contemporain. Évidemment, les voyageuses qui ont publié, à cette époque, sont plutôt rares. Nous en avons retracé trois : Anne Marie du Boccage (1710-1802), Jeanne Marie Phlipon Roland (1754-1793) et Stéphanie Félicité de Genlis (1756-1830). Leurs récits de voyage, les premiers de ce genre, témoignent à la fois de la plus grande ouverture de la société française à la production littéraire féminine depuis le début du siècle et de l'éclosion du tourisme privé, due en grande partie à l'amélioration des moyens de transport et des routes.

Cette étude permet donc d'établir les caractéristiques de ces récits pour ensuite les confronter à un échantillon de la littérature de voyage contemporaine. Au préalable, nous dresserons un bilan rapide des relations entre les deux pays ainsi que la signification et les conditions particulières du voyage féminin au XVIII^e siècle. Nous pourrons ensuite présenter le parcours intellectuel des voyageuses, leurs connaissances de l'Angleterre, leurs motifs et les conditions de leurs voyages.

Aussi, comme le jugement d'une nation porte sur de nombreux aspects de sa spécificité, notre analyse sera divisée en thématiques, chacune soulevant des questions particulières. Nous nous intéresserons d'abord au regard porté sur les gens, hommes et femmes, afin de déterminer si le contact avec les Anglais a confirmé ou infirmé les stéréotypes contemporains.

D'abord, la vision des trois voyageuses sur la femme anglaise suscite de nombreuses questions en regard du modèle féminin proposé par J. J. Rousseau. En effet, l'idéal de la femme au foyer allait bientôt devenir l'ultime référence des dames de l'élite

française et ce choix apparaît, à première vue, comme une régression des acquis de liberté et d'indépendance de la génération précédente. Les opinions des voyageuses qui se situent au carrefour de cette transition nous semblent donc particulièrement importantes. De plus, elles nous permettront de mieux cerner leurs sentiments face à une volonté d'émancipation perceptible dans certains milieux féminins.

Nous passerons ensuite aux mœurs et aux réalisations artistiques et intellectuelles. En gros, il s'agit d'évaluer le degré de connaissance, de compréhension et d'enthousiasme des voyageuses devant la culture anglaise en général. Les éléments qui les ont frappées ou déçues fournissent de bonnes indications des goûts et préoccupations respectives des auteures.

Par la suite, nous étudierons le regard porté sur le gouvernement et les classes sociales anglaises. Ici, la diversité de la provenance sociale des voyageuses : une fille d'artisan, une bourgeoise aisée et une noble de cour, nous permettra de mesurer l'influence des milieux sociaux sur leurs perceptions de la politique et la société anglaise. Aussi, on retrouvera le même éventail de positions en matière de religion, dimension capitale de la mésentente entre les deux nations et dernier thème sur lequel nous nous pencherons.

Une fois cette analyse thématique terminée, nous évaluerons l'apport du voyage tant au plan personnel que professionnel. Nous nous demanderons ce que nos voyageuses ont appris de leurs voyages et dans quelle mesure ils leur permirent de s'interroger, voire de critiquer leur propre société. À la lumière de la réception de leurs œuvres et la réputation générale de chaque voyageuse aux yeux des contemporains, nous

chercherons aussi à voir si elles ont profité professionnellement de leur expérience de voyage.

Enfin, la dernière étape de notre analyse reposera sur la confrontation de ces sources à une douzaine de voyageurs contemporains afin de distinguer les aspects spécifiquement féminins des récits. En tenant compte des limites de l'éducation féminine et des interdits sociaux qui pesaient sur les femmes de l'époque, nous tenterons d'expliquer les différences et les similitudes observées.

En somme, cette étude permet de mettre en lumière des œuvres de trois femmes qui sont demeurées plutôt méconnues des historiens. Limitée dans l'espace, elle pourrait éventuellement s'inscrire dans le cadre de recherches plus vastes portant sur les conceptions de l'autre et de l'ailleurs chez les femmes des Lumières. Une étude qui inclurait l'analyse des mémoires, articles et romans féminins et possiblement d'autres écrits de voyage non publiés. Bref, une étude qui nous apprendrait certainement beaucoup sur les mentalités et la participation des femmes au mouvement des Lumières.

CHAPITRE I

LA RENCONTRE DE DEUX NATIONS

*L'Angleterre est plus agitée en sa terre
et dans ses ports même que l'océan qui l'entourne*

Bossuet

1. L'ANGLETERRE JUGÉE PAR LES FRANÇAIS

Les ennemis irréconciliables de la Guerre de Cent ans

Cousins par les conquêtes normandes, ennemis séculaires depuis la Guerre de Cent ans, Français et Anglais n'ont cessé de s'affronter dans d'interminables conflits politiques et religieux. Entre les batailles rangées et la compétition sur terre et sur mer, les deux nations ont forgé des images, des préjugés et des mythes sur l'autre. Le poids de l'histoire, à la source, reposait sur les dévastations de la Guerre de Cent ans justifiant le portrait de l'Anglais cruel, brutal, querelleur, inconstant, insolent, hérétique, orgueilleux, grave et triste¹. Fixées dans les mentalités, ces perceptions s'entretenaient dans la profonde méconnaissance des lieux et des hommes. Certes, les légendes médiévales de l'île brumeuse et sauvage, jadis peuplée de géants et de dragons s'effaçaient derrière des récits plus réalistes. Il n'en demeure pas moins que jusqu'à la fin du XVII^e siècle, seuls quelques érudits se sont intéressés à la production scientifique et littéraire anglaise, car le Français cultivé supportait mal cette langue barbare et sans intérêt².

Du reste, les événements des XVI^e et XVII^e siècles n'ont pas servi l'image des Anglais auprès de leurs voisins. La Réforme anglicane blessa la corde la plus sensible: pour la majorité catholique, l'ennemi politique devenait aussi ennemi de la foi, un dangereux hérétique. Puis vint la Révolution anglaise, porteuse d'idées républicaines, à une époque

¹ Georges Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de cent ans jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1971 et *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1971.

² Pour une liste des *ouvrages traduits au XVII^e siècle*, voir Joseph Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1895. p. 10.

où un Louis XIV, triomphant de la Fronde, avait tout intérêt à mépriser allégrement un pays qui fut le théâtre de l'exécution de Charles I^{er}³.

Toutefois, il semble que les positions de Versailles n'aient pas été partagées par l'ensemble de la nation puisque l'Angleterre restaurée attirait de plus en plus l'attention des curieux. Au départ, c'est au nom de l'avancement des sciences et de la philosophie que des savants français ont franchi le fossé de la Manche. Pendant que l'on se familiarisait avec les recherches anglaises, des voyageurs protestants tels Samuel Sorbière et Maximilien Misson publiaient des relations de voyages beaucoup plus favorables que celles de leurs prédécesseurs⁴. Aussi, non sans préjugés et mépris pour le caractère rude et indépendant des Anglais qu'encourageait un gouvernement trop permissif, quelques auteurs leur reconnaissaient un esprit profond, du courage et beaucoup de bon sens. Déjà, la curiosité des milieux savants et la volonté de procéder à un examen plus attentif de la société et des mœurs annonçaient le rapprochement du XVIII^e siècle.

Le rapprochement culturel et politique sous la Régence

Deux événements majeurs ont permis aux Français de multiplier les contacts avec les voisins d'outre-Manche. Dans un premier temps, la révocation de l'édit de Nantes en 1685 qui lança des milliers de Huguenots vers l'Angleterre et les Pays-Bas. Bientôt, les réfugiés, écrivains, traducteurs et journalistes industriels, se firent les promoteurs de leur terre

³ Georges Ascoli, *Op. Cit.* et Mark Bannister, «Outre-monts, Outre-Rhin, Outre-Manche. Comment les Français voyaient leurs voisins 1600-1670.» *Le même et l'autre: regards européens*, sous la direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrant, 1997. p. 1-9.

⁴ Samuel Sorbière, *Relations d'un voyage en Angleterre*, 1666.
Maximilien Misson, *Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre*, 1698.

d'accueil⁵. Dans un deuxième temps, le traité d'Utrecht avait consacré la montée de la puissance anglaise face à laquelle la France ne pouvait rester indifférente. Menacé par l'Espagne de Philippe V, le régent Philippe d'Orléans conclut la Triple Alliance avec l'Angleterre et la Hollande en 1716: la paix dura jusqu'en 1740 (guerre de succession d'Autriche). Ce rapprochement politique préparait le terrain à la diffusion des idées anglaises dont les divers aspects ont été étudiés par Gabriel Bonno⁶. Ce dernier décrivait en détail le processus d'initiation de l'élite française à la culture britannique tout au long de cette période de remise en question et de grande ébullition de la pensée anglaise. Parmi les champs d'intérêt, le système politique, jadis si méprisé, fut l'objet d'études plus approfondies réalisées en grande partie par les Huguenots. En littérature, le public fut séduit par quelques traductions déterminantes: au premier rang, le *Spectator* de Joseph Addison et Richard Steele⁷ qui présentait l'idéal du gentleman anglais, simple, honnête et philosophe, suivi d'autres romans à succès dont le *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe et le *Voyage de Gulliver* de Jonathan Swift. Plus sérieux, les grands débats entre déistes et apologistes anglais, auxquels faisaient écho les périodiques suscitaient également beaucoup d'intérêt chez les grands esprits. Dans le domaine économique, la malheureuse aventure du système de Law témoignait de la confiance mise dans les théories économiques d'outre-Manche. Et enfin, on ne soulignera jamais assez l'influence des travaux de Locke et de Newton sur la communauté savante du XVIII^e siècle. Coïncidant

⁵ Les Huguenots publiaient beaucoup dans les périodiques français et hollandais notamment *le Mercure*, *le Journal de Verdun*, *la Bibliothèque anglaise*, *la Bibliothèque britannique* et *le Journal britannique*, principales sources d'information sur les oeuvres et l'actualité anglaise.

⁶ Gabriel Bonno, *La culture et la civilisation britannique devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux lettres philosophiques (1713-1734)*. Transactions of the American philosophical society. N.S., vol.38 part.1, Philadelphia, 1948.

avec la montée du prestige de la philosophie et des sciences, symboles de progrès et en même temps de bonheur, la découverte de ces deux géants de la pensée prédisposait les Français à reconnaître le génie anglais. Ainsi, les bases du mouvement anglophile étaient jetées avant la parution des *Lettres philosophiques* (1734) et de *L'esprit des Loix* (1748). Plusieurs acteurs moins célèbres que Voltaire et Montesquieu avaient aussi préparé le terrain.

La promotion de l'Angleterre par quelques voyageurs

En effet, si les Huguenots furent les principaux agents de liaison entre les deux pays, les voyageurs des deux côtés de la Manche ont largement participé au mouvement d'échanges socioculturels. D'un côté, les Anglais en France, jacobites en exil ou voyageurs qui, selon la mode du Grand Tour, visitaient la France en grand nombre. Les plus illustres d'entre eux nouaient des relations avec la bonne société française dans les salons et autres assemblées mondaines: Atterbury et Bolingbrooke initièrent Voltaire à la culture anglaise, Chesterfield se lia d'amitié avec Montesquieu et les exemples de contacts enrichissants chez les savants ne manquent pas⁸.

Du côté des voyageurs français en Angleterre, Louis Béat de Muralt et l'abbé Le Blanc furent les plus connus du public français durant la première moitié du siècle⁹. Muralt, dont la relation fut éditée à quatre reprises acquit une grande notoriété suite à la

⁷ Dans l'étude de D. Mornet sur le contenu de 500 bibliothèques privées, le *Spectateur* se classait au cinquième rang. : D. Mornet, « Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780)» *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, 1910, p. 460

⁸ Gabriel Bonno mentionne d'autres voyageurs anglais illustres dont Mattiew Prior, Joseph Spence, John Arbuthnot, James Thomson et George Berkeley. : Gabriel Bonno, *Op. Cit.*, p. 6-8.

controverse qu'il avait suscitée: dressant un portrait élogieux du gouvernement et du caractère anglais, le voyageur bernois comparait le bon sens anglais à la frivolité et à la légèreté des Français. Le second voyageur, l'abbé Le Blanc, également bienveillant à l'endroit du caractère et des mœurs anglaises, s'efforçait toutefois de conserver un ton impartial dans ses descriptions détaillées de la société britannique¹⁰.

D'autres visiteurs, s'ils n'ont pas publié de relations de voyage proprement dites ont puisé en Angleterre les sources de leurs ouvrages ultérieurs. C'est le cas notamment de Destouches, représentant à l'ambassade de 1718 à 1723¹¹ et surtout de l'abbé Antoine François Prévost, exilé en Angleterre à deux reprises en 1728-1730 et en 1733-34. Romancier de premier ordre, Prévost s'inspira de son expérience pour peindre les mœurs et le beau caractère anglais dans ses œuvres et fonda un hebdomadaire, *le Pour et le Contre* (1733) dans lequel une grande partie des articles étaient consacrés à l'Angleterre¹². Anglomane convaincu, il contribua grandement à la formation du stéréotype de l'Anglais sensible, sérieux et honnête et d'une Angleterre sentimentale qui triomphera durant la deuxième moitié du siècle.

En considérant l'apport des agents de liaison entre les deux pays, on ne peut attribuer l'entière paternité du mouvement de l'anglomanie à Voltaire et à Montesquieu, bien qu'ils

⁹ Dans l'étude de D. Mornet, les deux relations de voyages se classent très haut dans la liste: 89 sur 500 pour L'abbé Leblanc et 65 sur 500 pour Louis Béat de Muralt.: D. Mornet, *Op. cit.*, p. 465.: Louis Béat de Muralt, *Lettres sur les Anglois et sur les François et sur les voyages*, 1725. La relation de Muralt est citée par Voltaire dans les *Lettres philosophiques* et par J.J. Rousseau dans *La nouvelle Héloïse*. L'abbé Le Blanc, *Lettres concernant le gouvernement, la politique et les moeurs des Anglais*, Amsterdam, 1747.

¹⁰ D'autres relations de voyages moins diffusées mais qui ont tout de même contribué à l'élargissement des connaissances du public: l'ouvrage de Bourreau-Deslandes, *Voyage d'Angleterre*, 1717 et celui de La Mottraye, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, 1727.

¹¹ Outre sa correspondance diplomatique Destouches fit la traduction de *Drummer* de Joseph Addison et s'inspira de la littérature anglaise pour ses propres oeuvres dont *La fausse Agnès*, *Le dissipateur* et *Le philosophe marié*. : Gabriel Bonno, *Op. Cit.*, p. 12.

¹² Les deux principales oeuvres de l'abbé Prévost traitant de l'Angleterre sont les *Mémoires d'un homme de qualité*, 1731 et *Le philosophe anglais*, 1732.

lui aient donné une impulsion considérable. Voltaire, contraint de quitter la France suite à l'épisode de sa querelle avec le duc de Rohan, séjourna en Angleterre trois ans, de 1726 à 1729. Il bénéficia énormément de ce contact avec la littérature et la pensée anglaises si bien que l'on a dit qu'il était parti poète et qu'il revint philosophe. Acquérant par ses études et ses hautes relations¹³ une connaissance étendue du pays, le philosophe ne se contenta pas de consigner une somme d'informations dans un récit de voyage traditionnel, mais élaborer aussi une véritable œuvre de combat dans laquelle l'ironie voltairienne ne ménage rien dans le procès de la France. Immédiatement condamnées par le Parlement de Paris dès leur parution en 1734, les *Lettres philosophiques* consacraient l'Angleterre comme le paradis de la raison, de la liberté de pensée, de religion et de presse.

Nous nous contenterons ici de relever quelques grands traits de l'œuvre.¹⁴ Les sept premières lettres sont consacrées à la description de différentes sectes anglaises dans le but de critiquer le fanatisme et de démontrer les bienfaits de la tolérance religieuse: « S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre, s'il y en avait deux, elles se couperaient le gorge; mais il y en a trente et elles vivent en paix et heureuses¹⁵. » Les huitième et neuvième lettres traitent d'un thème cher au philosophe: la constitution britannique, symbole de la victoire des Anglais sur le despotisme et garantie des libertés anglaises. Caractérisée par la séparation des pouvoirs, l'égalité de tous devant la loi, le principe de l'« habeas corpus » et la protection de la propriété privée, la formule

¹³ Voltaire fréquentait notamment des chefs du parti whig, Henry Bolingbrooke et Robert Walpole ainsi que plusieurs hommes de lettres et savants renommés tels Adam Smith, Alexander Pope, Johnathan Swift et George Berkeley.

¹⁴ Les études sur les *Lettres philosophiques* sont nombreuses, nous avons retenu les suivantes: Christiane Mervaud., « Des relations aux mythes anglais des lettres philosophiques. » *Studies on Voltaire*, 296, 1992, p. 1-15.; André-Michel Rousseau, « L'Angleterre et Voltaire (1718-1789) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vols. 145-47, Oxford, 1976.; Philippe Haugeart, *Les Lettres philosophiques de Voltaire*, Paris, Nathan, 1993 et Gabriel Bonno, *Op. Cit.*, p. 165-67.

britannique serait la solution aux abus perpétrés en France. De plus, sous la plume de Voltaire, le marchand acquiert ses lettres de noblesse: plus utile à l'État que l'aristocrate oisif et paresseux, il participe à l'enrichissement du pays et conséquemment à la liberté et au bonheur des citoyens. Le reste de l'œuvre est réservé à la promotion du génie anglais en littérature et surtout en philosophie et en sciences. Évidemment, la place de l'auteur au sein de la «République des Lettres» lui octroie une autorité imposante sur les goûts littéraires du public. Dans le domaine de la philosophie, bien qu'il ne traite que de Bacon et Locke, Voltaire vulgarise leur pensée et encourage la diffusion de leurs travaux¹⁶. Enfin, par ses lettres fort élogieuses sur Newton, le philosophe se range du côté des partisans du newtonianisme contre les cartésiens. Somme toute, comme l'explique Christiane Mervaud, *les Lettres philosophiques* présentent l'Angleterre comme un modèle idyllique, une terre où l'homme est libre de penser, le lieu de pèlerinage par excellence du philosophe des Lumières¹⁷. Sans aucun doute, le message de Voltaire fut entendu: dans sa foulée de nombreux voyageurs traversèrent la Manche en quête de liberté et de raison¹⁸.

En revanche, d'après ses *Notes sur l'Angleterre* dans lesquelles il critique sévèrement la corruption des mœurs anglaises, il semble que Montesquieu était loin d'être un anglophile lorsqu'il visita l'Angleterre de 1729 à 1731¹⁹. Cependant, ce voyage lui permit d'étudier le fonctionnement du système parlementaire britannique et d'approfondir ses

¹⁵ Voltaire., *Lettres philosophiques*, Paris, Garnier Flammarion, 1964. p. 74.

¹⁶ Il est à noter toutefois que Voltaire a mal interprété les théories de Locke en attribuant une importance plus grande à la matière pensante comme argument contre le spiritualisme, donnant ainsi à Locke des intentions plus sceptiques et rationnelles qu'elles ne l'étaient en vérité. : Gabriel Bonno, *Op. Cit.*, p. 166.

¹⁷ Christiane Mervaud, *Op. Cit.*

¹⁸ Après 1750, Voltaire s'est montré beaucoup plus critique envers l'Angleterre en dénonçant l'anglophobie littéraire et critiquant sévèrement les oeuvres de Shakespeare mais selon Gabriel Bonno, il resta tout de même admiratif des institutions britanniques. Gabriel Bonno, *La constitution britannique devant l'opinion française de Montesquieu à Bonaparte*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 111.

¹⁹ Charles-Louis Secondat, baron de Montesquieu, «Notes sur l'Angleterre» dans *Oeuvres complètes*, tome I, Paris, Librairie Gallimard, 1949.

connaissances des auteurs anglais, dont John Locke, qui influença grandement sa pensée²⁰. De retour en France, le parlementaire amorça son monumental *Esprit des lois*²¹, œuvre de base de l'anglomanie politique car elle validait, par une argumentation rigoureuse, l'idée que le système britannique constituait la meilleure forme de gouvernement, la seule capable de garantir les libertés individuelles, grâce à la séparation des pouvoirs. Les Anglais étaient non seulement le peuple le plus libre au monde, mais selon la pensée de l'auteur, leurs mœurs se traduisaient aussi par de bonnes lois et, inversement celles-ci assuraient le maintien des bonnes mœurs²². En outre, Montesquieu réaffirmait une idée déjà assez courante d'associer le climat au caractère national, constat auquel les écrivains et les voyageurs reviendront sans cesse²³.

1.2 L'ANGLOMANIE ET LE VOYAGE OUTRE-MANCHE

Les problèmes de définition de l'anglomanie

De toute évidence, la promotion du modèle anglais depuis le début du siècle par les Huguenots et les philosophes libéraux a séduit une partie de l'opinion publique. Selon la majorité des historiens, les premiers indices d'anglomanie seraient apparus autour des

²⁰ Dans une étude consacrée aux sources anglaises de la pensée de Montesquieu, Joseph Dedieu a relevé l'ampleur de l'influence des auteurs anglais sur le philosophe. Joseph Dedieu, *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France. Les sources anglaises de l'Esprit des lois*, Genève, Slatkine Reprints, 1971 (1909).

²¹ Charles-Louis Secondat, baron de Montesquieu, *De l'esprit des lois* dans *Oeuvres complètes*, tome II, Paris, Librairie Gallimard, 1949 (1748).

²² Les théories libérales de *l'Esprit des lois* furent reprises dans *l'Encyclopédie*, notamment dans l'article sur le Parlement d'Angleterre du chevalier de Jaucourt.: Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (1751-1780)*, Réimpression, Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Verlag, 1966-1967, tome 12, p. 35-38.

années 1740. Josephine Grieder, auteur de l'ouvrage le plus complet sur la question, a exposé les problèmes liés à l'étude du phénomène²⁴. A priori, il faut établir la marge entre une imitation superficielle des Anglais et un intérêt beaucoup plus profond pour les institutions, les idées et la culture britanniques. Aussi, d'après Michèle Sacquin-Moulin, peut-on déterminer une typologie opératoire: l'anglomane politique qui, à l'instar de Voltaire et de Montesquieu, se basait essentiellement sur les bienfaits de la constitution anglaise, les concepts de liberté, d'égalité, de raison et de modernité et d'un autre côté, l'anglomane mondain qui se contentait de suivre la mode en imitant certaines mœurs, habillements et loisirs anglais sans nécessairement adopter les idées politiques avec grande conviction²⁵.

Un second problème dans la définition de l'anglomanie tient au fait que parmi les sources utilisées, les critiques de l'époque tendent à exagérer le phénomène afin d'en exposer la menace pour la société française. C'est précisément dans le cadre d'un plaidoyer contre le phénomène qu'est mentionné pour la première fois le terme «anglomanie»²⁶. D'ailleurs, comme tout mouvement d'opinion publique d'Ancien Régime, il n'est pas aisé de déterminer avec certitude l'ampleur de l'engouement du public pour l'anglomanie. Il reste néanmoins que la fréquence des références au phénomène dans la littérature, les journaux et les correspondances, particulièrement après 1763, témoignent de son importance dans la haute société française.

²³ Hippocrate et Aristote avaient avancé que le climat déterminait le caractère des nations, l'idée fut reprise par Machiavel et Bodin au XVII^e siècle.: Mark Bannister, « Outre-monts, Outre-Rhin, Outre-Manche. Comment les Français voyaient leurs voisins 1600-1670. » dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous la direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrant, 1997. p. 2.

²⁴ Josephine Grieder, *Anglomania in France, 1740-1789, Fact, fiction and political discourse*, Geneva, Librairie Droz, 1985.

Josephine Grieder distingue trois phases de développement de l'anglomanie jusqu'à la Révolution. En 1740, outre l'intérêt marqué des Français pour les ouvrages anglais, on perçoit dans la bonne société un début d'imitation de l'habillement, des mœurs et des loisirs anglais (les courses de chevaux, le jeu, les mascarades, les jardins à l'anglaise, les clubs etc.) Cette tendance s'accroît après 1757 alors que les plus zélés adoptaient même l'attitude sérieuse et mélancolique de l'anglais type. Durant la même période, l'apprentissage de l'Anglais devint plus systématique chez l'élite et les clubs à l'anglaise, exclusivement masculins, jouissaient d'une popularité accrue. Enfin, la troisième phase se situe après la paix de 1763, suite à une baisse importante de l'anglomanie durant la Révolution américaine. Or, ces années pré-révolutionnaires correspondent au triomphe du mouvement car de nombreux usages et mœurs britanniques d'abord imités superficiellement furent alors naturalisés par la société française.

Deux exemples illustrent bien la pénétration des institutions anglaises en France à la veille de 1789. D'abord, les clubs et sociétés à l'anglaise, lieux privilégiés de discussions politiques, supplantèrent progressivement les salons à la française. Ensuite, la plus grande simplicité et surtout l'effacement des distinctions entre la noblesse et une partie de la bourgeoisie dans l'habillement et dans l'étiquette. En ce sens, il est intéressant de noter que sous l'influence d'anglomanes comme la reine Marie-Antoinette, le comte d'Artois et le duc d'Orléans, le protocole fut sans cesse allégé à la cour de Louis XVI²⁷.

²⁵ Michèle Sacquin-Moulin, *Les récits de voyage d'Anglais en France et de Français en Angleterre de 1750 à 1759*, Thèse de l'école de Chartres, 1978.

²⁶ Fougeret de Montbron, *Préservatif contre l'anglomanie*, 1756.

²⁷ Josephine Grieder, *Op. Cit.* Sur les manifestations de l'anglomanie en France voir aussi: Claude Nordmann,

« Anglomanie et anglophobie en France au XVIII^e siècle » *Revue du Nord*, n. 66, n. 261-262, 1984, p. 787-803.; C. H. Lockitt, *The relations of French and English society (1763-1793)*. London, Longmans Green and co. 1920. et Richard Faber, *French and English*. London, Faber and Faber, 1975.

En fait, toujours selon Grieder, l'instabilité du climat politique et social des dernières années de l'Ancien Régime aurait ouvert plus grande la porte aux solutions anglaises. Le rappel des parlements qui ne tarderont pas à montrer leur opposition, ainsi que la nomination de ministres des finances tels Turgot et Necker favorables aux politiques commerciales anglaises reflétaient l'image de la société anglaise. Derek Jarett a exposé les liens d'attraction et de répulsion entre les deux pays tout au long du XVIII^e siècle²⁸. Tant l'Angleterre que la France se voyaient dans l'obligation de faire des réformes gouvernementales et sociales: les actions de l'un suscitaient les réactions de l'autre et un bon nombre de mécontents de chaque côté de la Manche utilisaient l'exemple de la nation opposée.

Or, si l'admiration des institutions anglaises avait atteint son paroxysme, les Français ont malgré tout renoncé à adopter le système parlementaire britannique en 1789. Tout au long du siècle, les tenants de la supériorité britannique se sont heurtés à l'opposition des anglophobes réagissant aux abus du mouvement anglophile ou obéissant à la vieille haine nationale que l'humiliante défaite de la guerre de Sept ans ne manqua pas d'attiser. En outre, il faut, encore une fois, faire la distinction entre l'anglomanie mondaine et politique: si l'on raffolait des chevaux anglais et du thé à Paris, le modèle de gouvernement anglais était loin de faire l'unanimité. Soutenu principalement par les libéraux, il subissait les attaques des conservateurs et des physiocrates, auxquels se joignirent après 1763 une faction des libéraux, précurseurs des démocrates de Rousseau. Les uns, défenseurs du patriotisme français, accusaient le gouvernement anglais d'encourager l'esprit de parti, la licence et la corruption et les autres s'en prenaient aux limites de la liberté. Aussi, après la

²⁸ Derek Jarett, *The Begetters of Revolution: England involvement with France (1759-1789)*. Londres,

Révolution américaine, un grand nombre de libéraux sympathiques aux insurgés ont-ils préféré l'idéal américain au modèle anglais. Selon toute vraisemblance, suite à la montée du nationalisme à la veille de 1789, l'anglomanie, mouvement libéral et progressiste à son origine fut de plus en plus considérée comme anti-patriotique et réactionnaire²⁹.

En définitive, la position de l'opinion publique française face à l'Angleterre ne se résume pas à la dichotomie entre anglomanie et anglophobie: les deux courants ont oscillé selon les allégeances politiques et les événements du siècle. Finalement, la Révolution s'est soldée par la victoire des tenants d'une solution française qui devait dépasser le modèle anglais défendu par les monarchiens jusqu'à leur chute en septembre 1789³⁰.

Le voyageur philosophe des Lumières

À défaut de sondages d'opinion publique, les récits de voyages ne manquent pas d'intérêt pour l'étude des perceptions culturelles. Qu'il soit anglomane ou anglophobe, le voyageur confronte ses opinions d'origine à ses observations sur le terrain et du même coup se définit un peu lui-même face à l'autre. Or, les études en ce domaine sont très pauvres: en dehors des voyageurs les plus connus, la seule tentative de synthèse, une thèse non publiée de Michèle Sacquin-Moulin basée sur soixante-cinq récits français et cent trente-cinq récits anglais, date déjà de 1978³¹.

Longman, 1973.

²⁹ Au sujet de l'anglophobie voir: Frances Acomb, *Anglophobia in France (1763-1789)*, North Carolina, Duke University Press, 1950; Michèle Sacquin-Moulin, *Op. Cit.*, p. 386-398; Gabriel Bonno, *La constitution britannique devant l'opinion française de Montesquieu à Bonaparte*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 211-230 et Josephine Grieder, *Op. Cit.*, p. 117-150.

³⁰ Le parti des monarchiens, avec Joseph Mounier à sa tête préconisait un pouvoir royal fort et deux chambres à l'anglaise. Le parti a été défait en septembre 1789. François Furet et Mona Ozouf., « Monarchiens » dans *le Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion., 1988, p. 394-402 et Gabriel Bonno, *La constitution britannique devant l'opinion française de Montesquieu à Bonaparte*, Genève, Slatkine Reprints, 1970. p. 191- 272.

³¹ Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*

Avant d'aborder l'étude des caractéristiques des récits de voyages français et anglais, quelques constats sur la signification et les conditions du voyage au XVIII^e siècle s'imposent. Le voyage offre une variété d'expériences et comme l'exprime si bien Claude Levi-Strauss: « Le voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps et dans la hiérarchie sociale³² ». Ainsi, les motifs et les intérêts des voyageurs varient selon les origines sociales, les modes et les courants de pensée d'une époque donnée. Au XVIII^e siècle, le voyageur par excellence était le philosophe, celui qui, épris de raison, se penchait sur tous les aspects de la société étudiée, corrigeait les préjugés et devait livrer ses découvertes avec la plus grande impartialité³³. L'article « voyage » de l'*Encyclopédie* définit cet idéal de connaissances empiriques: « Le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce³⁴ ».

Outre la fonction pédagogique du voyage, le souci de l'utilité publique devait guider l'auteur d'une relation de voyage, promu au rang de l'historien ou encore de l'ethnologue. Vecteur de connaissance, le voyageur philosophe participait au progrès de l'humanité, au

³² Claude Levi-Strauss, *Tristes Tropiques*, p.92 : cité par Nicole Hafid Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 33.

³³ Sur les conceptions du voyage au XVIII^e siècle, voir entre autres, Nicole Hafid Martin, *Op. cit.*; Moureau, François., « l'oeil expert: voyager, explorer », *Dix-Huitième Siècle*, XXII, 1990. Henry -Daniel Pageaux., «Voyages romanesques au siècle des Lumières» *Études littéraires 1*, 1968, p. 205-214.; René Pomeau, «Voyage et Lumières dans la littérature française du XVIII^e », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n.62, 1967, p. 1269-1289 ; Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen-Age au XVIII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1996.

³⁴ Diderot et D'Alembert, *Op. Cit.*, tome 17, p. 476.

bonheur des hommes. L'exemple des vices et des vertus des peuples étrangers devenait une source de sagesse³⁵.

L'idéal du voyage philosophique remontait aux humanistes comme Montaigne, ce grand voyageur, portrait type de l'érudit qui, tout imprégné des enseignements antiques, parcourut l'Europe en quête de savoir. Puis, au XVII^e siècle, le rationalisme orienta les voyageurs vers la recherche de vérités scientifiques par le biais de l'observation expérimentale³⁶. Dans un ouvrage incontournable sur la période de 1680 à 1715, Paul Hazard insistait sur l'importance du développement de la relativité culturelle dans le processus de remise en question de la société classique³⁷. Par la description des institutions et des mœurs étrangères, les voyageurs soulevaient des questions et amorçaient la critique de leur pays d'origine: la liberté, l'égalité et la fraternité observées chez certains peuples pénétraient les esprits d'un public de plus en plus avide de connaissances sur l'étranger. Des auteurs comme le baron de Lahontan et Montesquieu, maîtres de l'utilisation de la rhétorique de l'autre comme arme de critique sociale, ont puisé la majeure partie de leurs informations à la fois dans leur expérience et dans les relations de voyage contemporaines.

Le voyageur anglo-mane

Certes, l'idéal cosmopolite des Lumières a grandement contribué à l'essor du voyage d'étude et d'agrément et du même coup à l'augmentation significative du corpus de récits

³⁵ Évidemment, toutes les relations de voyage ne méritaient pas autant de crédit. L'article « voyageurs » de l'*Encyclopédie* met le lecteur en garde contre les faussetés et le plagiat entre les voyageurs.: Diderot et d'Alembert, *Op. Cit.*, p. 477.

³⁶ Au sujet de l'évolution des théories du voyage à l'époque moderne, nous référons entre autres à Normand Dorion, *L'art de voyager et le déplacement à l'époque classique*. Sainte-Foy, Presses de l'université Laval, 1995.; Justin Stagl, *A history of curiosity : the theory of travel (1550-1800)*, Switzerland, Harwood Academic Publishers, 1995 et Mark Bannister, *Op. Cit.*

³⁷ Paul Hazard, *La crise de conscience européenne 1680-1715*. Paris. Fayard, 1961, p. 25.

de voyages³⁸. Sur le continent, l'Italie, riche de son passé, de la beauté de ses paysages et de ses arts était depuis toujours la destination privilégiée des Français. Bien qu'aucun auteur ne se soit risqué à avancer un chiffre du nombre de Français ayant traversé la Manche de 1750 à 1789, tous s'entendent sur une montée de l'affluence de voyageurs, s'accroissant encore davantage après 1783. Réservée aux bien nantis d'autant plus que le taux de change désavantageait les Français, la traversée de la Manche demeurait une grande aventure malgré l'amélioration progressive des conditions de voyage³⁹. Après quatre à cinq jours de Paris à la mer, la traversée entre Calais et Douvres ou encore entre Dieppe et Brighton durait entre 3 et 12 heures selon l'état de la mer. Néanmoins, les plaintes habituelles des voyageurs de la première moitié du siècle concernant la médiocrité des auberges et le mauvais accueil réservé aux étrangers, particulièrement aux Français, perdirent beaucoup d'importance au fil du siècle. Cette amélioration significative de l'infrastructure d'accueil des voyageurs était d'ailleurs confirmée par Louis Dutens dans son guide de voyage publié en 1787⁴⁰.

Une fois arrivé à Londres, le voyageur qui devait s'être muni de lettres de recommandation attestant son identité et sa bonne réputation était accueilli par des Anglais issus du même milieu. Ce qui explique pourquoi son regard sur l'étranger se limitait généralement aux classes aisées. D'autre part, en majorité, les Français ne séjournaient

³⁸ Boucher de la Richardière recense plus de 3000 relations de voyage au XVIII^e siècle contre moins de 2000 pour le XVII^e et XVI^e siècles. Cité par Daniel Roche, *Les Républicains des lettres: Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 1988, p. 263.

³⁹ Le taux de change en 1789 était de 1 livre sterling contre 25 livres tournois.

⁴⁰ Louis Dutens, *L'ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, Paris, Londres, 1787. Les conditions de voyage au XVIII^e siècle sont également bien décrites dans la thèse de Michèle Saquin-Moulin et l'ouvrage de Rosamond Bayne-Powell, *Travellers in Eighteenth Century England*, New York, 1972.

outré-Manche que quelques semaines et ne dépassaient guère Londres et les environs: la campagne nord jusqu'à Oxford et à l'Ouest jusqu'à Windsor⁴¹.

L'étude des récits de voyages doit donc tenir compte de la personnalité et des connaissances préalables du voyageur ainsi que des conditions, des sources d'information et des fréquentations sur le terrain. Par ailleurs, la littérature de voyage comprend plusieurs genres de récit dont le journal de voyage à la forme brute d'observations quotidiennes, le rapport scientifique, les correspondances vraies ou fausses et la relation proprement dite qui ne s'étudient pas tous dans la même optique.

Toutefois, faute d'études individuelles poussées sur les voyageurs, il est difficile de rendre compte de l'expérience personnelle et spécifique de chacun et les relations de voyages nous paraissent à première vue remarquablement homogènes. En effet, la majorité des récits sont centrés autour des mêmes sujets, reprenant les mêmes constats généraux autant du côté des anglophobes que des anglophiles. Polarisés entre ces deux courants, les voyageurs français de la seconde moitié du siècle montraient une meilleure adaptation et une tolérance accrue envers la société britannique dans l'ensemble. En ce sens, Josephine Grieder remarquait que les critiques sur la trop grande permissivité, l'insolence du peuple, l'obsession de tous pour l'argent étaient de plus en plus rares à la veille de la Révolution⁴². De toute évidence, il semble que dans la confrontation entre le modèle utopique et la réalité, le premier l'ait emporté car, malgré la volonté d'objectivité des voyageurs philosophes, beaucoup fermaient les yeux sur les aspects plus négatifs du pays.

Immanquablement, le voyageur anglophile reprenait les grands traits de l'édification des institutions et du caractère anglais: modèle de prospérité, de modernisme et de progrès,

⁴¹ Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*, pp. 233-235.

modèle politique de liberté et d'égalité et modèle moral basé sur les vertus de tolérance, de bienfaisance et d'humanité. La visite des hôpitaux, hospices et prisons confirmait cet idéal de l'Anglais bienveillant et généreux⁴³. En outre, Michèle Saquin-Moulin constate au fil de son étude que les objets d'admiration des voyageurs variaient selon les classes sociales: tantôt le bourgeois et la Chambre des communes se trouvaient à la base de tout, tantôt on insistait sur le poids et le dynamisme de la noblesse anglaise. Bref, l'idéalisation de l'Angleterre tant au plan politique, social, religieux que culturel en dit long sur les insatisfactions et les espoirs des voyageurs face à leur propre pays⁴⁴.

Du rationalisme au courant sensible

Par ailleurs, en jetant un coup d'œil du côté anglais, on note quelques différences flagrantes⁴⁵. D'abord, contrairement à leurs homologues français qui visaient une étude sérieuse du modèle anglais, la majorité des voyageurs anglais traversaient la Manche pour des motifs matériels: douceur du climat, santé, monuments, arts, paysages et divertissements. Il n'est donc pas étonnant que ce soient les Anglais qui aient introduit le récit de voyage sentimental centré sur l'expérience personnelle, l'esthétisme et le pittoresque des paysages. Ce concept du voyage sensible, inspiré à la fois par les romanciers et les voyageurs anglais tels Samuel Richardson et Laurence Sterne et par les écrits de Jean-Jacques Rousseau, s'est greffé au voyage raisonnable à partir de la seconde

⁴² Josephine Grieder, *Op. Cit.* P. 33-64.

⁴³ Ces trois vertus étaient à la base de la morale du siècle des Lumières. : Paul Hazard, *La pensée européenne au XVIII^e siècle de Montesquieu à Lessing*. Paris, Fayard, 1963, p.162-174.

⁴⁴ Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit*

⁴⁵ Parmi les études sur les voyageurs anglais, plus nombreuses que du côté français, il faut consulter les ouvrages de Jeremy Black, *The British and the Grand-Tour*. London, Dover, n.h., 1985.; Paul Gerbod, *Voyage au pays des mangeurs de grenouilles. La France vue par les Britanniques du XVIII^e siècle à nos jours*. Paris, Albin Michel, 1991. et Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*

moitié du siècle⁴⁶. Annonçant le voyage romantique du XIX^e, la sensibilité dans les récits de voyage se traduisait par la prédominance de l'individu qui décrivait ses émotions face aux lieux et aux expériences vécues: la nature, les paysages de campagnes et éventuellement, les montagnes, se retrouvaient au centre des récits. Il ne s'agissait toutefois pas d'évacuer totalement le philosophe comme l'exprime Friedrich Wolzettel:

La dialectique du ravissement esthétique et de l'utilité, entre le sentiment religieux et le prestige de la science restera jusqu'à la fin des Lumières l'une des caractéristiques du sentimentalisme éclairé et marquera la différence qui sépare le voyage romantique de ses prédécesseurs⁴⁷.

Cette remarque vaut également pour les voyageurs anglais, à la poursuite du même idéal éducatif et utile du voyage, d'où la raison d'être du Grand Tour, cette pratique nécessaire à toute bonne éducation depuis le XVII^e siècle. En France, les Anglais dénonçaient généralement la plupart des institutions et des mœurs françaises: les abus, le despotisme du gouvernement et de l'Église papiste, la pauvreté des paysans, la frivolité et la galanterie de la bonne société étaient leurs principales cibles. Aussi, la gallomanie atteignait rarement les excès d'idéalisation de l'anglomanie: il semble que seuls la vie sociale, les arts et la mode suscitaient l'admiration du voyageur d'outre-Manche. Néanmoins, au cours du siècle, l'hostilité s'est beaucoup apaisée ce qui, selon les

⁴⁶ Selon l'étude de Francis Brown Barton, le voyage sentimental de Laurence Sterne aurait suscité un grand intérêt et connu de nombreuses imitations du côté français.: Francis Brown Barton, *Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1911. Voir également l'étude de Joseph Texte sur l'influence du sentimentalisme anglais en France. : Joseph Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1895.

⁴⁷ Friedrich Wolzettel, *Op. Cit.*, p. 311.

historiens, serait en partie attribuable à la montée de la puissance anglaise: plus confiants, les Britanniques auraient moins senti le besoin de clamer aussi fort leur supériorité⁴⁸.

Somme toute, entre le rationalisme et la sensibilité, entre l'idéal cosmopolite des Lumières et le développement d'un nationalisme de combat, le regard des voyageurs français en Angleterre traduit la complexité des relations entre les deux nations. Chaque récit comprend une part personnelle et originale du voyageur et une part des courants de pensée et préjugés véhiculés par la société contemporaine.

⁴⁸ Joachim Heinz, Mullenbrock, « The political implications of the Grand tour: Aspects of a specifically English contribution to the European travel literature of the age of Enlightenment. » *Le voyage en Grande-Bretagne au XVIII^e*, Paris, U.E.R. des pays anglophones de l'université de Paris III, 1984, p. 7-21.; Jeremy Black, « France and the Grand tout in the early eighteenth century.» *Francia*, 1983, vol. II, p. 407-416.

CHAPITRE II

DAMES VOYAGEUSES, DAMES ANGLOMANES

On a raison d'exclure les femmes des affaires publiques et civiles; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.

Madame de Staël, *De l'Allemagne*

2.1. LES FRANÇAISES ET L'OUTRE-MANCHE

Les conditions du voyage féminin

La femme au XVIII^e siècle est le principe qui gouverne, la raison qui dirige, la voix qui commande. Rien ne lui échappe, et elle tient tout, le roi et la France, la volonté du souverain et l'autorité de l'opinion⁴⁹.

Ainsi s'exprimaient les frères Goncourt dans leur célèbre livre sur la femme française au XVIII^e siècle. Depuis, les historiens ont montré les limites de ce pouvoir féminin malgré une certaine émancipation chez une poignée de dames de qualité, dont les voyageuses. D'après la liste de voyageurs établie par Michèle Saquin-Moulin,⁵⁰ 29 femmes auraient traversé la Manche entre 1750 et 1789. Parmi elles, une seule, Mme de Boccage, a publié un récit de son vivant en 1764⁵¹. Une autre, Mme de Genlis a consigné ses remarques à l'intérieur d'œuvres autobiographiques et d'un roman⁵² et enfin, le récit de Mme Roland fut publié sept ans après sa mort⁵³. Certes, la pauvreté des sources exclut toute tentative de généralisation, mais ces trois voyageuses, constituent un échantillon intéressant.

D'abord, pour mieux comprendre quelles étaient les conditions, les moyens et les limites du voyage pour la femme des Lumières, un détour chez les littéraires est

⁴⁹ Edmond et Jules de Goncourt, *La femme au dix-huitième siècle*, Paris, Flammarion, 1982, Introduction, p. ix

⁵⁰ Cette liste fut élaborée à partir des témoignages des voyageurs contemporains: Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*; Voir l'appendice pour la liste des voyageuses citées.

⁵¹ Anne Marie Lepage Du Boccage, « Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie » dans *Recueil des œuvres de Mme du Boccage*, Lyon, Périsse, 1764, vol. 3

⁵² Stéphanie Félicité Ducrest De Genlis, *Mémoires inédits sur le dix huitième siècle et sur la Révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, vols.3-4. ; *Suite de souvenirs de Félicie L***, par Mme de Genlis*, Paris, 1807.; *Les mères rivales ou la calomnie*, 7e édition, Paris, Maradan Librairie, 1819 (1799).

⁵³ Jeanne-Marie Roland, « Voyages » dans *Oeuvres de M. J. Phlipon Roland...*, édité par L. A. Champagneux, Paris, an VIII,(1800) vol. 3.

nécessaire⁵⁴. Un premier caractère du voyage féminin, universellement traité, se rapporte à la dichotomie entre la sphère publique masculine et la sphère privée féminine. Le départ à l'étranger éloigne la femme de ses devoirs domestiques pour l'introduire dans un domaine foncièrement masculin. Dans cette optique, le voyage, tel que décrit par Jean-Jacques Rousseau dans *l'Émile*, soit en tant que formation civique et politique, n'était pas requis pour les besoins de l'éducation féminine⁵⁵.

Par contre, en dépit de ce frein au voyage féminin, l'esprit cosmopolite du siècle encourageait la diffusion de connaissances sur l'étranger sans négliger les dames lettrées. En outre, la voyageuse accompagnant son mari rencontrait beaucoup moins de réticences. Il faut donc éviter de se représenter les voyageuses comme des aventurières marginales, car l'héroïsme chez elles reposait surtout sur l'audace de publier un récit. Effectivement, si l'on accueillait généralement mieux les œuvres des dames, il reste que beaucoup croyaient toujours que l'esprit féminin manquait de profondeur et de capacité d'abstraction. Ainsi considérée avec condescendance comme une amatrice, la femme de lettres vivait de multiples contraintes liées à l'idéal de modestie exigé d'elle et recevait très peu de crédit dans les domaines intellectuels notamment en philosophie et en sciences. En publiant, elle risquait sa réputation, la perte de ses relations et le désaveu de sa famille. Plus susceptible d'être accusée d'exagération et de mensonge, elle devait respecter les normes imposées à son sexe particulièrement dans une œuvre à caractère autobiographique comme le récit de

⁵⁴La plupart des études disponibles à ce jour portent sur les voyageuses anglaises durant la période coloniale. Du côté français, seules deux études littéraires sur les voyageuses du XIX^e siècle sont à signaler: Monicat Benedicte, *Itinéraire de l'écriture au féminin: voyageuses du XIX^e siècle*, Amsterdam, Atlanta, G. A., Rudopi, 1996. et la thèse de Y. R. Shlick, *Travel, Education and the pathways of feminism in post-revolutionary France*, thèse, Duke University, 1993.

voyage. Somme toute, comme l'exprimait Monicat Benedicte dans son ouvrage sur les voyageuses du XIX^e siècle, le voyage pour la femme: « C'est l'Autre qui regarde l'Autre. C'est aussi l'Autre qui se voit dans l'autre et qui s'identifie à l'autre⁵⁶». Nous verrons au fil de cette étude comment le récit de voyage exprime cette spécificité mais il faut a priori s'attarder aux zones de contact entre les Françaises et l'Angleterre.

L'anglomanie des femmes de salon et des romancières

Bien que nous ne disposons pas aujourd'hui d'étude sur les manifestations de l'anglomanie chez les femmes, on sait, d'après les témoignages, qu'elles ont activement participé à cette mode. Parmi les dames de la haute société, celles qui tenaient les plus célèbres salons furent certainement les mieux placées pour s'intéresser aux institutions et à la philosophie anglaises⁵⁷. En effet, les correspondances publiées des femmes de salon telles Mme du Deffand, Mme Geoffrin, Mme Graffigny, Mlle Julie de Lespinasse et Mme Necker comprennent plusieurs notes et commentaires sur la littérature anglaise, notamment sur les incontournables œuvres de Richardson et les pièces de Shakespeare ainsi que quelques portraits de visiteurs britanniques⁵⁸. Toutefois, les lettres nous livrent

⁵⁵Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Paris Garnier Flammarion, 1987 : Émile voyageait à travers l'Europe alors que Sophie restait chez elle pour l'attendre et se préparer à devenir son épouse. Y. R. Shlick s'est penchée sur les répercussions du modèle de Rousseau chez quelques voyageuses dont Mme de Staël et Flora Tristan. ; Y. R., Schlick, *Op. Cit.*

⁵⁶ Monicat Benedicte, *Op. cit.*, p. 5.

⁵⁷ Selon l'étude de Michèle Saquin Moulin, les maisons les plus fréquentées par les voyageurs britanniques étaient, par ordre d'importance, celles de Mme Geoffrin, Mme du Deffand, Mme du Boccage, Mlle Julie de Lespinasse, Mme de Boufflers et Mme Necker. Michèle Saquin-Moulin, *Op. cit.*, p. 60-63.

⁵⁸ Madame du Deffand., *Correspondance avec Horace Walpole* dans *Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis...*, Genève, Slatkine Reprints, 1971.; Madame de Graffigny, *Correspondance*, par English Showalter, Oxford, Voltaire Fondation, 1985.; Mme Geoffrin, *Correspondance inédite du roi Stanislas, Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin (1764-1777)* par M. Charles lde Mouy, Paris, E. Plon, 1875.; Mlle Julie Éléonore de Lespinasse, *Lettres*, Genève Stalkine Reprints, 1971. ; Mme Necker, *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, Paris, 1794. ; *Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, Paris, 1801.; Cette dernière a effectué deux voyages en Angleterre en 1775 et

trop peu d'opinions sur la société: seules Mme du Deffand et Mlle Julie de Lespinasse affichent clairement mais brièvement leur anglomanie. La première, fidèle amie et correspondante de Horace Walpole, souligne le bon sens et la modestie des auteurs anglais; À cet égard, elle leur donne volontiers la primauté sur ses compatriotes, comme le montre cet extrait d'une lettre de 1764: « Les esprits anglais valent mieux que les nôtres⁵⁹».

La deuxième, toujours aussi passionnée, s'exprime en ces termes maintes fois repris:

Comment n'être pas désolée d'être née dans un gouvernement comme celui-ci? Pour moi foible et malheureuse créature que je suis, si j'avois à renaître, j'aimerois mieux être le dernier membre de la chambre des communes que d'être même le roi de Prusse; il n'y a que la gloire de Voltaire qui pourroit me consoler de ne pas être née Anglais⁶⁰.

En définitive, l'étude des relations des femmes de salon avec l'étranger reste à faire, mais leur intérêt marqué pour la littérature anglaise confirme l'importance de la vogue des romans anglais dans la bonne société française. Le genre romanesque, plutôt dénigré au début du siècle, obtint progressivement ses lettres de noblesse et emporta de loin la préférence des femmes auteures: dans la liste des romans traduits, imités ou originaux de type anglais, établie par Josephine Grieder, on retrouve 36 romans de femmes sur 139 romans au total et ce, sans compter les nombreux anonymes (26), hautement susceptibles de provenir d'une plume féminine⁶¹.

Toutefois, si le cadre de ces romans se situait en Angleterre, on constate qu'hormis les noms de personnages et de lieux, l'action aurait généralement aussi bien pu se dérouler

1776 mais on n'en retrouve aucune trace dans ces extraits de manuscrits. On sait seulement qu'elle correspondait avec Mme Montague, et était une grande anglomane. R. A. Jones, « Mme Mecker et Mrs Montague » *Revue de littérature comparée*, Juin 1933, p. 232-238.

⁵⁹ Mme du Deffand, *Op. Cit.*, lettre n.174, du 25 juin 1764 à Voltaire, p. 304.

⁶⁰ Julie de Lespinasse, *Op. Cit.*, lettre LXIX du lundi 7 nov 1774, p. 151.

⁶¹ Joséphine Grieder, *Op. Cit.*, p. 151-162.

en France⁶². En conséquent, l'intérêt pour nous dans ces romans sentimentaux réside dans le stéréotype moral du caractère anglais qui s'en dégage. D'ailleurs, comme l'a démontré Pierre Fauchery, il ne faut pas négliger l'influence de cette littérature, qui, en plaçant la femme au centre du récit était une véritable école de la vie dans laquelle elle apprenait à analyser les caractères et à réagir aux diverses situations⁶³. Ainsi, nous retrouvons dans ces romans le portrait de l'Anglais type qui habitait les voyageuses avant leur départ et qu'elles pouvaient vérifier sur place.

Outre les romancières, il ne faut pas oublier les nombreuses traductrices des deux côtés de la Manche⁶⁴. On pense entre autres, du côté français, à la fameuse Mme Jeanne Riccoboni qui a d'abord traduit des romans anglais et s'en est largement inspirée pour ses œuvres. Visiblement anglophile dans les années 1760, elle se ravisait une dizaine d'années plus tard en critiquant amèrement la licence et l'avidité des Anglais. Son exemple est intéressant car il témoigne du caractère superficiel et fragile de l'anglomanie littéraire⁶⁵.

Enfin, retenons de ce bref survol que si ce sont les sciences et la philosophie qui ont d'abord attiré le regard français sur l'Angleterre, les femmes, par les limites que la société leur imposait ont surtout écrit sur l'Angleterre du sentiment et de la morale. De plus, bien que l'on puisse retracer une source commune dans les représentations mentales des voyageuses, elles furent avant tout influencées par leur milieu social et les connaissances

⁶² Nous avons consulté quelques romans anglais, mais il faut se référer à Josephine Grieder pour une étude plus approfondie de la représentation de l'Angleterre dans la littérature: Josephine Grieder, *Op. Cit.*, p. 65-116.

⁶³ Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du XVIII^e siècle, 1713-1807*, Paris, Armand Colin, 1972.

⁶⁴ Josephine Grieder, *Translation of French sentimental prose fiction in late eighteenth century England: the history of a literary vogue*, Durham, Duke University Press, 1975.

qu'elles y ont acquises. Voyons donc l'origine de Mme du Boccage, Mme Roland, et Mme de Genlis et ainsi que les sources et les conditions de leurs voyages.

2.2. LES VOYAGEUSES

*Mme Anne Marie du Boccage: « la Sapho de Normandie »*⁶⁶ (1710-1802)

La première voyageuse, Mme Anne Marie Le Page du Boccage, est née en 1710 à Rouen. Son père, Louis Le Page, tenait un rang fort honorable au sein de la haute bourgeoisie marchande rouennaise, milieu reconnu pour son austérité et sa modération. À l'âge de 17 ans, elle épousa Joseph Fiquet du Boccage, conseiller du roi et receveur des tailles à Dieppe. Le couple vécut en province jusqu'en 1733 pour s'établir ensuite à Paris, rue St- Roch huit mois par année. Durant sa jeunesse, Anne Marie fréquenta le couvent de l'Assomption à Paris, de douze à dix-sept ans. Très jeune, elle démontra de grandes aptitudes pour les études et ne cessa jamais de s'instruire par ses lectures⁶⁷. Elle apprit l'anglais auprès de l'abbé du Resnel, traducteur de Pope, qui œuvrait au sein d'un groupe de traducteurs normands. En fait, comme l'explique Paul Yvon, ce milieu intellectuel rouennais s'intéressait à l'Angleterre bien avant la vague d'anglomanie en France car

⁶⁵ James C. Nicholls, *Mme Riccoboni's letters to David Hume, Garrick and sir Robert Liston (1764-1783)*, Oxford Studies on Voltaire and the eighteenth Century, vol. 149, 1976. Mme Riccoboni fait part de son admiration pour les Anglais en 1765 et se dit en colère contre les Anglais peu de temps après. Plusieurs facteurs ont certainement influencé ce changement de pensée dont la lecture de lettres de Smollet qui dit-elle l'a « refroidie dans son amitié pour les Anglais ». Lettre du 12 mai 1767.

⁶⁶ Voltaire prêta ce surnom à Mme du Boccage. On retrouve quelques éloges de l'écrivaine dans sa correspondance.: Voltaire, *Correspondance*, Paris, Gallimard, (1964-1993), vol. XVIII p. 33 et 113 et vol XIX, p. 141-42 et 368.

⁶⁷ Les études sur Mme du Boccage sont rares, nous nous appuyons ici sur les ouvrages de Gill Mark Grace, *Une femme de lettre au XVIII^e siècle, Anne Marie du Boccage*, Paris, Champion, 1927.; Roland Virolle, « Types sociaux en Normandie au XVIII^e siècle: Marie-Anne du Boccage, la dixième muse », *Études normandes*, 1979, n. spécial, p. 66-80.; J. Ch., « Mme du Boccage ou la belle inconnue » *French review*, XXX, 1957, p. 297-302.

Anglais et Normands entretenaient une relation privilégiée⁶⁸. Ainsi, Mme du Boccage entama sa carrière littéraire par la traduction d'œuvres anglaises en publiant *Le Paradis terrestre*, (1748) imitation du célèbre *Paradis perdu* de Milton, et une traduction du poème *Le temple de la Renommée* de Pope en 1749. La même année, elle présenta au public sa première œuvre originale, une tragédie en cinq actes intitulée *Les Amazones*, mais ce fut une épopée, genre traditionnellement masculin, *La Colombiade ou la foi portée en le Nouveau monde*, parue en 1756, qui lui valut un immense succès dans toute l'Europe⁶⁹.

Comme toute femme de lettres renommée de l'époque, Mme du Boccage tenait un salon où se rencontrait un cercle brillant composé de gens de lettres, d'artistes et de savants français et étrangers. Elle fréquenta notamment Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, Algarotti, Goldoni, Edward Gibbon, Chesterfield et son fils, lord Stanhope et Benjamin Franklin. D'après les éloges et remarques des contemporains à son sujet, Anne Marie aurait été une femme modérée, modeste, douce et de caractère égal⁷⁰.

Il est tout de même étonnant de constater la pauvreté des études sur cette dame si considérée dans la société de lettres du XVIII^e siècle et qui fut membre des Académies de Rouen (dont elle fut la première femme en 1765), de Lyon, de Padoue, de Rome et de Bologne. Des recherches plus approfondies seraient nécessaires pour connaître son cheminement intellectuel, mais nous savons néanmoins qu'en tant que traductrice elle était déjà fort instruite de la littérature anglaise. Elle éprouvait cependant de la difficulté à

⁶⁸ Paul Yvon, *Traits d'union normand avec l'Angleterre, avant, pendant et après la Révolution*, Caen et Londres, 1919. Le groupe de traducteurs normand comprenait entre autres, l'abbé Yart, l'abbé Desfontaines, (traducteur du voyage de Gulliver) et l'abbé le Roy (traducteur d'œuvres de Milton)

⁶⁹Cet ouvrage fut traduit en espagnol, anglais, allemand et italien. Il atteste d'un haut degré d'érudition en matière de récits de voyages, de l'histoire du nouveau monde, de la géographie, et des sciences. Thomas, Watson Roy, *L'Amérique de Mme du Boccage*, Thèse Université de Washington, 1955.

comprendre la langue parlée, car elle assistait au théâtre avec le texte en main⁷¹. En outre, d'après quelques lettres publiées, on apprend qu'elle se passionnait pour la littérature de voyage⁷². D'ailleurs, il est fort probable qu'avant de s'embarquer pour l'Angleterre, elle ait consulté les voyageurs les plus connus tels l'abbé Le Blanc et Louis Béat de Muralt et les écrits de Montesquieu et peut-être le *Spectator*. Faisant preuve d'une grande curiosité et animée d'une volonté ferme de s'éloigner des partis pris et des préjugés, Mme du Boccage poursuivait l'idéal cosmopolite du voyageur philosophe comme l'indique cet extrait:

Nous ressemblons peu il est vrai, aux François révoltés contre toute opinion qui ne leur est pas familière. Au contraire, plus les usages s'éloignent des nôtres, plus notre curiosité est satisfaite. On ne va pas dans un pays pour y porter nos modes mais pour y découvrir des mœurs nouvelles⁷³.

Ainsi, déjà bien initiée à la littérature anglaise, elle s'embarqua pour l'Angleterre en avril 1750 pour un séjour de deux mois, accompagnée de son mari et sa femme de chambre Mme Ducastel. Ce voyage fut apparemment motivé par la curiosité et la volonté de se faire connaître dans la bonne société anglaise: une forme de tournée promotionnelle pour sa carrière littéraire. À cette époque, soit un peu avant le début de la grande vague de touristes français, peu de femmes avaient eu le privilège de se rendre outre-Manche.

Le voyage s'amorça par une terrible tempête en mer, qu'elle nous décrit sous la lumière la plus tragique : « on blâmera mon audace et ma curiosité et bientôt on

⁷⁰ Le baron Grimm, son plus sévère critique, s'étonnait que l'on puisse considérer comme modeste, une femme qui fit inscrire au bas de son portrait «Forma Venus, arte Minerve» Grimm, Frederick Melchior, baron., *Correspondance Littéraire*, tome II, p. 111, 15 mars 1757.

⁷¹ Anne Marie Du Boccage, *Op. cit.*, p. 21-22.

⁷² Des lettres rédigées entre 1763 et 1767 font état des relations de voyage qu'elle lisait à l'époque: Anne Marie Du Boccage, « Lettres » dans « Unpublished letters of Mme du Boccage » *Modern Philology*, 1929-30, p. 328-331.

⁷³ Anne Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 41.

m'oubliera⁷⁴». Après l'épreuve de la traversée, les du Boccage passèrent par Canterbury et Rochester, puis séjournèrent la majeure partie du temps à Londres, hormis quelques voyages aux environs: Kensington, Richmond, Hampton Court, Windsor, Blenheim, Woodstock, Oxford et Stow.

Les traductions et surtout l'imitation du poème de Milton avaient fait connaître, la «Sapho de Normandie» en Angleterre. Munie de bonnes lettres de recommandation et introduite par l'ambassadrice, Mme de Mirepoix, ainsi que par Mrs Allen et par Mrs Cleveland, elle rencontra d'éminents personnages dont lord Chesterfield, Mrs Montague, Lady Hervey, M. Folk, (président de la Société Royale), le duc et la duchesse de Richmond, le chevalier Sloane et surtout le prince de Galles, venu incognito chez Milady Schaub. Comblée de cadeaux, d'honneurs et d'éloges, Mme du Boccage s'émerveilla du bon accueil que lui réservait la haute société anglaise⁷⁵. Une seule ombre au tableau: selon le témoignage de Charles Collé, elle aurait été très déçue de n'être pas présentée au roi qui ne recevait que les dames de rang⁷⁶.

Le récit de voyage en Angleterre de Mme du Boccage, totalisant 72 pages, fut publié en 1762 à l'intérieur d'un recueil de ses œuvres, traduit en anglais en 1770 et réédité à deux reprises (1764 et 1771). Dans la préface, la voyageuse explique que ces lettres étaient a priori destinées à sa sœur, Mme du Perron, et qu'elle les a retouchées en vue de leur publication. Elle affirme également plus loin que son mari l'aidait dans ses observations⁷⁷.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁷⁵ Anne-Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre....*, p. 11,19.

⁷⁶ Charles Collé, *Journal*, 1750. Cité par Gill Mark Grace, *Op. Cit.*, p. 60. et Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*, p. 66.

Mme Manon Phlipon Roland : « l'égérie des Girondins » (1754-1793)

« To be or not to be: that is the question, elle sera bientôt résolue pour moi⁷⁸».

Contrairement à Mme du Boccage, Mme Roland est un personnage bien connu des historiens par son rôle au sein des Girondins et sa mort tragique sur l'échafaud en 1793. Bien qu'elle n'ait pas mené une carrière de lettres, elle a laissé des *Mémoires* écrits durant sa détention et un corpus imposant de lettres publié après sa mort⁷⁹.

Depuis le XIX^e siècle, les portraits de Mme Roland ont varié au gré des tendances politiques, de l'héroïne martyre de la Révolution, à la dangereuse ambitieuse⁸⁰. Pour les fins de notre étude, nous ne nous attacherons pas à débattre de son rôle politique. Ce sont surtout ses lettres d'avant la Révolution, source que les historiens n'ont pas encore explorée en profondeur, qui nous intéressent.

Fille d'un artisan graveur de Paris, Manon Phlipon se passionna très tôt pour les études. Son éducation fut dirigée en partie au couvent et à domicile par divers précepteurs mais ce sont surtout ses lectures qui ont donné à sa formation intellectuelle un caractère tout à fait exceptionnel. Effectivement, peu de jeunes filles de l'époque pouvaient se vanter de savoir lire à quatre ans, de comprendre Plutarque à neuf ans et d'avoir autant réfléchi sur la théologie, la philosophie et les sciences au cours de son adolescence. Ses lettres

⁷⁷ Anne-Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 14.

⁷⁸ Jeanne-Marie Phlipon, Roland, *Mémoires...*, tome I, p. 37. Sentant sa mort prochaine à l'issue d'un procès sans espoir, elle citait Shakespeare mais commit une erreur dans la phrase célèbre de Hamlet: « to be or not to be: it is the question ».

⁷⁹ Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Lettres de Madame Roland (1780-1793)*, édité par Claude Perroud, Collection de documents inédits de l'histoire de France, Paris, Imprimerie nationale, 1900-1902. *Lettres de Mme Roland, Nouvelle série 1767-1780*, édité par Claude Perroud, Paris, Imprimerie nationale, 1913-15.

⁸⁰ Dans sa revue des ouvrages sur Mme Roland, Helena Pirk Karjalainen relevait des tendances générales. Le personnage fut hautement idéalisé jusqu'en 1864, notamment par des auteurs tels Lamartine, Michelet et Stendhal. Puis jusqu'à tout récemment, elle fut généralement reléguée à l'arrière plan ou encore, complètement dénigrée. ; Helena Pirk Karjalainen, *Mme Roland écrivain*, Thèse de Grenoble, 3, 1994, p. 577-585.

personnelles ainsi que ses *Mémoires* témoignent de cette insatiable soif d'apprendre qui la poussait à lire tout ce qui lui tombait sous la main. Comme il serait fastidieux de retracer son parcours intellectuel, nous nous contenterons donc de cerner les grandes lignes de sa pensée.

Au départ, tous s'entendent avec André Monglond pour faire de Mme Roland « la plus accomplie des filles spirituelles de Jean Jacques Rousseau⁸¹». Introduite aux œuvres de Rousseau à l'âge de 22 ans, elles lui firent l'effet d'une véritable révolution en affermissant d'abord ses idéaux républicains inspirés de Plutarque⁸². La pensée du philosophe répondait également à son questionnement religieux qui avait beaucoup oscillé durant sa jeunesse: élevée par une mère pieuse, elle avait demandé d'entrer au couvent à 11 ans, pour ensuite pencher du côté déiste, suite à ses lectures philosophiques.

En outre, tout comme la Julie de la *Nouvelle Héloïse*, Mme Roland, mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, se consacra entièrement au bonheur conjugal et à l'éducation de sa fille, Eudora. Le début de la Révolution ébranla cet idéal de vie domestique alors que, par l'entremise de son mari, Jean-Marie Roland de la Platière nommé ministre de l'intérieur en 1790-91, elle entra sur la scène politique. Publiant d'abord anonymement afin de stimuler la ferveur patriotique de ses compatriotes, ce fut seulement face à la nécessité de se justifier qu'elle écrivit des *Mémoires*, aussi intimes que les *Confessions* de Rousseau. La plupart des auteurs ont présenté le parcours de Mme Roland comme une transgression volontaire du modèle de Rousseau qui excluait les

⁸¹ André Monglond, *Histoire du pré-romantisme français, de l'abbé Prevost à Joubert*, Grenoble, éditions B. Arthaud, 1929, p. 220.

⁸² Plusieurs auteurs ont traité de l'éducation philosophique de Mme Roland, nous nous reposons essentiellement sur les ouvrages de Gita May, *De J.J. Rousseau à Madame Roland: essai sur la sensibilité préromantique et révolutionnaire*, Genève, Droz, 1964.; *Madame Roland and the age of the Revolution*, New York, Columbia University Press, 1970. et la thèse de Helena Pirk Karalaien, *Op. Cit.*

femmes de l'espace public⁸³. Toutefois, dans une thèse récente, Susan Dalton proposait une nouvelle interprétation fort intéressante en démontrant l'interpénétration du public et du privé notamment chez Mme Roland⁸⁴.

Par ailleurs, à l'égard de sa connaissance de l'Angleterre, on sait d'abord qu'elle raffolait des récits de voyages et bénéficiait de surcroît des informations de son mari qui, en tant qu'inspecteur des manufactures, était appelé à voyager fréquemment en Europe et rédigeait des carnets de voyage, dont celui sur l'Angleterre qu'il lui laissa durant son absence en 1777. Avec l'enthousiasme débordant d'une anglomane convaincue, la jeune femme commentait le manuscrit dans son journal personnel, peignant l'Angleterre comme une île quasi paradisiaque où disait-elle: « les forces, les moyens, les ressources, les lois sont employées au bien du grand nombre, au maintien d'une liberté qui est également la source, la compagne et l'appui de la vertu et du bonheur⁸⁵ »!

De plus, fortement intéressée par l'histoire et les institutions, elle mentionnait avoir lu *l'Histoire des Révolutions anglaises* du Père d'Orléans⁸⁶ mais ce fut surtout *l'Histoire d'Angleterre* de De Lolme qui suscita son intérêt. Dans une lettre de janvier 1777 elle résumait les grandes lignes de l'œuvre, témoignant de sa grande admiration pour la constitution anglaise⁸⁷. Cette introduction l'incita à approfondir sa compréhension de la culture anglaise comme elle l'exprimait dans ses *Mémoires* : « Je m'attachai à ces voisins:

⁸³ Mary trouille: « Mme Roland's Revolutionary Salon: Fusion of Public and Private Sphere » dans Catherine Montfort, *Literate women and the French Revolution of 1789*, AC Summa publi, 1994, p. 104.; Gita May, *Op. Cit.*

⁸⁴ Susan Dalton, *Engendering the Republic of letters: reconnecting public and private sphere in Eighteenth Century Europe*, Mars 1999, Thèse de l'Université de Montréal, p. 109-161.

⁸⁵ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Mémoires*, Appendice, p. 421-422, lettre de juin 1777.

⁸⁶ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Mémoires*, tome II, p. 82.

⁸⁷ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Lettres...*, Lettre du 9 janvier 1777. Elle avait lu l'ouvrage de Jean-Louis De Lolme, *Constitution de l'Angleterre* (1771) en décembre 1776.

l'ouvrage de De Lolme m'avait familiarisée avec leur constitution: je cherchais à connaître leurs écrivains, et j'étudiais leur littérature, mais seulement alors dans les traductions⁸⁸».

Elle était effectivement, à cette époque, obligée de lire les traductions car elle n'étudia sérieusement la langue anglaise qu'à partir de 1781⁸⁹. Malgré les leçons, elle rapportait avoir eu beaucoup de mal à comprendre la langue parlée lors de son voyage et se considérait encore loin de la maîtriser au début de la Révolution⁹⁰. En revanche, plusieurs lettres attestent de sa connaissance étendue de la littérature anglaise. La plus intéressante date du 21 mars 1789, alors qu'elle vantait la beauté de la langue anglaise afin de défendre un mémoire où son mari affirmait que l'anglais deviendrait éventuellement la langue universelle⁹¹. Un peu plus loin dans sa correspondance, elle disait se délecter de la lecture des œuvres de Pope et surtout de Young au sujet duquel elle déclarait: « Il semble qu'il a trempé son pinceau dans mon âme⁹²». La littérature d'outre-Manche l'accompagna jusqu'en prison où elle demanda qu'on lui apporte les poèmes de Thompson, l'histoire d'Angleterre de David Hume et le dictionnaire de Sheridan.⁹³

Impatiente de visiter l'Angleterre, Mme Roland partit rejoindre son mari et Lanthenas le premier juillet 1784. Au cours de ce voyage d'un mois seulement, ils passèrent par Douvres, Canterbury, Chatham et Rochester pour atteindre Londres d'où ils firent quelques excursions en banlieue, à Kensington, Cheapseak, Greenwich et Oxford. Entourés de leurs amis français, les Roland fréquentèrent surtout des savants de la Royal Society, notamment sir Banks et des hommes de lettres tel leur compatriote Linguet qu'ils visitèrent à Londres.

⁸⁸ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Mémoires*, tome 2, p. 131.

⁸⁹ *Ibid.*, tome II, p. 448.

⁹⁰ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Voyage en Angleterre*, p. 218. ; *Lettres*, tome I, 21 mars 1789, p. 49.

⁹¹ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Lettres*, tome I, 21 mars 1789, p. 49.

⁹² Jeanne Marie Phlipon Roland, *Lettres*, tome I, 5 juin 1773.

⁹³ Jeanne Marie Phlipon Roland, *Mémoires*, tome II, p. 26.

Entrevoyant trop de désavantages à la carrière de femme de lettres, Jeanne Marie n'avait aucunement l'intention de publier son récit de voyage qui s'adressait à sa fille, Eudora, afin de parfaire son éducation. Le récit fut incorporé à une édition *post mortem* de ses *Mémoires* par L.A. Champagneux en 1800 qui comprenait aussi ses voyages à Soucis et en Suisse⁹⁴.

Mme Stéphanie Félicité de Genlis: la gouvernante du Palais Royal (1756-1830)

Née en 1756 au sein d'une famille de noblesse d'épée de Bourgogne appauvrie suite aux mésaventures du père, Stéphanie Félicité de Saint-Aubin eut la chance de conclure un mariage avantageux avec le comte Charles Alexis de Genlis. Ayant reçu une éducation négligée dans sa jeunesse, elle combla ses lacunes par un exigeant programme de lecture tout en cultivant ses talents en musique et au théâtre de société. En 1770, la jeune comtesse entra au service de la duchesse de Chartres et gagna rapidement une grande influence au Palais Royal. Puis, à la surprise de tous, le duc la chargea de l'éducation complète des princes et princesses d'Orléans, un poste traditionnellement réservé aux hommes, dont elle s'acquitta avec un grand zèle, tout en écrivant ses premiers ouvrages de pédagogie et de religion.

Lorsqu' éclata la Révolution, la destinée de Mme de Genlis fut nécessairement liée à celle de la maison d'Orléans. En 1792, elle fut chargée de reconduire en Belgique son élève, Adélaïde d'Orléans, qui avait été inscrite sur la liste des exilés suite à un voyage prolongé en Angleterre. Ce départ marqua le début d'un pénible exil à travers la Belgique, la Suisse et l'Allemagne. De retour en France en 1800, ayant perdu son mari, la plupart de

⁹⁴ L. A. Champagneux était un collaborateur et grand ami des Roland. Il maria son fils Pierre Léon à Eudora, la fille de Mme Roland en 1796. Dès sa parution « Le voyage en Angleterre » fut traduit en

ses amis et sa fortune, elle reçut de Napoléon une place à l'Arsenal et fut chargée de correspondre avec lui tous les quinze jours (ce qui lui attira des soupçons d'espionnage⁹⁵). À la chute de l'Empire, la comtesse qui, tout en demeurant royaliste de cœur, avait tenté de s'accommoder de tous les régimes politiques, hormis la Terreur, fut placée sous la protection de son ancien élève et futur roi, Louis-Philippe d'Orléans.

Mme Genlis s'éteignit à l'âge de 74 ans, n'ayant apparemment pas perdu une minute de cette longue vie puisqu'elle laissait derrière elle une œuvre monumentale de plus de 140 ouvrages. Tout au long de sa carrière, elle s'était posée en défenseur de la morale et de la religion chrétienne contre les assauts de la « fausse philosophie.»⁹⁶ Idéalisant le beau XVIII^e siècle, elle s'opposa, envers et contre tous, tant au rationalisme qu'au courant romantique: « J'attaquerai avec courage et persévérance deux choses que je hais: l'impiété intolérante, et la fausse sensibilité⁹⁷». Ses attaques contre les philosophes culminèrent avec *Les dîners du baron d'Holbach* (1822), véritable satire visant surtout Voltaire. Décidément infatigable, elle projeta à la fin de sa vie de réécrire l'*Encyclopédie* et de rééditer les principales œuvres philosophiques, dépouillées des passages contre la religion et les mœurs.

Cette vie, esquissée ici trop rapidement, Stéphanie Félicité nous la raconte dans ses *Mémoires* publiés en 1825. Cependant, le ton de vantardise et la dissimulation de son rôle politique ont créé, chez les contemporains et les historiens une image floue et plutôt négative d'une ambitieuse intrigante. Tantôt surnommée « la fleur des pédantes » sous la

anglais.

⁹⁵ Il semble aux yeux des historiens que ces accusations soient exagérées mais il est difficile de cerner le rôle de Mme de Genlis car la correspondance a disparu. Jean Harmand, *Madame de Genlis, sa vie intime et politique*, Paris, Perrin, 1912.; Gabriel de Broglie, *Mme de Genlis*, Paris, Librairie académique, Perrin, 1985.

plume de St-Beuve ou encore « une incorrigible écrivailleuse » chez Baldensperger, la comtesse fut généralement mal servie par l'historiographie, et ce n'est que récemment que les historiens ont entrepris de réhabiliter ce personnage complexe et fascinant.⁹⁸

À défaut de posséder ses cinq journaux de voyage⁹⁹ perdus durant la Révolution, les *Mémoires* ainsi que deux autres sources, l'une autobiographique, *La suite des souvenirs de Félicie* (1807) et l'autre fictive, *Les mères rivales* (1799), nous permettent de retracer son expérience anglaise. Au cours de sa longue vie, la comtesse avait séjourné outre-Manche à deux reprises, en juillet 1785 et d'octobre 1791 à novembre 1792. Les deux voyages furent réalisés dans des conditions fort différentes. Le premier séjour se limita à la visite de Londres et de ses environs, soit, jusqu'à Oxford, alors que le second voyage comprenait un équipage beaucoup plus important, dont la fille du duc, Mlle Adélaïde d'Orléans, et qui se déroula principalement à Londres, Bath et Bury St-Edmonds dans le Suffolk avec quelques expéditions en province¹⁰⁰.

La relation entre Mme de Genlis et l'Angleterre a été étudiée par Jacques Bertaud qui s'intéressa principalement au rétablissement des faits en raison du manque de précision des

⁹⁶ Parmi les études sur les ouvrages de Mme de Genlis, un chantier qui s'ouvre à peine en raison de l'ampleur de son oeuvre, nous référons aux études de Marie-Emmanuelle Plagnol-Dieval *Mme de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997.; Jennifer Birkett, « the New Men and the Old Eve » *French Studies*, 42,2, Avril 1988, p. 150-64. et A. Laborde, *L'oeuvre de Mme de Genlis*, Nizet, Paris, 1966.

⁹⁷ Cité par Gabriel de Broglie, *Op. Cit.*, p. 80.

⁹⁸ St Beuve, *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier, 1868-1870, vol. III, p. 27; Baldensperger, F., *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, Paris, Plon, 1924, p. 242.

⁹⁹ Mme de Genlis affirme avoir tenu quotidiennement des journaux de voyage lors de son deuxième voyage (1790-91) mais ils furent brûlés durant la Révolution. Par ailleurs, bien qu'elle possédait encore ses voyages en Italie, elle dit ne pas avoir osé les imprimer, les jugeant « si inférieurs à ceux de M. Lalande ». : Stephanie Félicitée de Genlis, *Le voyageur*, Berlin, J. F. Delagarde, 1800, p. xviii.

¹⁰⁰ Lors de ce deuxième voyage, elle était accompagnée de sa petite fille Églantine, de Lawoestine, sa nièce Henriette de Servey, sa fille adoptive Pamela, la princesse Adélaïde d'Orléans, le botaniste et pharmacien Aylon, le domestique Harain et la femme de chambre Mlle Rime, alors qu'au premier voyage, seuls Pamela, Silvestre David Myris et la femme de chambre Victoire la suivaient.

réécrits autobiographiques¹⁰¹. Cette étude nous permet donc de tisser le réseau de relations et d'influence autour de la voyageuse et de suivre son itinéraire, sans nous perdre dans les oublis et les erreurs des *Mémoires*.

Tout comme Mme du Boccage et Mme Roland, la comtesse avait, disait-elle, eu longtemps « un désir passionné de faire un voyage en Angleterre¹⁰² ». On apprend quel type de voyageuse elle fut à la lecture du *Voyageur* (1800), un guide de voyage en Europe dans lequel elle offrait une foule de conseils pratiques pour bien préparer un voyage. Elle y précise d'abord que la lecture de l'histoire du pays est indispensable et qu'il est préférable, une fois sur place de fréquenter des savants, gens de lettres et artistes pour apprendre davantage. De plus, le voyageur qui songe à écrire une relation de voyage se doit de posséder une connaissance étendue du pays, de tenir un journal quotidien et de soigner son écriture: « Renoncez donc à tous ces lieux communs romanesques, soyez sage, judicieux, exact, bon observateur¹⁰³ ».

Selon ces principes, Stéphanie Félicité étudia l'histoire, la littérature et la langue anglaises, qu'elle enseignait à ses élèves. D'ailleurs, selon son zèle habituel, elle n'avait pas lésiné sur les moyens pour permettre aux enfants de pratiquer la langue en adoptant deux petites anglaises, Paméla et Hermine¹⁰⁴. Malgré tout, elle avouait avoir encore du mal à comprendre les comédiens au théâtre mais elle réussit finalement à suivre sans le livre

¹⁰¹ Jacques Bertaud, *Madame de Genlis et l'Angleterre, la femme et l'oeuvre de 1779 à 1792*, thèse de doctorat d'université Paris III, Sorbonne, 1974.

¹⁰² Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires*, tome III, p. 272.

¹⁰³ Stéphanie Félicité de Genlis, *Le voyageur*, p. xxvii. Ce guide de voyage utilitaire et didactique se veut le précurseur du guide moderne: Jean Goulemot et Paul Lidsky, éd., *Le voyage en France, Anthologie des voyageurs européens en France. Du Moyen-Age à la fin de l'Empire.*, Paris, Gallimard, 1996, p xxv.

¹⁰⁴ Les origines de ces enfants ont longtemps été discutées. On a cru qu'elles étaient les filles illégitimes du duc d'Orléans et de la comtesse de Genlis.; Selon Gabriel de Broglie, ces assertions seraient fausses. Gabriel de Broglie, *Op. Cit.*, p. 100-104.

après six semaines de résidence à Bath¹⁰⁵. Elle mentionna avoir également profité de ce séjour prolongé pour perfectionner ses connaissances de la culture anglaise en lisant tout le théâtre de Shakespeare et de Ben Johnson à 1790, tout le dictionnaire anglais des hommes illustres et tous les historiens¹⁰⁶.

Si nous ne possédons pas une liste précise de ses lectures préalables à son premier voyage, on sait cependant, selon une lettre à Edward Gibbon, citée par Jacques Bertaud, qu'elle se nourrissait déjà beaucoup de littérature, de théâtre et d'histoire anglaise en 1778¹⁰⁷. De plus, il faut noter qu'à l'époque, elle baignait dans un milieu anglo-mané puisque son protecteur et amant, le duc d'Orléans, alors très lié au prince de Galles, était considéré comme le plus grand anglo-mané du royaume¹⁰⁸.

Ainsi, bien préparée à aimer l'Angleterre où elle jouissait déjà d'une grande réputation suite à la traduction de ses premiers ouvrages,¹⁰⁹ la comtesse reçut un accueil triomphal en 1785. Elle fut honorée d'un entretien particulier avec la reine et côtoya une pléiade des plus grands du royaume, dont Fox, Sheridan, Burke, Wilkes, Gordon et Miss Fanny Burney¹¹⁰.

L'accueil fut fort différent lors de son deuxième voyage en 1790: la comtesse, étiquetée jacobine dut affronter la méfiance du gouvernement Pitt et surtout l'hostilité des

¹⁰⁵ Stephanie Félicité de Genlis, *Mémoires*, tome IV, p. 89.

¹⁰⁶ *Ibid.*, tome IV, p. 95-97.

¹⁰⁷ Jacques Bertaud, *Op. Cit.*, p. 88.

¹⁰⁸ Le duc lança la mode des habits anglais et des courses de chevaux. Il représentait la noblesse libérale et anglo-mané.; Amédée, British, « l'anglomanie de Philippe-Égalité, d'après sa correspondance autographe (1178-1785)» *Le correspondant*, CCCIII, 1926, p. 284-295.

¹⁰⁹ Sur la réception des ouvrages voir Jacques Bertaud, *Op. Cit.*, p. 96-128. *Les veillées du château*, publié en 1785, fut le plus populaire de tous.

¹¹⁰ Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires*, tome III, p. 273.

royalistes exilés qui poussèrent leurs assauts jusqu'aux menaces de mort.¹¹¹ Il faut dire que les motifs de ce voyage paraissaient plutôt obscurs à ses détracteurs (d'autant plus que Pétion l'accompagna jusqu'à Londres). Bien que la version officielle du voyage reposât sur le besoin de Mlle Adélaïde de prendre les eaux à Bath, les biographes s'entendent généralement sur le désir de la comtesse de s'éloigner temporairement des désordres de la Révolution et surtout, de la querelle avec la duchesse d'Orléans qui l'avait conduite à quitter son poste de gouvernante pendant quelques temps¹¹². Outre la question de ses allégeances politiques, la popularité de la comtesse avait, de surcroît, subi les contrecoups des rumeurs de sa liaison adultère avec le duc d'Orléans. Ce voyage fut donc beaucoup moins mondain que le premier: on se contenta d'une société restreinte tant à Bath qu'à Bury. Dès septembre 1792, le duc la pria de revenir en France, mais elle résista. Les mois suivants furent vécus dans une profonde angoisse jusqu'à ce qu'elle regagne finalement la France en novembre¹¹³.

Au moins trois sources témoignent de l'aversion dont fait preuve ensuite la comtesse de Genlis pour les anglomanes. *La suite des souvenirs de Félicie* (1807) comprend un véritable plaidoyer pour la supériorité des Français sur les Anglais dans tous les domaines. Ensuite, une courte nouvelle du tome X des *Mémoires* visait à montrer le ridicule des anglomanes. Et enfin, dans l'article «anglomane» de son *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, des mœurs et des usages du monde*, la comtesse jetait le blâme

¹¹¹ On dépêcha un enquêteur à Bury pour vérifier les activités de Mme de Genlis et Thomas Paine qui était de passage en Aout 1792. Jacques Bertaud, *Op. Cit.*, p. 246-254.; C. de Parrel, *L'égérie de Philippe Égalité, quelques notes sur Mme de Genlis, détails inédits sur son séjour à Bury Saint Edmond en 1792*, Paris, Hachette, 1913.

¹¹² Gabriel de Broglie, *Op. cit.*, p. 223 et Jacques Bertaud, *Op. cit.*, p. 183.

¹¹³ Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires*, p. 51.

sur Voltaire d'avoir mis au monde le mouvement d'anglomanie qui dénatura la société française¹¹⁴.

Par contre, une lettre contenue dans le roman *les Mères rivales* de 1799, livre des impressions beaucoup plus positives de l'Angleterre, et puisque l'écriture de Mme de Genlis fut toujours morale et didactique, il ne fait aucun doute que ce récit représente la pensée de l'auteur, d'autant plus qu'il corrobore les souvenirs personnels enthousiastes relatés dans ses *Mémoires*. Bref, l'analyse des ouvrages de la comtesse exige une grande prudence et l'on s'interroge parfois sur la signification de ses paroles: « Je veux être une énigme pour la postérité ». Volontairement ou non, Mme de Genlis aura admirablement réussi à brouiller les pistes sur plusieurs sujets dont sa vision de l'Angleterre¹¹⁵.

Les représentantes d'un mouvement social peu documenté

Il n'y a pas à dire, une bourgeoise normande, une fille d'artisan parisien et une comtesse du Palais Royal vivaient dans des mondes plutôt différents. Or, le nombre de récits de voyage féminins étant très limité au XVIII^e siècle, cette diversité des milieux d'origine des voyageuses nous offre un bon échantillonnage social.

Ainsi, en l'absence de sources sur l'opinion publique féminine en dehors de quelques romans et correspondances, chacune des trois voyageuses exprime une vision particulière

¹¹⁴ Stéphanie Félicité de Genlis, *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, moeurs et usages du monde*, Paris, 1818, p. 257-58

¹¹⁵ Cité par Gabriel de Broglie, *Op. Cit.*, p. 480

de l'Angleterre que partageaient certainement plusieurs dames de leur classe, du moins, les plus instruites d'entre elles.

CHAPITRE III

LES ANGLAIS ET LA VIE QUOTIDIENNE

Les anglais pensent profondément, leur esprit en cela suit leur tempérament, creusant dans les sujets et forts d'expériences, ils étendent partout l'empire des sciences.

La Fontaine, Le Renard anglais

3.1. LE CARACTÈRE ANGLAIS

Les amitiés de voyage

Dans cette rencontre de l'autre qu'est le voyage, les descriptions des hommes et des femmes occupent une place essentielle. La physionomie des Anglais attira d'abord l'attention de Mme de Genlis qui constatait l'étonnante ressemblance entre la beauté physique des Anglais et celle des anciens Grecs, remettant ainsi en question les théories associant le climat à l'aspect physique des hommes¹¹⁶. Mais, ce fut par-dessus tout la recherche des traits de caractère nationaux qui intéressa les voyageuses. Peignant avec soin les vices et les vertus de l'Anglais selon une grille morale composée des stéréotypes contemporains, elles nous livraient quelques traits dominants.

À la base, il faut considérer les modèles étudiés. Nous avons établi préalablement les fréquentations anglaises de chacune des voyageuses. Rappelons simplement que Mme du Boccage et Mme de Genlis frayaient toutes deux avec les hautes sphères de la société: ducs et pairs, gens de lettres et politiciens réputés, alors que Mme Roland avait surtout les yeux sur le milieu savant et bourgeois. Les récits des deux voyageuses plus mondaines sont garnis de portraits de grandes dames et de grands hommes rencontrés ici et là. Anne Marie du Boccage qui, selon l'étiquette de l'époque, avait le bon mot pour tous, concentra ses éloges sur la situation, la simplicité des manières et les bontés des excellents milords et miladys qu'elle fréquenta. Les amitiés de voyage de Mme de Genlis ne furent certainement pas moins nombreuses, mais ses descriptions se limitèrent à quelques personnages qui l'avaient frappée par leurs qualités de cœur et d'esprit. En revanche, chez Mme Roland les tableaux individuels étaient pratiquement absents: seul

Sir Banks se méritait une brève remarque alors que le reste des membres de la société royale réunis chez lui étaient traités en bloc d'hommes « sages, modérés et éclairés¹¹⁷».

L'Anglais type et son enseignement moral

De tous les attributs du caractère anglais, la bienfaisance, mise à l'honneur par l'essor du mouvement philanthropique de la seconde moitié du siècle, était une qualité pratiquement incontournable, d'autant plus importante pour les femmes bien nanties qui, selon la tradition chrétienne, se chargeaient du soulagement des malheureux.

Or, la proverbiale générosité anglaise frappa tout particulièrement Mme Roland qui se réjouissait du spectacle des souscriptions, de la fondation du British Museum et surtout des hôpitaux Cheapseak et Greenwich dont elle disait: « Combien l'âme est élevée, attendrie, quand on voit ces établissemens magnifiques formés par la volonté des citoyens offrant leurs fortunes pour le soulagement de leurs défenseurs¹¹⁸»! Présents partout où elle posait les yeux, les témoignages du bien public occupaient une place fondamentale dans son récit et méritaient son estime avant tout parce qu'ils étaient loin d'être l'œuvre de l'État ou de l'Église, comme en France, mais ils étaient celles des simples citoyens solidaires dans la réalisation du bonheur collectif.

Pour leur part, les deux autres voyageuses ne voyaient pas nécessairement chez les Anglais un grand dessein philosophique de bien commun. Tout en soulignant les marques de bienfaisance qu'elle avait personnellement reçues, Mme du Boccage illustre la générosité anglaise par quelques exemples de donateurs notoires¹¹⁹. De son

¹¹⁶Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 321.

¹¹⁷Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 228.

¹¹⁸*Ibid.*,p. 250.

¹¹⁹Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*p. 41.

côté, Mme de Genlis soulignait le beau geste du roi d'Angleterre d'avoir offert le palais de Greenwich pour les matelots invalides et affirmait ensuite : « Il n'existe point de pays où il y ait autant d'établissements de charité qu'en Angleterre... Tout le monde sait avec quelle facilité en Angleterre l'on forme et l'on remplit une souscription pour le soulagement des infortunés¹²⁰». Néanmoins, selon elle, cette grandeur d'âme ne s'inscrivait pas dans la nature des Anglais mais résultait du caractère commerçant de la nation: les fortunes pouvant être faites et défaites rapidement, on donnait plus aisément que dans une économie de rente fixe du type français. Les Français seraient ainsi tout aussi bienveillants si les circonstances le permettaient.

Tout au contraire, Mme Roland se servait de l'exemple de la bienfaisance anglaise pour dénoncer la cupidité des souverains et de la noblesse française. Elle disait entre autres à propos des constructions publiques de Londres: « Nous avons de belles choses en France, mais toutes faites par le prince aux dépens de ses sujets arbitrairement imposés et pleurant au fond des provinces le bien auquel ils ne participent que par leurs sueurs et leurs souffrances¹²¹».

Ces différentes visions d'une même vertu s'expliquent avant tout par la montée, à partir de la deuxième moitié du siècle de l'importance de la bienfaisance aux yeux des Français. Ainsi, à l'instar des voyageurs du début du siècle, Mme du Boccage fut moins touchée de cette qualité en 1750 que Mme Roland en 1784. Outre le facteur de temps, les écarts de perception tenaient également de la morale des milieux sociaux d'origine des voyageuses: il n'est pas étonnant que Mme Roland, bourgeoise et républicaine eut porté en plus haute estime la solidarité des Anglais.

¹²⁰Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales*...p. 307,313.

Derrière cette idée de générosité nationale, les Français attribuaient généralement aux Anglais un très grand esprit patriote qui fut perçu d'un œil positif ou négatif selon les convictions des voyageuses. Les deux anglomanes, Mme du Boccage et Mme Roland admiraient les différents exemples de l'esprit national visibles notamment dans certaines constructions publiques et œuvres d'art. Par contre, Mme de Genlis déplorait la xénophobie liée à cet orgueil national démesuré. En fait, celle-ci ne critiquait pas le patriotisme en soi qu'elle souhaitait même voir grandir en France, mais ne supportait pas le mépris des Britanniques envers les Français qu'elle trouvait particulièrement présent dans la littérature et le théâtre¹²². Moins sévère que la comtesse, Mme du Boccage remarqua également les caricatures ridicules des petits maîtres français sur la scène anglaise mais ne s'en choquait pas outre mesure, y voyant malheureusement trop de ressemblance avec certains de ses compatriotes¹²³.

Ensuite, parmi les stéréotypes profondément ancrés dans les mentalités, l'esprit philosophique, le sérieux et le bon sens des Anglais, suscitaient l'admiration des anglomanes depuis les récits de Louis Béat de Muralt et Voltaire. Ces traits de caractère étaient, croyait-on, à la source du génie des Anglais en sciences et en philosophie, mais engendraient en même temps leur profonde tristesse communément désignée comme «le spleen anglais» et dont l'issue tragique, le suicide, était réputée plus fréquente outre-Manche.

Encore une fois, la représentation de la profondeur de l'esprit anglais variait sensiblement d'une voyageuse à l'autre. Pour Mme du Boccage et Mme Roland, la

¹²¹ Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 251.

¹²² Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 16-20.

¹²³ Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 22.

sagesse anglaise se concrétisait surtout par le silence et la tranquillité de la foule dans les endroits publics¹²⁴. En ce sens, Manon Phlipon Roland ajoutait que les Anglais ne se montraient agressifs et bruyants que pour de bonnes raisons, soit dans le but de punir les voleurs ou encore pour défendre leurs droits¹²⁵. Cependant, Mme du Boccage, après avoir entendu une prédiction de tremblement de terre par un soldat à laquelle, disait-elle, crurent naïvement « dix mille personnes », douta ensuite de la réalité de ce fameux esprit philosophique, supposé être si répandu chez les Anglais¹²⁶.

En contrepartie, Mme de Genlis s'efforçait de démontrer que la réputation du bon sens des Anglais ne reposait que sur une image faussée de leur caractère. Effectivement, il était, selon elle, impensable qu'une nation qui produisait des comédies si dégradantes pour les mœurs, s'adonnait si joyeusement à l'ivrognerie, au jeu et au luxe et se suicidait en si grand nombre, fut considérée plus sensée que les Français. Par ailleurs, poursuivait-elle, les nombreuses révolutions de l'histoire anglaise et la multiplication des sectes religieuses prouvaient l'inconstance du caractère anglais. Finalement, tout bien considéré, les savants et les moralistes français n'avaient, selon la comtesse, rien à envier aux Anglais¹²⁷.

Derniers traits de caractère que les Français prêtaient volontiers aux Anglais, la simplicité et la modestie furent au centre des préoccupations de Mme du Boccage. En effet, avec sa haine héréditaire pour le faste et la mollesse, la voyageuse insistait sur cette qualité qu'elle opposait au luxe de la noblesse française. Enfin, Mme Roland

¹²⁴Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 256, 261-62; Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*p. 23-24.

¹²⁵Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 245, 256.

¹²⁶Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*p. 43.

¹²⁷Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 31-60.

remarqua également la simplicité dans l'habillement¹²⁸ mais Mme de Genlis n'y porta aucune attention.

En somme, dans ces descriptions du caractère anglais, on constate que Mme du Boccage et Mme Roland se contentaient généralement d'observer les traits de caractère stéréotypés alors que Mme de Genlis, à l'instar de la majeure partie de ses homologues masculins qui se piquaient de tout expliquer, tenta davantage d'éclairer certains aspects.

3. 2. LA FEMME ANGLAISE

Beauté et caractère des Anglaises

La vision de la femme étrangère est certes l'un des objets de comparaison les plus intéressants entre le voyageur et la voyageuse. Mais avant d'aborder cette question, quelques remarques sur la condition féminine en Angleterre s'imposent. D'abord, l'Anglaise était généralement reconnue pour son dévouement au foyer et correspondait ainsi merveilleusement à l'idéal de vertus domestiques et de modestie prôné dans les œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Ensuite, les bonnes mœurs anglaises prescrivaient aux femmes mariées de se tenir à l'écart des hommes alors que la belle société française était réputée pour son doux commerce entre femmes et hommes réunis autour des grandes hôtesse de salons¹²⁹. Ainsi, puisque les deux sexes se fréquentaient moins en Angleterre, les voyageuses eurent accès aux cercles exclusivement féminins. Leurs témoignages comprennent donc des détails sur les femmes que leurs homologues masculins n'étaient pas en mesure d'observer.

¹²⁸Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 234.

¹²⁹Du reste, l'anglomanie en popularisant le modèle du club masculin à l'anglaise contribua au recul, vers la fin du siècle, du salon français privant ainsi les femmes d'une source d'éducation et d'influence importante.

Enfin, parmi les particularités de la condition féminine en Angleterre, le mariage d'inclinaison avait fait couler beaucoup d'encre et ne manquait pas d'attirer la curiosité des voyageurs. En effet, une bonne partie des femmes anglaises issues de la bourgeoisie et de la petite noblesse (la gentry) jouissaient d'une plus grande liberté que les Françaises dans le choix de leur époux. Bref, en considérant ces différences entre les femmes des deux pays, il semble que le jugement de la Française sur l'Anglaise impliquait une certaine prise de position devant deux modèles féminins.

Il n'est certes pas étonnant que la femme soit très présente dans les récits des voyageuses. D'abord, au sujet de l'apparence physique, de la mode, des usages et des manières des Anglaises, Mme du Boccage et Mme Roland se montrèrent fort éloquentes. Cette dernière décrivait notamment la beauté proverbiale des Anglaises: « Les femmes bien élevées ont un air virginal et touchant; le teint blanc, mais un peu pâle, un air doux et mélancolique¹³⁰ ». De plus, poursuivait la voyageuse, la simplicité de leur habillement s'accordait avec la modestie et la réserve de leur personne et les femmes anglaises étaient, dans toutes les classes, remarquablement décentes et pudiques¹³¹.

Pour Mme du Boccage, les Anglaises étaient si gracieuses qu'elles « marchent comme des Nymphes ». Toutefois, puisque chaque nation devrait se vêtir selon ses propres goûts, celles-ci devraient toujours conserver leurs tenues simples plutôt que se parer à la mode parisienne pour les soirées¹³². Du même souffle, la voyageuse jugeait que les usages et mœurs des dames anglaises étaient exemplaires contrairement à ceux

¹³⁰Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages*, p. 235.

¹³¹*Ibid.*, p. 243,262,274.

¹³²Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*p. 13.

qu'elle avait observés chez plusieurs Françaises. Commentant la simplicité des nobles elle disait: « si ces belles ne nous paroissent pas quelques fois assez maniérées, les nôtres le sont souvent à l'excès, et l'art que plusieurs mettent à cacher un léger défaut de la nature leur fait faire mille grimaces¹³³». De toute évidence, aux yeux de Mme du Boccage, la simplicité tant des femmes que des hommes constituait une qualité de grande importance.

En revanche, l'apparence physique occupait moins Mme de Genlis qui se contentait de quelques portraits individuels dont ceux de deux femmes du Langollen qui l'avaient impressionnée par leur grâce, leur politesse et leur esprit cultivé sous des dehors de grande modestie¹³⁴. De même, dans *les Mères rivales*, le personnage du marquis qui écrit à sa femme notait que: « les Anglaises sont de premiers abords froides et timides; elles gagnent à être connues. » Or, toujours selon celui-ci, cette attitude froide convenait mieux aux hommes car les femmes devaient, en raison de leur devoir de plaire, montrer des manières plus « attrayantes »¹³⁵.

Par ailleurs, la question de la séparation des sexes préoccupait à différents niveaux les trois voyageuses. Mme Roland se félicitait des bienfaits moraux de cette situation, conforme aux enseignements de Jean Jacques Rousseau, et dont elle disait: « les mœurs y gagnent et le bonheur des familles en est plus assuré¹³⁶». Elle affirmait même préférer l'attention respectueuse, portée aux dames par les Anglais de toutes classes à la « petite galanterie française¹³⁷ ».

¹³³*Ibid.*, p. 36

¹³⁴Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires*, vol. III, p. 284-85.

¹³⁵Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales*...p. 317.

¹³⁶Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages*..., p. 242.

¹³⁷*Ibid.*, p. 274.

Pour Mme de Genlis, le peu de contact entre les sexes s'expliquait par le grand intérêt des hommes pour la politique qui n'était décidément pas du ressort des femmes¹³⁸.

Or, tout comme Mme Roland¹³⁹, la comtesse remarquait que cet éloignement de la société avait pour avantage de laisser plus de temps aux dames pour les études¹⁴⁰.

Enfin, si Mme du Boccage ne se prononça pas explicitement sur cet usage, elle compara l'absence des Anglaises de la sphère publique au rôle politique de certaines Françaises:

Si le Parlement de Paris étoit électif, nos dames par leurs brigues y placeroient nombre de postulants. Ici elles ont peu d'influence dans les affaires, mais peuvent porter la Couronne et gouverner la Nation; les femmes des Pairs ont des sièges et des ornements distinctifs dans les grandes cérémonies; les nôtres chez un peuple renommé pour sa galanterie n'y ont aucun rang marqué, le Trône leur est interdit et même les places des Académies. Laissons les contradictions dont l'univers est plein¹⁴¹.

Pour éclairer sa pensée, n'oublions pas qu'elle écrivit ces lignes au beau milieu du «règne de Mme de Pompadour» à la cour de Louis XV. Elle y fit d'ailleurs allusion dans son récit: « Dans nos cours, l'intrigue des femmes et des Ministres est le seul moyen de parvenir¹⁴²». Quant à la question des places à l'Académie, en dépit de sa brillante carrière de lettres, elle ne fut admise qu'en 1765 à l'Académie de Rouen qui décernait pour la première fois cet honneur à une femme.

Étroitement liée à cette question de la séparation des sexes, celle des mariages d'inclinaison, que l'on disait plus répandus en Angleterre qu'en France, ne retint guère l'attention des voyageuses. Pourtant, ce sujet, amplement traité dans la littérature de

¹³⁷*Ibid.*, p. 274.

¹³⁸Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 315-16.

¹³⁹Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 243.

¹⁴⁰Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*, p. 319.

¹⁴¹Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 52-53.

l'époque, l'était également par plusieurs voyageurs masculins tel François de La Rochefoucauld Liancourt qui affirmait préférer se marier à une Anglaise par amour, et enviait la possibilité d'obtenir le divorce dans la législation anglaise¹⁴³. À propos du divorce, seule Mme de Genlis le mentionna au passage en tant qu'exemple du manque de délicatesse des Anglais:

Leurs lois même ne permettent le divorce qu'à des conditions déshonorantes parmi nous, et très souvent les femmes divorcées ne sont point bannies de la société. Les Anglais doivent donc n'opposer presque toujours qu'un froid mépris aux choses qui excitent le plus notre indignation et notre ressentiment¹⁴⁴.

Ainsi, il est intéressant de remarquer que l'Anglaise représentait un modèle de vertu tant pour les hommes que pour les femmes de la bourgeoisie et de la noblesse françaises. Cependant, cet idéal fut traité distinctement par les deux sexes. En effet, les hommes profitaient souvent de l'exemple anglais pour critiquer la trop grande liberté et l'influence néfaste des femmes françaises. Les voyageuses montrèrent moins sévères à l'égard de leurs consœurs. Mme du Boccage, pour qui la simplicité importait avant toute chose, se permit les comparaisons les plus désavantageuses envers les femmes de son pays, alors que Mme Roland et Mme de Genlis ne firent pas autant de cas des mœurs exemplaires des dames d'outre-Manche qui correspondaient à celles pratiquées par les Françaises les plus respectables.

¹⁴²*Ibid.*, p. 13.

¹⁴³François de La Rochefoucauld Liancourt, *A Frenchman in England, being the Mélanges sur l'Angleterre*, éd. De Jean Marchand, Londres, Caliban Book, 1995, p. 48.

¹⁴⁴Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales*...,p. 315.

L'éducation féminine

Au-delà des qualités et vertus des Anglaises, les voyageuses admiraient leur dévouement aux soins maternels. Mme du Boccage fut tellement touchée par les mères anglaises de tout rang qu'elle composa un poème opposant celles-ci aux belles qui ne cherchaient qu'à briller et plaire¹⁴⁵. En fait, ces vers témoignent de l'adoption des prescriptions de Rousseau en matière d'éducation par les Françaises de sa génération puisque que la voyageuse indiquait dans une note en bas de page que, depuis la rédaction du récit de voyage, en 1750, plusieurs de ses consœurs avaient montré autant d'ardeur dans les soins maternels que les mères anglaises.

De son côté, en matière d'éducation, Mme de Genlis soutenait l'égalité des talents intellectuels entre les sexes tout en insistant sur la modestie de la femme à ce chapitre. À l'instar des théories de Rousseau qu'elle accusait toutefois d'être un piètre pédagogue et d'afficher des vues réductrices de la femme, elle affirmait que l'éducation ne devait pas servir l'ambition personnelle mais la famille avant tout. En Angleterre, la comtesse constata qu'en l'absence des couvents, contre lesquels elle fit croisade, et grâce aux bons soins des mères, les Anglaises bien nanties étaient fort bien élevées. Par leur belle instruction, elles portaient le flambeau des arts et des lettres : « Il y a en Angleterre plus de dix femmes qui écrivent avec réputation et dans tous les genres, et elles cultivent aussi les arts avec un succès brillant¹⁴⁶ ». Dans la foulée, elle prédisait qu'en perfectionnant ainsi constamment leur éducation, elles dépasseraient bientôt les hommes dans le goût des arts et en littérature. Il y avait toutefois d'après elle une tache à

¹⁴⁵ Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 38-39.

¹⁴⁶ Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*, p. 318-19.

l'éducation des jeunes anglaises: elles entraient trop tôt dans le monde et prenaient ainsi goût aux jeux¹⁴⁷.

Également très intéressée à l'éducation féminine anglaise, Mme Roland centra toutefois ses impressions davantage sur les valeurs véhiculées que sur la dimension académique. En ce sens, la réserve et la modestie étaient, selon elle, les deux principales qualités à enseigner aux jeunes filles. Or, à défaut de la disponibilité de leur mère, les Anglaises pouvaient recevoir une très bonne éducation au sein des pensions des faubourgs, établissements où l'on recréait une famille en ne prenant qu'une dizaine d'enfants et que la voyageuse considérait fort supérieurs à ceux de la France¹⁴⁸.

Outre le dévouement maternel qu'elle admira autant que les deux autres voyageuses, Mme Roland s'enchantait de l'éducation des citoyens en Angleterre. Les Grands, formés dans les lois, la langue et les vertus sociales, se préparaient à devenir, selon son expression: « des hommes, des patriotes et même des héros ». L'éducation du peuple n'était pas en reste: elle se concentrait sur deux valeurs fondamentales: la liberté et la propreté. En laissant les enfants se développer librement, les Anglais expérimentaient la méthode proposée par Rousseau, qui aux yeux de Mme Roland, donnait de bons résultats : « Il en résulte encore pour les enfans, je ne sais quoi de dégagé, de libre et d'assuré dans leurs mouvemens, dans leur contenance, qui s'imprime à jamais et s'allie heureusement avec la fierté d'un républicain et l'indépendance d'un homme¹⁴⁹».

¹⁴⁷*Ibid.*, p. 318.

¹⁴⁸Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 273.

¹⁴⁹*Ibid.*, p. 244.

Tout compte fait, si les opinions sur les méthodes variaient quelque peu, les trois femmes s'entendaient sur la médiocrité de l'éducation féminine en France par rapport à celle de l'Angleterre. Or, cette lacune les concernait apparemment davantage que les voyageurs masculins souvent moins informées sur le sujet en raison de leur contact limité avec les dames. Symboliquement, l'Anglaise donnait l'exemple d'une bonne éducation ne nuisant pas aux devoirs domestiques et à l'idéal de modestie féminine. Par ces constatations les trois femmes dévoilaient une certaine insatisfaction de leur condition qui mérite d'être étudiée de plus près.

La conscience féministe

Quelques études, tant du côté de la littérature que de l'histoire des femmes, nous servent de balises pour déterminer le niveau d'audace dans les remarques des voyageuses au sujet de la condition féminine. Bien que l'on discutât beaucoup de la question des droits des femmes depuis le XVII^e siècle, le véritable mouvement féministe ne s'est organisé en France que durant les premières années de la Révolution, pour être réduit au silence dès 1793. Toutefois, tout au long du XVIII^e siècle, en plus de l'appui de certains philosophes, de nombreux écrivains et dramaturges dénoncèrent les injustices et la mauvaise éducation des femmes¹⁵⁰.

Dans une étude approfondie des romans contemporains, Paul Fauchery remarquait qu'en général, les romancières se montraient plus modérées et conservatrices que les hommes dans leurs critiques de la condition féminine¹⁵¹. On observe

¹⁵⁰Sur la représentation de la femme dans les romans, voir Madelaine Blondel, *Images de la femme dans les romans anglais de 1740 à 1771*, thèse de Paris III, Paris, Honoré Champion, 1975, p. 992-998; Pierre Fauchery, *Op. Cit.*

¹⁵¹Pierre Fauchery, *Op. Cit.*, p. 586.

effectivement une certaine réserve dans le récit de Mme du Boccage qui avait pourtant publié des œuvres beaucoup plus féministes, notamment sa tragédie *les Amazones* qui mettait en scène un poignée de femmes gouvernant les hommes. Bien qu'elle fit allusion, dans son voyage en Angleterre à l'impossibilité des femmes d'être admises dans les académies et de gouverner le pays en France, elle valorisait surtout la femme anglaise pour son dévouement maternel et la modestie de sa personne¹⁵². Visiblement, le caractère autobiographique du récit de voyage exigeait une plus grande prudence de l'auteure.

Par contre, le ton des récits de voyages de Mme de Genlis et Mme Roland s'accordait à l'ensemble de leurs écrits sur le sujet. La comtesse de Genlis optait pour une vision à la fois traditionnelle et moderne de la femme: gardienne du foyer avant toute chose, la femme était néanmoins égale à l'homme dans ses capacités intellectuelles et artistiques qui devaient être développées judicieusement par un programme d'éducation approprié. Ainsi, Mme de Genlis et Mme du Boccage chérissaient le même idéal de la femme hautement cultivée dirigeant parfaitement sa maison. Cependant, bien que toutes deux fondaient leur féminisme sur un principe d'égalité, elles se gardèrent bien de militer activement dans les mouvements féministes révolutionnaires majoritairement composés de femmes issues de la petite bourgeoisie. Admettre l'égalité de tous sous-entendait celle des classes sociales, une idée que les deux grandes dames n'ont jamais partagée.

À l'opposé des deux autres voyageuses, Mme Roland dénonçait la mauvaise éducation donnée aux femmes mais elle ne les jugeait pas égales aux hommes sur le plan intellectuel et n'approuvait pas les femmes de lettres qui s'aventuraient hors de la sphère

¹⁵²Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 52-53.

domestique. En considérant, ses propres aspirations et ses talents, il n'est pas étonnant qu'elle ait rêvé d'être née homme ou femme spartiate ou romaine afin de participer plus activement au bien général¹⁵³.

En vérité, on risque d'être fort déçu si l'on cherche des héroïnes féministes chez ces voyageuses. Malgré un intérêt plus grand que les hommes à ce sujet, elles n'ont décrit l'Anglaise que comme le reflet de l'idéal féminin élaboré par les principaux théoriciens contemporains. D'ailleurs, elles se gardèrent bien de peindre l'envers de cette image pure en fermant les yeux sur la prostitution, pourtant bien en évidence à Londres selon les récits des voyageurs masculins. Il est vrai que le sujet était plutôt délicat, voire carrément indécent pour les femmes de l'époque.

3.3. SOCIABILITÉ, VIE ARTISTIQUE ET INTELLECTUELLE

Évaluation de quelques mœurs et usages

De ces portraits de femmes et d'hommes anglais, passons ensuite aux mœurs et usages qui ont intéressé, surpris et parfois même choqué les voyageuses. Mme du Boccage, qui décrit de multiples aspects des activités journalières, de la gastronomie et des usages des hautes classes anglaises, se classait bonne première en ce domaine. Elle réserva même quelques lignes aux mœurs des paysans qu'elle observa dans leurs maisons. Toutes ses descriptions se succédaient avec le même souci de neutralité : ni la passion du jeu, ni la tendance à l'ivresse, généralement reprochées aux Anglais ne semblaient la contrarier. Ainsi, disait-elle tout simplement à propos des paysans qu'ils

¹⁵³Jeanne-Marie Philpon Roland, *Lettres...*, 5 février 1776, p. 374.

s'enivrent en paix et en liberté¹⁵⁴». Pourtant, la voyageuse n'applaudissait sans doute pas toutes les mœurs puisqu'elle se défendit de décrire les courses de chevaux et les combats de coqs et de gladiateurs préférant laisser aux hommes « le soin de décrire ces terribles plaisirs¹⁵⁵». Ainsi, tout comme nous l'avons remarqué dans le cas de la prostitution, la voyageuse s'imposait une certaine censure conforme au bon goût de l'époque.

Toutefois, Mme Roland, plus intéressée par les scènes de la rue, ne montra pas autant de scrupules notamment dans sa description du traitement que réservait le peuple aux voleurs. Considérant les bonnes et mauvaises mœurs qu'elle avait observées, Mme Roland concluait: « Londres est aussi singulier par le matériel que par son moral; la propreté nationale et l'ordre public qui lui est relatif paroissent presque toujours en opposition avec le climat et certains usages¹⁵⁶».

Décidément plus sévère que les deux autres voyageuses, la comtesse de Genlis ne pardonnait pas aussi facilement aux Anglais ces écarts de conduite, qui lui servaient d'arguments contre la prétendue solidité anglaise. Selon elle donc, les Anglais passaient « plus de la moitié de leurs journées à boire et à manger », de même qu'à jouer avec excès tel qu'elle le décrivait ironiquement:

Les Anglais, et même les Anglaises, aiment le jeu avec une fureur qui n'a jamais été si générale en France; et non seulement ils jouent dans leur maison, mais ils ont trouvé le secret de perdre ou de gagner des sommes immenses sur les tapis de verdure ainsi que sur des tapis de velours. Ils se ruinent en se reposant sur une chaise, ou en courant sur les plaines, ou même en soutenant leurs opinions¹⁵⁷.

¹⁵⁴Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 71.

¹⁵⁵*Ibid.*, p. 22.

Pauvreté architecturale et magnificence des jardins

Les voyageuses se sont aussi grandement intéressées aux réalisations artistiques et intellectuelles. Au plan architectural d'abord, les constructions de la ville de Londres, à l'exception des églises de St-Paul et de Westminster, ne les ont guère impressionnées. À l'exemple de la majorité des voyageurs contemporains, Mme du Boccage et Mme de Genlis jugèrent que l'architecture en Angleterre avait peu de valeur¹⁵⁸. Assez singulièrement toutefois, Mme du Boccage affirmait, devant la chapelle de Windsor, être une admiratrice de l'architecture gothique, qui ne sera en vogue en France qu'au début du siècle suivant¹⁵⁹.

Enfin, si les bâtiments publics suscitèrent l'admiration de Mme Roland, ce fut davantage pour leur ordre, leur propreté et leur symbolique de richesse et de liberté que pour leur valeur architecturale.

Mais, heureusement, les attractions de l'Angleterre ne se limitaient pas aux monuments de Londres: les places, les jardins et la campagne s'étaient acquis une grande réputation auprès des Français. Les trois voyageuses rendirent unanimement hommage aux jardins anglais, les considérant nettement supérieurs aux maladroitement imitations françaises. En fait, Mme du Boccage fut si émerveillée par le célèbre jardin de Ranelagh qu'elle composa des vers pour en chanter les beautés¹⁶⁰ et Mme de Genlis, un peu moins enthousiaste souligna néanmoins la perfection de cet art en Angleterre¹⁶¹.

¹⁵⁶Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 245.

¹⁵⁷Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 54-55.

¹⁵⁸Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 42-43.; Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 319.

¹⁵⁹Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 64.

¹⁶⁰Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 25-30.

¹⁶¹Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 324.

Pour sa part, Mme Roland fût moins charmée par les jardins londoniens mais s'émerveilla de celui de Kew, dont elle disait: « tout respire la nature et la liberté; tout est grand, noble et gracieux¹⁶²». En général, son emportement devant la nature se teintait d'une symbolique qui dépassait largement la simple description. Après avoir noté les trottoirs pour les piétons et les haies ou barricades délimitant les propriétés, elle concluait qu' « il ne faut qu'ouvrir les yeux sur ces belles campagnes pour juger de la nature et de l'influence de l'administration, et pour dire, en dépit de nos agréables: *heureuse l'Angleterre*¹⁶³! ». Assurément, on est tenté d'attribuer cet amour de la nature à l'influence de Rousseau, mais il était déjà très marqué dans les écrits de Mme Roland, bien avant qu'elle n'entre en contact avec le philosophe.

Arts figuratifs et musique

Certes, les Anglais excellaient dans l'art des jardins, mais ils étaient, de l'avis de Mme du Boccage et de Mme de Genlis, très loin derrière la France et l'Italie dans les arts figuratifs. Effectivement, malgré quelques objets qui attirèrent son attention, Mme du Boccage jugeait sévèrement l'art anglais: « la grande architecture, la peinture et la sculpture y sont encore dans l'enfance¹⁶⁴ ». Malgré tout, la comtesse de Genlis prévoyait une amélioration prochaine de l'art anglais, notamment en peinture d'histoire avec Benjamin West (1738-1820)¹⁶⁵.

Peu bavarde au sujet de l'art figuratif, Mme Roland disait cependant apprécier la musique dans le genre italien avec paroles anglaises qu'elle entendait partout. De leur

¹⁶²Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 264.

¹⁶³*Ibid.*, p. 215.

¹⁶⁴Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 43.

¹⁶⁵Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 319.

côté, Mme du Boccage aimait l'oratorio anglais¹⁶⁶ alors que Mme de Genlis fut enchantée de découvrir la harpe éolienne qui, croyait-elle, adoucissait la tristesse du climat anglais¹⁶⁷.

Remarques sur la littérature et le théâtre anglais

Mais de tous les arts, c'est le théâtre anglais qui occupait la plus grande place dans les récits des voyageuses. Toutes trois ne manquèrent pas d'assister à quelques représentations. Mme de Genlis, surtout, connaissait bien le théâtre anglais et ses observations, présentées dans *la suite des souvenirs de Félicie* et reprises en partie dans les *Mémoires* étaient fort élaborées¹⁶⁸. Toutefois, comme le but premier de cet ouvrage était de démontrer la supériorité du goût français sur le répertoire dramatique anglais, elle y présentait des exemples de comédies et de tragédies anglaises qui la scandalisaient par leur indécence et leur manque de goût. Cet extrait résume bien sa pensée: « Le théâtre anglais est déshonoré par une licence effrénée en tout genre, par des puérités étranges, par des extravagances inconcevables¹⁶⁹ ». Ainsi, Shakespeare était certes le meilleur auteur de tragédies du théâtre anglais et possédait un don remarquable pour peindre le cœur humain, mais disait-elle: « ces tragédies quoique remplies de scènes et de traits admirables, sont des pièces horriblement défectueuses, et de véritables monstres¹⁷⁰ ».

¹⁶⁶Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 361.; Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 20-21.

¹⁶⁷Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires*, vol..III, p. 284-85.

¹⁶⁸Nous avons déjà mentionné au chapitre II, que la comtesse de Genlis, assista à un grand nombre de représentations au cours de son séjour à Bath et disait avoir lu tout le théâtre anglais du XVII^e et XVIII^e siècle.

¹⁶⁹Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 52.

¹⁷⁰*Ibid.*, p. 26.

Outre l'indécence, la comtesse dénonçait aussi la xénophobie des Anglais, particulièrement prononcée dans leur littérature et leur dramaturgie¹⁷¹. En somme, leur infériorité dans les arts s'expliquait selon elle, d'abord par la rivalité entre les deux nations qui les poussait à refuser les modèles français et ensuite parce que « la richesse et l'esprit de commerce » corrompaient le talent et nuisaient au bon goût¹⁷².

Mme du Boccage et Mme Roland se montrèrent beaucoup plus clémentes envers le théâtre anglais. Comparant d'abord la performance des acteurs, Mme du Boccage remarquait à quel point les Français étaient ridiculisés sur la scène, mais concluait que le théâtre anglais, dans l'ensemble, différait peu du français¹⁷³. Dans le même sens, Mme Roland excusait la licence de certaines scènes par le fait que les bonnes gens n'assistaient qu'aux meilleures pièces¹⁷⁴. Celle-ci s'aventura même aux spectacles plus populaires à Saddle Wells et fut frappée par la bonne conduite de la foule et le respect du peuple envers elle, malgré la réputation de xénophobie des basses classes¹⁷⁵.

Par ailleurs, les trois voyageuses étant de grandes admiratrices de la littérature anglaise, Mme du Boccage et Mme de Genlis ne manquèrent pas d'effectuer des pèlerinages, l'une à la maison de Milton et l'autre chez le gendre de Richardson. Pour sa part, Mme Roland, dans un esprit tout romantique s'exclamait devant les beautés du jardin de Kew: « On sent que c'est au milieu de cette nature majestueuse, que le génie des auteurs anglais s'est élevé à ces hautes conceptions; que leur âme s'est abandonnée à ces élans sublimes que nous admirons dans leurs écrits¹⁷⁶».

¹⁷¹*Ibid.*, p. 16-21.

¹⁷²Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*, p. 322-23.

¹⁷³Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 23.

¹⁷⁴Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 230.

¹⁷⁵*Ibid.*, p. 262.

¹⁷⁶*Ibid.*, p. 268.

D'une manière générale, les commentaires de Mme Roland et Mme de Genlis sur le théâtre et la littérature sont en opposition. La première en tant qu'admiratrice du préromantisme, ne tenait pas rigueur aux Anglais de repousser les canons du classicisme français au nom des différences de génie national¹⁷⁷. La seconde, scrupuleusement attachée aux règles et au goût français, n'apprécia jamais les excès des romantiques. Entre les deux, Mme du Boccage, elle-même auteure de tragédies et d'une épopée, ne critiquait pas pour autant la littérature et le théâtre anglais, peut-être par la volonté d'objectivité que l'on observe dans l'ensemble de son récit de voyage mais probablement aussi parce qu'elle publia avant la fameuse querelle autour de Shakespeare en France, dans laquelle Voltaire prit position pour la tradition française contre l'influence anglaise.

Enfin, Mme du Boccage et Mme de Genlis s'opposèrent sur la question des honneurs réservés aux artistes et gens de lettres en Angleterre. Lors de sa visite à Westminster où sont honorés les plus grands écrivains et artistes anglais, Mme du Boccage, dans l'esprit des remarques de Voltaire dans les *Lettres philosophiques*¹⁷⁸, affirmait:

Les honneurs donnent plus d'émulation que les pensions. On fait plus naître de talents en les distinguant qu'en les nourrissant. Trop d'aliments les appésantit; l'encens est une substance légère et spiritueuse qui les anime et les fortifie. L'espoir d'un tombeau à Westminster excite vivement à se distinguer de son vivant¹⁷⁹.

¹⁷⁷Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Mémoires*, p. 40-41.

¹⁷⁸Voltaire, *Op. Cit.*, 23^e lettre, p. 130-31

¹⁷⁹Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 33.

Tout au contraire, Mme de Genlis désapprouvait la présence des tombeaux de comédiens à Westminster, un honneur qui, selon elle n'aurait dû être réservé « qu'aux héros et aux grands hommes dont les talents sont utiles¹⁸⁰».

La prédominance des gens et du quotidien

Au terme de ce bilan, on constate donc que les gens, hommes et femmes étaient grandement représentés dans les récits des trois voyageuses. En fait, c'est à l'intérieur de ces portraits quotidiens et ces tableaux vivants qu'elles exprimèrent le mieux leur originalité puisqu'au chapitre des arts et lettres, leurs observations, positives ou négatives, allaient généralement dans le sens de la majorité des voyageurs et des critiques contemporains d'arts et de lettres.

¹⁸⁰Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 58.

CHAPITRE IV

L'ANGLETERRE: PAYS DE LIBERTÉ ET DE RAISON

La liberté, ce bien qui fait jouir des autres biens.
Montesquieu

Ô liberté, que de crimes on commet en ton nom!

Dernières paroles attribuées
à Mme Roland

4.1. REGARDS SUR LE SYSTÈME PARLEMENTAIRE BRITANNIQUE

La constitution et l'administration

Pour les libéraux, héritiers de Montesquieu, la constitution britannique était au centre du mouvement d'anglomanie. Selon l'étude de Michèle Saquin-Moulin, les voyageurs anglomanes se référaient constamment aux bons effets du gouvernement et percevaient la société anglaise avec un regard quasi utopique¹⁸¹.

Or, si les trois voyageuses ne manquèrent pas de visiter le Parlement britannique, elles furent loin d'accorder la même importance à la description des institutions que leurs homologues masculins. D'abord, la comtesse de Genlis qui évitait soigneusement de traiter de politique dans la majorité de ses ouvrages, ne fut pas plus éloquente sur le gouvernement anglais. Dressant, dans ses *Mémoires*, le portrait de Charles I^{er} comme un roi courageux et sage qui, disait-elle, : « fut victime d'une abominable faction et d'une révolution odieuse¹⁸²» elle renchérisait dans *La Suite des souvenirs de Félicie* en affirmant que l'Angleterre fut le théâtre du plus grand nombre de révolutions sanglantes et de changements de régime, notamment la glorieuse Révolution qui était, selon elle, : « une usurpation odieuse du Prince d'Orange puisqu'elle outrageoit la nature¹⁸³».

Dans le même ouvrage, la comtesse s'interrogeait sur les origines de la prétendue sagesse des Anglais que plusieurs attribuaient à leur constitution. Pourtant, on ne pouvait, selon elle, s'empêcher de constater le désordre de ce gouvernement si réputé :

¹⁸¹Michèle Saquin-Moulin, « La vision utopique de l'Angleterre dans les récits de voyage français entre 1750-1789» *Komparatistische Hefte* 3, 1981, p. 52-63.

¹⁸²Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires...*, vol. III, p. 97.

¹⁸³Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 51.

Ce gouvernement est-il donc en effet si digne d'admiration? C'est assurément ce que je ne déciderai point; mais l'un des meilleurs auteurs anglais, Pope répondra à cette question: *Laissons, dit-il, les sots disputer sur la forme des divers gouvernements; le meilleur est celui qui est le mieux administré, c'est-à-dire, celui sous lequel on est le plus paisible et le plus heureux. Les combats, les querelles, les séditions parmi le peuple anglais, sont des événements de tous les jours; et notre peuple est le plus doux et le plus gai de d'Europe*¹⁸⁴.

Elle poursuivait son argumentation en soutenant que les impôts étaient en Angleterre deux ou trois fois plus élevés qu'en France. Par ailleurs, la société anglaise manquait visiblement d'ordre car les voleurs fourmillaient outre-Manche alors qu'en France, disait-elle: « nous parcourons nos villes, nous voyageons jour et nuit sans rencontrer de voleurs¹⁸⁵». Il est donc difficile d'affirmer que, sous l'influence du duc d'Orléans, la comtesse admira le système parlementaire britannique, puisque seuls ces extraits, rédigés après la Révolution, sont parvenus jusqu'à nous. D'après ces lignes et selon l'étude de A. Laborde sur l'œuvre de la comtesse, il semble qu'en général, les qualités des dirigeants et le respect de la morale et de la religion l'intéressaient davantage que la forme de gouvernement.¹⁸⁶

Pour mieux voir les contrastes, on peut opposer à la vision de Mme de Genlis celle de la républicaine Mme Roland. Applaudissant avant tout la bonne constitution qui protégeait les citoyens contre les abus de pouvoir, Mme Roland exprimait son admiration dans une lettre portant sur l'ouvrage de De Lolme:

Quiconque s'intéresse au bonheur des hommes verra avec intérêt une constitution qui l'assure par la distribution et l'équilibre du pouvoir, par la sagesse de l'ordre judiciaire, et la jouissance des droits de propriété, de sûreté personnelle, de liberté proprement dite, qui en résultent pour chacun des particuliers¹⁸⁷.

¹⁸⁴*Ibid.*, p. 59.

¹⁸⁵*Ibid.*, p. 60.

¹⁸⁶A. Laborde, *L'œuvre de Mme de Genlis*, Nizet, Paris, 1966, p. 230.

¹⁸⁷Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Lettres...*, 1777, p. 9.

Par conséquent, les valeurs de liberté et d'égalité étaient partout présentes dans son récit. Dès son arrivée à Douvres, en constatant la propreté, la commodité et l'aisance de la région, la voyageuse s'exclamait: « on sent que l'homme, quel qu'il soit, est compté pour quelque chose, et qu'une poignée de riches ne fait pas la nation¹⁸⁸». Puis, à Londres, elle fut touchée par les témoignages de l'égalité civile qu'elle voyait notamment dans les bâtiments publics voués au bien-être de tous. Égalité et liberté certes, mais il fallait également assurer la protection de la propriété privée, notamment par les haies et les barricades en bois qui séparaient les jardins et qui, malgré la facilité de les franchir, étaient, aux dires de la voyageuse, hautement respectées par les Anglais¹⁸⁹.

De son côté, Mme du Boccage, également admiratrice du système parlementaire britannique, ne se gêna cependant pas pour dénoncer certains abus. Elle déplorait notamment l'esprit de parti malsain qu'engendrait cette forme de gouvernement: « d'où nait la mauvaise foi dans les disputes, et tout homme constant dans ses sentiments ne peut rester fidèle au même parti qui souvent change à la longue¹⁹⁰». Cette remarque était assez fréquente chez les voyageurs contemporains. Voltaire affirmait entre autres que la moitié de la nation était toujours ennemie de l'autre et l'abbé Le Blanc y voyait une menace constante de guerre civile¹⁹¹.

La voyageuse soulignait également que le besoin du soutien des pairs les poussait à acheter indirectement les votes pour leur candidat, notamment en payant la boisson et les repas des électeurs. Rapportant une conversation tenue avec une dame de la cour qui lui confia que si l'un de ses fermiers voulait déjeuner sur sa robe, elle devrait

¹⁸⁸*Ibid.*, p. 214.

¹⁸⁸*Ibid.*, p. 214.

¹⁹⁰Anne Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 52.

s'y soumettre, Mme du Boccage tirait ses conclusions: « Nous plions en France sous les grands, les Anglois devant le peuple: en revanche les subalternes ont besoin de la protection des Lords et leur rendent ici un volontaire hommage¹⁹²». Encore ici, la corruption des élections britanniques avait déjà été soulignée par l'abbé Le Blanc qui a certainement influencé la voyageuse¹⁹³.

Cependant, malgré ces abus, elle admettait que le gouvernement anglais établissait une forme d'équilibre entre le besoin de protection du peuple et la nécessité de la noblesse d'en tenir compte pour obtenir ses suffrages. Ainsi, selon elle, les Anglais jouissaient au moins d'une certaine liberté dans le choix de leurs dirigeants¹⁹⁴. On perçoit d'ailleurs la haute idée qu'elle avait du Parlement lors de sa visite: « nous croyions entrer dans un lieu le plus auguste, le nom seul nous en faisoit frémir.» mais, le grand désordre qui y régnait cette journée là ne correspondait aucunement à cette belle image¹⁹⁵.

Ces critiques du gouvernement anglais sont fort intéressantes dans la mesure où la voyageuse précisait au début de sa lettre, qu'elle ne saurait décrire le fonctionnement du gouvernement aussi bien que les livres sur le sujet mais pouvait du moins dire ce qu'elle en pensait. Il s'agissait donc d'une opinion purement personnelle que l'on ne retrouve pas aussi clairement chez les deux autres voyageuses. En effet, Mme de Genlis se servait de Pope pour juger le gouvernement anglais et Mme Roland présentait sa vision en tant que vérité universelle, sans utiliser le «je». Manifestement, celle-ci ne cherchait pas, comme Mme du Boccage, à confronter ses idées préconçues mais

¹⁹¹Voltaire, *Lettres philosophiques...* 22^e lettre, p. 127.; Abbé Le Blanc, *Lettres d'un François...*, vol. I, p. 138.

¹⁹²Anne Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 53.

¹⁹³L'abbé Le Blanc concluait lui aussi à un mal nécessaire pour un plus grand bien. Abbé Le Blanc, *Lettres d'une François*, vol. I, p. 257-59.

¹⁹⁴*Ibid.*, p. 54.

simplement à les confirmer par des exemples. Ainsi, dans la volonté de Mme du Boccage de tout peindre sans parti pris, elle prit soin de ne pas gommer systématiquement les éléments plus négatifs de la société anglaise comme le feront plus tard les anglomanes convaincus.

En fait, les observations des trois voyageuses sur le gouvernement anglais sont très sommaires par rapport à celles des voyageurs contemporains qui élaboraient souvent davantage sur les affaires d'État. En dehors de la brève mention de l'affaire de l'Inde par Mme Roland¹⁹⁶, aucune ne s'attarde à la situation politique du pays.

Cependant, malgré la pauvreté des remarques des voyageuses, on retrouve certaines tendances observées par Michèle Saquin-Moulin dans son étude sur les voyageurs de la même période. Celle-ci affirmait que les anglomanes qui présentaient le gouvernement britannique sous des traits de modernité et de liberté peu réalistes, voire même carrément utopiques, ne percevaient pas nécessairement les mêmes avantages du système parlementaire britannique selon leurs origines sociales.¹⁹⁷ Ainsi, à l'instar de Mme Roland, plusieurs voyageurs bourgeois insistant sur les garanties contre le despotisme de la royauté et la souveraineté des citoyens aux Communes, ne semblaient pas se rendre compte du caractère hautement aristocratique de ce gouvernement. D'autres, nobles ou membres de la haute bourgeoisie comme Mme du Boccage, accordaient volontiers une place essentielle aux lords de la Chambre Haute, qui par le réseau des clientèles tenaient effectivement les rênes du pouvoir.

¹⁹⁵*Ibid.*, p. 34.

¹⁹⁶Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 253.

¹⁹⁷Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*

La justice anglaise selon Mme Roland

Généralement, les voyageurs français s'intéressaient vivement à la justice anglaise reconnue pour la douceur de ses lois et la protection contre les détentions arbitraires grâce à l'*habeas corpus*. Mais des trois voyageuses, seule Mme Roland se pencha sur le sujet. Après avoir visité la prison de Newgate et le tribunal de Session House, elle s'intéressa aux discussions sur le code criminel et les procès qui lui rappelaient les descriptions de l'ouvrage de De Lolme¹⁹⁸. Ses réflexions portaient surtout sur le traitement des voleurs qui étaient, croyait-on, beaucoup plus nombreux à Londres qu'à Paris, mais qui ne commettaient pas de meurtres¹⁹⁹. En effet, les voyageurs anglomanes, tels Grosley et l'abbé Coyer, défendaient cette idée en utilisant tous deux les mêmes termes: « De toutes les grandes villes d'Europe, Londres est la seule où il ne se commet ni meurtre, ni assassinat²⁰⁰ ». Or, durant le séjour de Mme Roland, un homme fut assassiné parce qu'il avait résisté à des voleurs, ce qui à ses dires, était fort rare et avait forcé les autorités à armer les «Watchmen²⁰¹ ». Devant l'éventualité de l'établissement d'une police permanente à Londres, la voyageuse préférait le système déjà en place comme en témoigne cet extrait:

Il en est ici à peu près comme en Lacédémonie: on laisse à la vigilance de chaque particulier le soin d'éviter ces petites pertes journalières: du reste, on craindrait que toute garde bien armée, tout moyen de police ou de rigueur, d'abord établi pour la sûreté des citoyens, ne devint bientôt un instrument d'oppression et de tyrannie: sous ce point de vue, il est peut-être de l'extrême sagesse de ne point s'obstiner à détruire l'abus²⁰².

¹⁹⁸*Ibid.*, p. 272.

¹⁹⁹*Ibid.*, p. 231.

²⁰⁰P.J., Grosley, *Londres*, Lausanne, 1779, Vol, I, p. 107.; Abbé Gabriel François Coyer, *Nouvelles observations sur l'Angleterre par un voyageur*, Paris, 1779, vol. I, p. 61.

²⁰¹Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 238. L'établissement d'une véritable police ne date que de 1829.

Au sujet de la procédure judiciaire en matière de vol, il fallait, affirmait Mme Roland, des preuves solides pour condamner à mort un voleur qui n'était pas pris sur le fait car: « on ne se joue point ici de la liberté ni de la vie des hommes: les juges examinent les preuves et la loi seule prononce la peine²⁰³». Sa curiosité pour l'ordre public l'a même conduit à assister à une exécution de voleurs, parmi la douzaine qui avaient lieu chaque mois à Londres²⁰⁴. Pourtant, toute occupée qu'elle fût de la justice, elle évita de parler de la pratique des emprisonnements pour dettes, bien connus des Français et de plus en plus décriée en Angleterre.

4.2. VISION DE LA SOCIÉTÉ: DE HAUT EN BAS

Les hautes sphères de la société

Les réflexes de classe déjà observés dans certaines remarques des voyageuses sur le gouvernement se confirment dans leurs commentaires sur les classes sociales. Au sommet de l'échelle sociale, la cour de St-James ne récoltait que quelques commentaires épars. Toutefois, Mme du Boccage fit deux remarques particulièrement intéressantes. Devant le tableau de l'apothéose de Jacques I^{er} sur le plafond de la salle de festin de Whitehall, elle s'exclama: « S'agit-il de se voir au nombre des Dieux? Un roi chrétien oublie un moment qu'un seul règne dans le ciel²⁰⁵». Une simple phrase qui nous indique qu'elle doutait de la tradition divine des rois. La seconde constatation lui fut inspirée entre autres par le récit de la disgrâce de la duchesse de Queensbury. Renvoyée de la Cour pour y avoir distribué des vers de Pope, la duchesse dit au roi: «Je rends grâce à

²⁰²*Ibid*, p. 232.

²⁰³*Ibid*, p. 233.

²⁰⁴*Ibid*, p. 259.

²⁰⁵Anne Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 14.

vosre majesté de m'en bannir, les soins que j'y rends depuis longtemps me fatiguent et me gênent²⁰⁶». Pour Mme du Boccage donc, la noblesse et le peuple anglais, plus libres, étaient en même temps beaucoup moins courtisans que les Français: « Quelle distance de ces courtisans aux nôtres! ».

Manifestement, la voyageuse penchait en faveur de l'attitude anglaise; d'ailleurs on découvre dans ses lettres la piètre opinion qu'elle avait des courtisans: « on voit en effet que les extrêmes sont partout presque semblables: le besoin de pain parmi le peuple et d'honneurs chez les courtisans les réduit aux même bassesses²⁰⁷».

De son côté, en dehors des portraits flatteurs mais peu détaillés de la reine et sa fille²⁰⁸ et de son admiration pour la générosité des rois anglais qui cédèrent le palais de Greenwich aux matelots invalides, Mme de Genlis ne fut autrement pas très bavarde sur la famille royale. Toutefois, dans une note en bas de page, elle s'insurgeait contre l'usage de laisser le lecteur de la reine debout tout le temps de ses lectures, alors que les princes français ne se seraient jamais montrés si inhumains²⁰⁹.

Mme Roland, remarqua également la modestie des bâtiments royaux anglais et décrivit la reine comme une femme très discrète et peu dépensière qui voyait peu de monde et ne tenait que deux bals par année, assemblées fort décentes sans festin ni grandes dépenses et où l'on jouait peu.²¹⁰ Bref, tout à l'opposé de Marie-Antoinette, qu'elle détestait visiblement, d'autant plus que l'extravagance du luxe l'avait outrée lors de sa visite à Versailles quelques années auparavant²¹¹.

²⁰⁶*Ibid.*, p. 71.

²⁰⁷*Ibid.*, p. 57.

²⁰⁸Stéphanie de Genlis, *Les Mères rivales*, p. 307

²⁰⁹Stéphanie de Genlis, *Mémoires*, vol. III, p. 275.

²¹⁰Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p.242. .

Sous les monarques, la noblesse anglaise attira surtout l'attention de Mme du Boccage. On se rappelle l'insistance de celle-ci sur le peu de luxe et la modestie des nobles qu'elle rencontrait. Selon elle donc, les Grands d'Angleterre étudiaient davantage et utilisaient mieux leurs richesses car, contrairement aux gentilshommes français, ils ne dépensaient pas vainement en valets et en parures:

Le besoin qu'ils ont de briller au parlement, les détourne des vains amusements qu'exige en France la nécessité de plaire...À Londres la fermeté d'esprit, l'éloquence mâle, mènent aux honneurs: pour les obtenir, il faut donc lire, relire les anciens, se nourrir de leurs sages maximes; et pour briller dans le ministère, étudier la politique. Ainsi l'envie de s'élever qui porte nos grands à la frivolité, la plonge ici dans l'étude. Ils cherchent, en voyageant à perfectionner leur raison déjà exercée jusqu'à l'âge de vingt ans aux Universités de Cambridge et d'Oxford²¹².

En plus d'attaquer ainsi l'oisiveté et la frivolité de la noblesse française, elle affirmait sans détour que le mérite l'emportait sur la naissance: « Esprit, beauté, force, richesse et santé sont des biens dont il est plus permis de se vanter que de la noblesse, parce qu'ils peuvent être utiles aux autres: mais que leur sert l'antiquité d'une race sans mérite²¹³»? Dans la même veine, elle se réjouissait du mélange des classes observé dans les endroits publics anglais et fut heureuse de constater que les pairs anglais ne prétendaient pas à des honneurs et à des titres qui ne leur revenaient pas. Elle se désola cependant de voir des décorations permettant de discerner l'origine sociale dans les tenues des écoliers d'Oxford²¹⁴.

Mme Roland préférait également la noblesse anglaise dont elle décrivait en détail les titres pour en informer sa fille. Néanmoins, à la différence de Mme du Boccage, elle

²¹¹Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Lettres*, vol. I, p. 234, vol. II, p. 84-91.

²¹²Anne-Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 62-63.

²¹³*Ibid.*, p. 68.

²¹⁴*Ibid.*, p. 68.

regardait les Grands dans la perspective de leur relation avec le peuple, car l'absence de privilèges écrasant le peuple en Angleterre importait avant tout ²¹⁵.

Quant à Mme de Genlis, elle ne porta aucun jugement sur sa propre classe sociale. En fait, elle ne s'étendit pas plus sur la bourgeoisie, ne mentionnant que les fermiers riches d'Angleterre qui se rapprochaient davantage de la noblesse non titrée (la gentry) et qui selon elle, formaient: « la classe d'homme la plus vertueuse et la plus respectable que l'on puisse trouver en aucun pays²¹⁶».

La bourgeoisie et le peuple

Le silence de Mme de Genlis sur la noblesse correspondait à celui de Mme du Bocage à propos de la bourgeoisie. Effectivement, aucun négociant, commerçant ou membre des professions libérales n'apparaissaient dans le récit de la voyageuse normande. Par contre, au terme de son voyage, elle soutenait que le peuple et les courtisans changeaient peu d'un pays à l'autre alors que: « dans l'étage mitoyen la nature humaine moins gênée, suivant la culture ou le terrain, varie assez selon les espèces²¹⁷». Elle ne décrivait cependant pas plus longuement ces différences nationales.

Chez Mme Roland, en dehors d'une brève mention sur les bonnes conditions de travail des artisans de Londres²¹⁸, la classe moyenne était partout présente sans être désignée comme telle, car elle utilisait généralement les mots «citoyens» ou encore «peuple aisé».

²¹⁵Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 236.

²¹⁶Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 320.

²¹⁷Anne Marie Du Bocage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 57.

²¹⁸Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 271.

Par ailleurs, il semble qu'elle reconnaissait l'importance du commerce anglais car elle admirait le spectacle de la Tamise où flottaient un nombre impressionnant de vaisseaux, provenant de toutes les parties du monde. Depuis la fin du XVII^e siècle, la richesse de la campagne anglaise frappait la majorité des voyageurs puis, sous l'impulsion de Voltaire, ce fut surtout le commerce que l'on vanta: « Le commerce, qui a enrichi les Citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour; de là s'est formée la grandeur de l'État²¹⁹». Cependant, Mme du Boccage et Mme de Genlis ne se préoccupèrent guère de commerce et d'une manière générale, les trois voyageuses s'attardèrent très peu aux classes moyennes anglaises.

En contrepartie, elles jugèrent toutes trois que les paysans vivaient dans une aisance relative et étaient généralement bien éduqués²²⁰. Mme Roland ajoutait même avoir observé très peu de pauvreté à Londres où la mendicité était interdite²²¹. De son côté, Mme de Genlis rapportait que le peuple, patriote et libre, ne supporterait pas la manière dont les Français traitaient les gens de pareille classe. Cette dignité était, selon elle, certainement liée à la constitution anglaise. Comme elle l'expliquait: « Tout anglais est fier de sa patrie: noble sentiment qui seul fait l'éloge de la nation, en prouvant à la fois, et sa grandeur, et la bonté de sa constitution²²²». À première vue, ces lignes nous surprennent chez la comtesse mais nous avons vu au chapitre précédent que l'exemple

²¹⁹Voltaire, *Lettres philosophiques*, 10^e Lettre, p. 45.

²²⁰Anne Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 71, Stéphanie Félicitée de Genlis, *Mémoires*, vol. III, p. 281 et *Les Mères rivales*, p. 320. ; Jeanne-Marie Philipon Roland, *Voyages...*, p., 213-14., 218, 244.

²²¹Jeanne-Marie Philipon Roland, *Voyages...*,p. 266.

²²²Stéphanie Félicité de Genlis, *Les Mères rivales...*p. 320.

du patriotisme anglais lui permettait d'exhorter les Français à aimer davantage leur patrie plutôt que l'admiration outre mesure leurs voisins.

Les réflexes de classe des voyageuses

Dans cet inventaire des classes sociales, la diversité des intérêts des voyageuses nous frappe. Dans le cas de la comtesse de Genlis, femme conservatrice, on peut supposer un véritable manque d'intérêt à décrire le grand monde ou les bourgeois puisque seuls les paysans se méritent une brève remarque. Par contre, chez Mme du Boccage, les éloges de la simplicité et de la modestie des Grands anglais et par le fait même, les flèches qu'elle décochait à la noblesse française, sous-entendaient certainement l'idée d'une plus grande ouverture des nobles anglais à la haute bourgeoisie. Les yeux rivés sur la noblesse, il ne fait aucun doute qu'elle souhaitait s'y intégrer pour son mérite, sans distinction de naissance. Frayant ainsi avec les grands, elle critiquait sévèrement la frivolité de ses compatriotes français tout comme Voltaire qui comparait le négociant anglais au seigneur français dans *Les lettres philosophiques*:

Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre... ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire et contribue au bonheur du monde²²³.

Finalement, la société anglaise décrite par Mme Roland était celle des citoyens, tant paysans que bourgeois, heureusement débarrassés des privilèges de la noblesse

²²³Voltaire, *Lettres Philosophiques*, 10^e, p. 46-47.

nuisibles à leur bien-être. Bien qu'elle mentionnât qu'il fallait posséder six cent livres sterling de rentes en biens fonds pour être fait écuyer et devenir éligible aux Communes, elle laissait croire que l'ensemble du peuple avait le droit de vote, ce qui était loin d'être vrai. D'ailleurs, sa critique de la noblesse française n'était pas centrée sur les mœurs, à l'instar de Mme du Boccage, mais plutôt sur les privilèges économiques et politiques qui brimaient le peuple. Rien de plus normal pour une femme de la petite bourgeoisie que de regarder l'Angleterre de bas en haut, à l'opposé des deux autres voyageuses. Elle ne descendit toutefois pas trop bas puisque la misère des plus basses classes lui échappa comme à la plupart des voyageurs contemporains²²⁴.

4.3. LA RELIGION

Mme du Boccage sur les traces de Voltaire

Voltaire s'était grandement intéressé aux sectes anglaises principalement les Quakers qui, par leur simplicité, leur morale austère et la singularité de leurs rites et usages, attiraient la curiosité des Français. Parmi les voyageuses, seule Mme du Boccage nota que la liberté anglaise permettait toutes sortes de religions : elle se rendit d'ailleurs visiter une assemblée de Quakers et une synagogue. Habillée simplement comme eux, elle espérait voir des femmes illuminées, mais elle fut déçue de ne voir que des hommes qui répétaient des paroles incompréhensibles pour des profanes. Puis, à la synagogue, le couple du Boccage ne supporta pas les cris des prières²²⁵.

²²⁴Pour la majorité des voyageurs, le peuple comprenait les classes moyennes, les élites rurales et l'artisanat urbain.; Michèle Saquin-Moulin, *Op. Cit.*, p 238.

²²⁵Anne Marie Du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 54-55.

Un sujet tabou

Totalement absentes du récit de Mme Roland, les sectes ne retinrent l'attention de Mme de Genlis que pour appuyer ses arguments sur l'inconstance des Anglais²²⁶. De surcroît, ceux-ci montraient un grand mépris envers les Catholiques dans leur littérature et leur théâtre alors que les Français étaient, selon elle, généralement très respectueux envers les Protestants et les autres religions²²⁷. Ces arguments ne nous surprennent guère chez celle qui, toute sa vie, se porta à la défense de la religion, d'autant plus qu'une grande partie de ses contemporains, ignorant le renouveau religieux de la fin du siècle en Angleterre, croyaient à tort que la majorité des Anglais étaient déistes ou athées.

Enfin, pour Mme Roland, de tendance déiste, l'intérêt pour la religion anglaise dans son récit de voyage, fut encore moindre. Elle remarqua tout simplement que les Anglais respectaient soigneusement le repos dominical. Mais, après avoir visité un temple anglican dans lequel elle ne vit que douze femmes, la voyageuse conclut que les dimanche à Londres, on se promenait beaucoup plus que l'on ne priait²²⁸.

La pauvreté des commentaires sur la religion en Angleterre reflète le caractère tabou de ce sujet pour les dames de l'époque. Ainsi, Mme du Boccage se contenta de décrire ce qu'elle observa, Mme de Genlis ne précisa pas outre mesure alors que Mme Roland, qui n'avait pourtant aucun scrupule à discuter de ces questions, concentra son intérêt sur le contexte socio-politique plutôt que la situation religieuse en Angleterre.

²²⁶Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 51.

²²⁷*Ibid.*, p. 39.

²²⁸Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 233.

Conclusion: Le jugement de l'autre à partir de soi.

En somme, à défaut de grandes analyses sur les institutions britanniques, les trois femmes affichèrent malgré tout leurs opinions sur le gouvernement, la société et la religion anglaises. En outre, leurs visions étaient hautement liées à leurs origines sociales respectives. On pense entre autres à Mme Roland qui considérait la constitution anglaise comme la base de tout et dont le discours enthousiaste représentait fidèlement la pensée de son milieu, la petite bourgeoisie, artisanne de la Révolution.

Originaires de milieux sociaux différents, Mme du Boccage et Mme de Genlis fréquentaient néanmoins toutes deux la bonne société de lettres. Par contre, seule la comtesse était légitimement admise au sein des plus hautes sphères de la noblesse alors que Mme du Boccage, sans titre, se fit refuser la présentation au roi d'Angleterre.

Or, les jugements de la voyageuse normande se basaient essentiellement sur les grandes valeurs bourgeoises: l'austérité, la modestie et le travail. De plus, en dépit de ses critiques du luxe de la noblesse française, elle était loin de partager les idées égalitaires de Mme Roland et tenait les hautes sphères en grande estime.

Enfin, le cas de Mme de Genlis s'inscrit dans un parcours politique tortueux, à l'image d'une partie de la noblesse française qui, pendant que se préparait la Révolution, oscilla entre l'ouverture aux idées nouvelles et le conservatisme, sans avoir nécessairement pris conscience des conséquences de ses choix²²⁹. En ce sens, il faut préciser que la comtesse ne s'adapta jamais à la société de parvenus qu'elle trouva à son retour en France en 1800. Ainsi, si elle démontra peu d'intérêt pour le gouvernement et

²²⁹Pierre Rebol a consacré une étude sur les perceptions des Anglais de 1800 à 1818 dans laquelle il démontrait les conséquences de la Révolution sur l'image de l'Angleterre. Pierre Rebol, *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration*, Lille, Bibliothèque de l'Université de Lille, 1962.

la société anglaise dans ses écrits de voyage, ce fut certainement en partie en raison des mauvais souvenirs de la Révolution qu'évoquait le modèle anglais qui l'avait pourtant séduit dans sa jeunesse. D'ailleurs, à en juger par ces lignes de l'article «anglomanie» de son *Dictionnaire critique...*, il semble que Mme de Genlis tenait le mouvement en partie responsable du dérapage de la Révolution:

On se moqua de l'antique galanterie, de l'ancienne politesse; on cessa d'être françois...L'esprit d'innovation devint général, et cet esprit, uni aux idées philosophiques, devoit produire tout ce qu'on a vu. On en étoit là au commencement de l'année 1789²³⁰.

²³⁰Stéphanie Félicitée de Genlis, «anglomanie» *Dictionnaire critique...*, p. 257.

CHAPITRE V

LA SPÉCIFICITÉ DU RÉCIT DE VOYAGE FÉMININ

*Les hommes font les lois; les femmes
font les mœurs.*

Prince Ch. De Ligne (1735-1814)

5. 1. APPROCHES ET APPORT DU VOYAGE

Idéalement, le voyageur philosophe des Lumières devait participer à l'élargissement des connaissances du public par une enquête objective et exhaustive sur le terrain. Or, Mme du Boccage, Mme de Genlis et Mme Roland adoptèrent toutes trois des approches différentes. Nous examinerons ainsi dans quelle mesure nos voyageuses se sont pliées aux exigences du voyage philosophique à partir de l'expression de leur esprit critique et l'apport personnel et professionnel de leur voyage. Puis, nous tenterons de répondre à la délicate question de la spécificité de l'écriture féminine en dégagant les caractéristiques communes des trois récits de voyages face à la littérature de voyage contemporaine.

Femmes éclairées, sinon savantes, nos trois voyageuses se sont démarquées par leurs vastes études et leurs talents littéraires. Elles n'appartenaient cependant pas à la même génération et cet écart d'âge fut déterminant tant en regard de leurs sources, de leurs approches que de leurs intérêts particuliers.

Mme du Boccage: la voyageuse philosophe

La pionnière du récit de voyage féminin en Angleterre, Mme du Boccage, devançait les deux autres de plus de quarante années et s'inscrivait directement dans la lignée de voyageurs philosophes tels Voltaire et l'abbé Le Blanc. Ainsi, à l'image de ces voyageurs de la première moitié du siècle qui cherchaient à acquérir des connaissances empiriques sur le pays, Mme du Boccage fit preuve d'une grande curiosité et se désolait

de n'être pas restée à Londres assez longtemps pour approfondir son étude²³¹. Elle s'efforça de fournir un maximum d'informations précises sur divers sujets: l'histoire, l'étymologie de certains mots, la superficie et le nombre d'habitants de telle ou telle ville ou région. Toujours en conformité avec le modèle du parfait cosmopolite, modéré et respectueux de la diversité culturelle, on voit qu'elle cherchait à atteindre la plus grande neutralité en rapportant strictement les faits observés et en prenant soin de bien détacher ses opinions personnelles en utilisant le «je». Dans cet esprit, elle remit en question quelques préjugés français à propos des Anglais dont celui du mauvais accueil qu'ils réservaient aux voyageurs ainsi que leur esprit philosophique qu'elle croyait plus répandu²³².

Puis, à partir de ses lectures et de ses observations, la voyageuse tira certaines conclusions notamment à propos des querelles de partis dans l'administration anglaise: « Il en fut de même en Italie des Guelfes et des Gibelins, et il en sera toujours ainsi des grandes factions²³³». Elle constata également qu'il serait fort difficile d'introduire des réformes dans les campagnes françaises car remarquait-elle: « tous les hommes se plaignent sans cesse de leurs usages et se révoltent contre qui veut les changer²³⁴ ».

En outre, toute pénétrée des idéaux des lumières: la raison, la liberté, le cosmopolitisme et l'égalité, Mme du Boccage, tout comme Voltaire et Montesquieu, opposait fréquemment certaines mœurs des deux pays pour dénoncer les abus et les insuffisances de la France. Sa principale cible était la noblesse française qui, de toute

²³¹ Anne Marie Lepage du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 77. Son voyagedura deux mois.

²³² *Ibid.*, p. 41,43.

²³³ *Ibid.*, p. 52.

²³⁴ *Ibid.*, p. 71.

évidence, l'irritait par son luxe, son oisiveté et le manque d'intérêt des grandes dames pour leurs enfants.

Tout sérieux que soit le récit de Mme du Boccage, il contient quelques anecdotes merveilleuses dont celle de l'enchanteur de la grotte de Richmond que consultèrent les reines Élisabeth et Anne de Boleyn ou encore, la légende d'un être marin attrapé par les bateliers londoniens en 1200. Mais les légendes lointaines de ce genre étaient fréquentes chez les écrivains des Lumières et ne sont pas totalement incompatibles avec le caractère philosophique de son récit de voyage. Ce fut d'ailleurs l'une des caractéristiques de l'écriture de Mme du Boccage, notamment dans sa célèbre épopée où elle s'efforça de marier les aspects merveilleux de cette tradition littéraire à l'esprit des Lumières, dont témoignaient les nombreuses descriptions scientifiques hautement documentées de la faune et de la flore.

En somme, tout en étant une anglophile avouée, Mme du Boccage fut, des trois voyageuses, la plus objective et certainement celle qui a le plus profité de son expérience anglaise. Elle-même disait de son tour d'Europe que: « Les voyages sont peut-être le temps de la vie le plus rapide et le plus divertissant. Je ne me suis jamais plus amusée que dans ma course d'Angleterre, de Hollande et dans celle-ci²³⁵». Elle fit aussi une réflexion fort intéressante sur les voyages au terme de son séjour en Angleterre:

En parcourant le monde, les livres et la vie, on voit que tous les moyens de se divertir, s'user, se guérir, se loger, se nourrir, se gagner, se tromper reviennent à peu près au même. Il est donc inutile, direz-vous de voyager ? Pardonnez-moi, il est bon de s'assurer de ce que la raison nous faisait soupçonner²³⁶.

²³⁵*Ibid.*, p. 355.

Rappelons par ailleurs qu'elle fut alors la seule femme à publier de son vivant un tour d'Europe, et il semble, d'après certains témoignages, que bon nombre de contemporains la considéraient comme une voyageuse émérite. On lit entre autres dans l'éloge composé par Fanny de Beauharnais l'importance accordée aux voyages de Mme du Boccage : « on sait qu'elle a voyagé dans les premières cours de l'Europe et avec quelle distinction elle y a été reçue... elle avait trop réfléchi, trop voyagé, trop comparé pour avoir besoin des ressources futiles de la raillerie et du persiflage²³⁷ ». Du côté des critiques littéraires, l'incontournable baron Grimm, qui ne supportait pas les ouvrages de Mme du Boccage, s'exprimait autrement à propos des lettres de voyages en avouant que : « bien qu' on n' y trouve pas l'ombre d'un talent, ni même beaucoup d'esprit, on les parcourt avec plaisir²³⁸ ». À sa suite, la majorité des biographes ont reconnu l'intérêt des lettres de voyages en s'appuyant généralement sur un éloge de Voltaire dans lequel il considérait le voyage en Italie de la voyageuse normande supérieur à celui de Mrs Montague²³⁹. Somme toute, le récit de voyage de Mme du Boccage fut loin de passer inaperçu et valut à son auteure la réputation d'être une grande cosmopolite, du moins jusqu'à ce qu'on l'oublie presque totalement.

²³⁶*Ibid.*, p. 57.

²³⁷Fanny de Beauharnais, *À la Mémoire de Mme du Boccage*, Paris, 1802, p. 3,8. Femme poète, Fanny de Beauharnais s'était liée d'amitié à Mme du Boccage.

²³⁸Frederich Melchior, baron de Grimm, *Correspondance littéraire*, Paris, éd. De M. Tourneux, tome IV, Novembre 1764, p. 97.

Les Leçons morales de Mme de Genlis

Face à la voyageuse philosophe que fut Mme du Boccage, Mme de Genlis nous apparaît manifestement moins convaincue de la neutralité des voyageurs comme en témoigne cet extrait de ses *Mémoires*.

L'esprit le plus sain, le plus exempt de prévention apporte toujours dans un pays nouveau des opinions toutes formées et ces opinions influent prodigieusement sur les premiers jugemens; d'ailleurs, l'accueil personnel qu'on reçoit, les gens qu'on rencontre, les aventures qu'on éprouve, l'ennui ou l'agrément du voyage, ont encore une grande influence sur la manière de juger²⁴⁰.

Dans cette optique, la voyageuse a limité ses observations à des souvenirs personnels plutôt neutres. Elle s'est cependant permise des réflexions plus approfondies sous le couvert d'un personnage fictif dans *Les Mères rivales*, ouvrage qui, par ses tentatives d'explications sur divers sujets, se rapprochait un peu plus des récits de voyages conventionnels. Toutefois, on ne peut considérer sur le même plan la critique de *La suite des souvenirs de Félicie* car elle se basait davantage sur les connaissances de la littérature et du théâtre anglais de la comtesse que sur des objets observés sur le terrain.

À première vue, Mme de Genlis semblait peu intéressée par les principaux sujets occupant la majorité des voyageurs. Mais en contrepartie, elle centrait ses impressions sur des expériences personnelles et quelques leçons morales. Les qualités du cœur et la bonne conduite l'intéressaient par-dessus tout. Ainsi, elle avouait que l'événement qui la frappa le plus au cours de ses voyages en Angleterre fut sa rencontre avec les deux amies du Langollen: ayant entendu parler de l'amitié exemplaire de ces deux femmes,

²³⁹Parmi les biographes du XIX^e siècle, qui ont souligné l'importance des voyages de Mme du Boccage on retrouve notamment, L. G., Michaud, *Biographie universelle*, Paris, Delagrave, 1811-1862.; Lebreton, *Biographies normandes*, Paris, Picard, 1886-1888.; Mme Fortuné Briquet, *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des françaises*, Paris, Gille, 1804.; N.N. Oursel, *Nouvelles biographies normandes*, Paris, Picard, 1886-1888.

²⁴⁰Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires...*, vol.8, p. 242-43.

elle avait insisté pour les visiter. Elle fut d'abord enchantée de leur vie isolée du monde mais elle réalisa, après réflexion, qu'elles étaient plus à plaindre qu'à envier, car, disait-elle « Le plus grand des malheurs pour un cœur sensible est de nourrir un sentiment exclusif et passionné pour un être dépendant et fragile, dont mille événements peuvent le séparer et que la mort peut lui ravir²⁴¹». Elle tira donc de cet exemple la leçon qu'il fallait cultiver toutes les relations et ne pas se consacrer entièrement à une seule. Ce genre de pensées morales, parfaitement dans l'esprit de ses ouvrages pédagogiques et des romans sentimentaux contemporains reviennent à quelques reprises dans ses écrits de voyage.

Dans le même sens, pour critiquer l'Angleterre, la comtesse se basait essentiellement sur des arguments moraux. Son patriotisme divergeait du discours anglophobe courant, dans la mesure où elle se souciait avant tout de défendre le caractère français plutôt que les institutions. Contrairement aux critiques anglophobes qui se basaient généralement sur le manque d'ordre de la société anglaise pour discréditer l'image idéalisée du gouvernement anglais, la comtesse s'arrêtait à la protection de l'authenticité des Français face à l'anglomanie, comme en témoigne la conclusion de sa réflexion:

Puissions nous conserver toujours le noble caractère et les qualités aimables qui nous la procurent. Les Anglais exaltent sans cesse le mérite de leur nation; vanité respectable que nous n'avons point assez. Il seroit à désirer que nous eussions moins d'engouement pour nos voisins, et que nous nous rendions un peu plus de justice²⁴².

À la base, Mme de Genlis aurait souhaité que les Français conservent la morale et les bonnes mœurs du XVII^e siècle. Elle affirmait notamment que l'on accusait à tort la nation française d'être « inconsidérée, légère et frivole », alors qu'aucun peuple européen

²⁴¹ *Ibid.*, vol., III, p. 287.

ne se méritait de telles accusations. En effet disait-elle : « le siècle brillant et religieux de Louis XIV a tant perfectionné la civilisation..., qu'à moins de rétrograder, les nations européennes ne pourroient retomber dans l'anarchie et dans les horreurs des guerres civiles²⁴³».

De fait, ce n'est pas avec des yeux d'anglomane ou d'anglophobe que Mme de Genlis jugea la société anglaise. Elle concentra plutôt ses observations autour de ses principales préoccupations: la morale et la pédagogie. D'ailleurs, il semble que l'Angleterre ne l'intéressa que pour les exemples moraux qu'elle pouvait fournir aux Français en matière de générosité nationale et de patriotisme.

Ce voyage a également été pour elle l'occasion de perfectionner ses connaissances littéraires et de nouer des contacts pour mousser sa carrière. Elle y puisa enfin des éléments pour ses romans et son guide de voyage.

À défaut de connaître précisément la réception de ces impressions de voyage par le public contemporain, on sait toutefois que les *Mères rivales* eurent un grand succès alors que ses *Mémoires* furent hautement critiquées des deux côtés de la Manche. On lui reprocha surtout sa vantardise, et pour cause, car l'exagération de ses qualités et de ses hauts faits peut difficilement échapper au lecteur. Bref, tout indique que les souvenirs de voyage de la comtesse, noyés dans ses volumineux *Mémoires* et un roman, n'ont guère retenu l'attention du public et d'ailleurs, lors de son retour d'exil, en 1800, il ne semblait plus extraordinaire qu'une femme eût parcouru l'Europe.

²⁴²Stéphanie Félicité de Genlis, *La suite des souvenirs...*, p. 62.

Mme Roland et la transmission d'un idéal

Pour d'autres raisons, *Les lettres de voyages en Suisse et en Angleterre* de Mme Roland insérées dans une édition de ses *Mémoires*, passèrent également inaperçues. Bien que plusieurs biographes aient souligné au passage l'intérêt de ces sources, seule Gita May leur a consacré un article en 1965²⁴⁴.

Sans ambition littéraire, Jeanne-Marie Roland ne visait pas à réaliser un voyage d'étude mais simplement à consigner quelques remarques pour l'éducation de sa fille comme elle l'exprimait au tout début du récit:

À qui mieux qu'à toi, ma chère enfant, pourrais-je adresser mes observations? n'est-ce pas pour toi que je les recueille? je n'acquiers que pour t'enrichir; idées, connoissances, tout ce qu'on peut imaginer d'utile et d'attachant, mon cœur te le rapporte, m'y fait chercher ton intérêt et les moyens d'accroître un jour ton instruction et ton bonheur²⁴⁵.

En vertu de ce souci pédagogique, elle accordait donc une plus grande place à la transmission de valeurs qu'aux connaissances pures. Au nom de la liberté et de l'égalité, elle dressait un tableau idyllique d'une Angleterre prospère et libre, tout en assombrissant celui de la France par la dénonciation ouverte des injustices et des abus commis envers le peuple français. Par ce récit, elle transmettait ainsi à sa fille son idéal d'une société plus juste et plus égalitaire.

Ce voyage en Angleterre ne semble pas avoir renouvelé ou approfondi les connaissances de Mme Roland, puisque ses réflexions ne sont guère différentes de celles que l'on retrouve à l'intérieur de sa correspondance. Déjà, avant son départ, elle avait un

²⁴³*Ibid.*, p. 49-50.

²⁴⁴L.G. Michaud, *Biographie universelle...*p. 465.; J. M., Quérard, *La France littéraire...*, Paris, Maisonneuve et Larose, réimpression, 1964 (1827-1842). p. 123. May Gita, « XVIIIth Century England seen by Mme Roland, *French Studies.*, no. 19, 1965.

²⁴⁵Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 210.

idéal très élevé de l'Angleterre et ce séjour n'aurait alors que confirmé et peut-être stimulé son anglomanie.

Par contre, dans un essai sur la liberté qu'elle écrit en 1778, Mme Roland montre qu'elle ne fut pas entièrement aveuglée par le mythe anglais. Elle y soutenait en effet que les Anglais étaient certes le peuple le plus libre d'Europe avec les Suisses, mais que certaines mœurs nuisaient à leur liberté: «...mais le commerce et l'amour du gain, les richesses et le luxe, en affoiblissant leurs mœurs, s'appent insensiblement leur constitution, ou rendent inutile une partie de ses effets²⁴⁶». D'ailleurs, au cours de son voyage elle remarqua par le luxe apparent que Londres devait certainement abriter beaucoup d'oisifs. Mais, disait-elle: « Il ne faut pas juger des mœurs pas l'écume de cette foule²⁴⁷ ». Ainsi, le luxe corrupteur si fortement dénoncé par Mme du Boccage, fut le seul reproche de Mme Roland, qui, pour le reste reprenait les images de la plupart des voyageurs anglomanes contemporains. On peut également rapprocher son ouvrage des carnets de voyage de Mme de Staël, autre « fille spirituelle de Rousseau » éprise de l'Angleterre pour les mêmes raisons que notre voyageuse. Celle-ci admira également les bienfaits de la constitution anglaise, mais supporta très mal la tristesse des gens et surtout la condition des femmes anglaises qu'elle dénonça dans *Corinne ou l'Italie*²⁴⁸.

En résumé, nos trois voyageuses ont étudié la société anglaise sous des angles différents: Mme du Boccage dans l'esprit du voyageur philosophe, Mme de Genlis, en pédagogue moralisatrice tout come Mme Roland qui était cependant beaucoup plus axée sur des valeurs politiques et sociales que sur les vertus du cœur. Mais, quelle que fut

²⁴⁶ Jeanne-Marie Phlipon Roland, « Essai sur la liberté » dans *Mémoires...*, p. 172.

²⁴⁷ Jeanne-Marie Phlipon Roland, *Voyages...*, p. 231.

²⁴⁸ Mme de Stael, *Les carnets de Voyage de Mme de Stael*, étude de Simone Balayé, Genève, Droz, 1971.

l'approche choisie, toutes trois ont su tirer profit de leur voyage sur plusieurs plans. Au plan personnel d'abord, elles ont établi des contacts et ont certainement appris ou du moins confirmé leurs idées de départ. Et si, pour Mme Roland, la satisfaction du voyage résidait essentiellement dans la transmission de son expérience à sa fille, ce séjour fut en contrepartie très profitable aux carrières littéraires de Mme du Boccage et Mme de Genlis. Enfin, en tant que pionnière du récit de voyage féminin en France, Mme du Boccage a élevé son statut dans la société de lettres par ses voyages.

5.2. CARACTÉRISTIQUES DES RÉCITS FÉMININS

Intérêts particuliers et traitement des sujets «masculins»

Depuis quelques années, les littéraires se sont intéressés à la question de la spécificité de l'écriture féminine. Cependant, comme l'exprimait judicieusement Mme Colette Piau-Gillot, il faut éviter d'expliquer biologiquement les différences entre les sexes, mais plutôt à la lumière de l'expérience psychologique et sociale de chacun d'eux. En effet, croire que l'écriture féminine se veut plus sensible simplement parce qu'elle est œuvre de femme, revient à accrédi-ter la vieille conception de l'homme raisonnable et de la femme sensible²⁴⁹. On voit ainsi dans cette remarque, toute l'importance d'étudier les récits de voyages féminins en liaison étroite avec le contexte social et le cheminement intellectuel de chacune des voyageuses.

Toutefois, comme les historiens commencent à peine à s'intéresser au sujet, seules quelques études littéraires peuvent actuellement servir de balises. Ces études

²⁴⁹Colette Piau-Gillot, « L'écriture féminine, à propos de Jeanne-Marie Riccoboni » *Dix-huitième siècle*, vol.16, 1984, p. 369-370.

doivent cependant être utilisées avec prudence car elles ont souvent tendance à se concentrer essentiellement sur les aspects divergents des écritures féminine et masculine et parce qu'elles portent essentiellement sur les voyageuses anglaises post-révolutionnaires. Sans aucun doute, les Mme de Staël et Tristan Flora du côté français, ou encore des Anglaises telles Mary Wollstonecraft et Ellen Maria Williams, sont toutes des voyageuses qui appartiennent à une autre génération, celle qui a vécu la Révolution et a nécessairement été sensibilisée à d'autres intérêts. Sandra Adickes soutient par exemple que le contexte révolutionnaire poussa quelques observatrices anglaises à explorer des domaines traditionnellement réservés aux hommes et à s'improviser ainsi historiennes, sociologues, politologues et philosophes²⁵⁰.

Ainsi, les différences entre les sexes dans l'écriture ne se définissent-elles pas aisément en théorie, mais il reste que plusieurs caractéristiques séparent clairement les récits des voyageuses de ceux de leurs homologues masculins. La différence la plus évidente entre les deux sexes se situe d'abord au plan de l'ampleur du récit: ne dépassant pas 100 pages, les écrits de nos voyageuses livraient peu d'informations, si on les compare aux longues analyses détaillées, à caractère plus ou moins scientifique des voyageurs dont les relations de voyages comptaient en général au moins 300 pages. Cet écart n'est pas étonnant quand on sait que le public de l'époque aurait plutôt mal accueilli d'ambitieuses analyses politiques et sociales de la part d'une femme. Avant *de l'Allemagne* de Mme de Staël (1810) ou, sur l'Angleterre, *Promenades dans Londres* de Tristan Flora (1840), les voyageuses françaises sont demeurées plutôt modestes dans leurs ambitions.

²⁵⁰Sandra Adickes, *Op. Cit.*.

Le parfait exemple de cette modestie nous est fourni par Mme du Boccage et Mme Roland qui ont toutes deux minimisé l'importance de leurs récits. Effectivement, dans la préface de ses lettres, Mme du Boccage justifiait son entreprise en ces termes: « Ceux qui n'ont point vu les objets dont je parle pourront dans mes faibles esquisses, prendre le désir d'en chercher des portraits plus frappants dans les meilleurs voyageurs²⁵¹». De son côté, Mme Roland confia son récit à son ami Bosc, en lui signifiant qu'elle accordait peu d'importance à ces « gribouillages » qui ne sauraient être grand chose pour quelqu'un d'autre qu'un ami.²⁵² En fait, selon l'étude de Monicat Benedicte, cette tendance des femmes auteures à dévaluer leurs écrits se poursuit chez les voyageuses du XIX^e siècle²⁵³.

Ainsi limitées dans l'envergure de leurs récits, les voyageuses se concentraient surtout sur les descriptions de lieux et de gens plutôt que sur les institutions anglaises, souvent au centre des récits contemporains. Toutes trois montraient un grand intérêt pour les conditions de vie en Angleterre en privilégiant certains sujets selon leurs préférences: Mme du Boccage s'intéressa surtout aux usages et aux lieux de divertissement, Mme de Genlis aux anecdotes sur certains personnages et Mme Roland aux paysages et aux scènes de rues. Or, ces thèmes, et tout particulièrement celui des femmes anglaises, très présentes dans les récits féminins, étaient moins exploités par les voyageurs masculins.

Par ailleurs, toujours selon les domaines de spécialisation des genres de l'époque, nous avons vu que les remarques sur la politique, le commerce et la religion étaient

²⁵¹ Anne Marie Lepage du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 3.

²⁵² Jeanne-Marie Philipon Roland, *Lettres...*, 28 juin, 23 Août 1784 et 20 octobre 1787.

²⁵³ Monicat Benedicte, *Op. Cit.*, p. 83-89.

réduites au minimum. Certes, les critiques des abus du gouvernement anglais par Mme du Boccage et les intérêts pour la politique et la justice de Mme Roland s'écartaient des canons de la littérature féminine contemporaine, mais ces sujets ne prenaient jamais une aussi grande importance que chez les hommes.

Dans le même sens, la philosophie, l'agriculture, les sciences et les techniques, sujets de grand intérêt pour les voyageurs étaient pratiquement absents des récits féminins. On est même surpris que Mme Roland, pourtant en étroit contact avec le milieu savant anglais par l'intermédiaire de son mari, n'ait pas traité de sciences et de techniques. Pour le reste, Mme du Boccage mentionna brièvement quelques particularités dans la médecine pratiquée en Angleterre dont, disait-elle, les gens ne mouraient ni plus ni moins²⁵⁴.

On constate donc que les voyageuses eurent tendance à se cantonner dans les sujets considérés plus «féminins» : la morale, les gens et les arts. Mais ce choix était loin d'être total, car elles ne censuraient pas systématiquement les sujets traditionnellement masculins et ont émis certaines opinions plus poussées.

Les tendances sentimentales et romantiques

D'autre part, étant donné que ces récits féminins s'éloignaient du caractère instructif et utilitaire de la littérature de voyage contemporaine, ils comportaient une connotation beaucoup plus personnelle. On voit par exemple que Mme du Boccage et Mme Roland s'adressaient directement à leurs proches, alternaient entre le « je » et le « nous » et témoignaient ouvertement leur affection dans certains passages. Mme du

²⁵⁴Anne Marie Lepage du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 57.

Boccage écrivit un poème sur son père et Mme Roland exprima de grands regrets de quitter sa fille au début de son récit. Il est plus complexe toutefois d'évaluer le niveau personnel des écrits de Mme de Genlis, puisque l'on retrouve ses impressions à l'intérieur de trois genres différents: l'autobiographie, l'essai et la fiction. Ses souvenirs personnels sont évidemment concentrés dans les *Mémoires* qui laissaient encore plus de place à l'auteure que le récit de voyage.

En se situant ainsi au centre de leur récit, les voyageuses penchaient du côté du voyage sentimental qui se développa au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle sous l'impulsion de quelques voyageurs anglais, notamment le fameux Laurence Sterne²⁵⁵. Ce type de voyage délaissait les informations brutes pour se concentrer sur l'expérience et les impressions personnelles des voyageurs. Or, pour les fins de notre étude, nous entendons par sentimentalisme, la prédominance du sentiment et de l'analyse des mœurs, alors que le romantisme (que plusieurs désignent sous le terme de préromantisme pour la période de 1750-1789) sera perçu comme une manifestation de la mélancolie ou de la rêverie et l'exaltation devant la nature sauvage et certains lieux symboliques et mystérieux.

On retrouve donc à divers degrés ces deux courants chez nos voyageuses. Dès 1750, Mme du Boccage prenait un ton tout romantique pour certaines descriptions des beautés de la nature et des monuments. Voici entre autres ses impressions devant la chapelle de Windsor.

La hardiesse de la voûte plate surprend les connoisseurs, et le plein chant de l'Église accompagné de l'orgue, fut à mon oreille une mélodie céleste. Le soir et

²⁵⁵Laurence Sterne, *Voyage sentimental à travers la France et L'Italie, 1768*. Selon l'étude de Francis Barton Brown, les oeuvres de Sterne auraient eu une grande influence en France.: Francis Brown Barton, *Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1911.

le lieu ajoutaient à mon illusion. J'aurois volontiers passé la nuit à entendre les Matines. On me tire de mon enchantement pour m'en procurer un autre. La terrasse du château au clair de lune me parut admirable. Cette lumière douce embellissoit l'architecture, faisoit briller la Tamise, et me formoit des paysages lointains que mon imagination prolongeoit à l'infini²⁵⁶.

Par son amour du gothique et des paysages enchanteurs, Mme du Boccage montrait donc un romantisme qu'on ne retrouve chez aucun autre auteur de récit de voyage de la même période, à l'exception de l'abbé Prévost. Cependant, l'enthousiasme de la poétesse devant la nature ne comportait ni l'aspect symbolique et ni grande charge émotive exprimés par Mme Roland vingt ans plus tard. En fait, celle-ci, de loin la plus romantique des trois, tendait déjà vers ce courant, avant même qu'elle ne fût influencée par Jean-Jacques Rousseau²⁵⁷. La nature, nécessairement très présente dans son récit, touchait profondément son âme comme en témoigne cet extrait sur le jardin de Kew :

« Les allées, rarement en droite ligne, isolent parfaitement le promeneur de tout ce qui l'environne. Dans chacune, on croit être en un canton favorisé des dieux, inconnu au reste de l'univers²⁵⁸ ». Du même souffle, elle se laissait porter par la rêverie dans certains lieux, notamment dans la chapelle de Westminster.

Tout au contraire, la comtesse de Genlis ne raffolait pas des tendances romantiques dans la littérature. Dans *le Voyageur*, elle suggérait aux auteurs de récits de voyages d'éviter de s'extasier outre mesure et de ne pas centrer leur récit sur leurs sensations personnelles²⁵⁹. En accord avec ses propres recommandations, ce fut un véritable voyageur raisonnable qu'elle décrivit dans *Les Mères rivales*.

²⁵⁶ Anne Marie Lepage du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre...*, p. 64-65.

²⁵⁷ Gita May, *De J.J. Rousseau...*p. 234

²⁵⁸ Jeanne-Marie Philipon Roland, *Voyages...*p. 264.

²⁵⁹ Stéphanie Félicité de Genlis, *Le Voyageur...*, p.xxvii.

Par contre, ses *Mémoires* laissaient toute la place à des épisodes dignes des romans sentimentaux, notamment la description de la vie des femmes du Langollen, citée plus haut, et l'histoire d'un jeune homme qu'elle fit libérer de prison. Mais le passage le plus représentatif de la tendance sentimentale fut celui où, telle une véritable héroïne de roman, elle relatait les événements de la fin de son deuxième voyage. Ayant refusé de retourner en France malgré les demandes répétées du duc d'Orléans en septembre 1792, la comtesse vécut des moments difficiles au cours des mois suivants. Un jour qu'elle peignait dans sa chambre, la mélodie d'un orgue la toucha si profondément que: « Toutes les blessures de mon âme se rouvrent à la fois. Mon pinceau échappe de ma main, des larmes amères inondent la fleur que je venois d'ébaucher²⁶⁰».

Toutefois, bien que l'écriture de Mme de Genlis fut davantage sentimentale que romantique, moins axée sur les descriptions de la nature que sur des exemples moraux, un passage de son récit nous laisse croire qu'elle ne fut pas totalement indifférente au courant romantique. Il s'agit d'une rêverie au sujet des amants du cimetière de Bury.

Le calme de la nuit, la douce clarté de la lune, les reflets harmonieux qu'elle produit sur ces vénérables monumens; ces sapins et ces cyprès qui s'élèvent avec majesté parmi ces tombeaux, et dont les belles formes pyramidales se dessinent en noir foncé sur des tours antiques; cette réunions d'objets imposans, funèbres, religieux, en inspirant une profonde mélancolie, exalte tous les sentimens. Que l'entretien de ces amants sera touchant et pur²⁶¹!

La forte tendance à rendre les sentiments et les émotions apparaît donc clairement chez les voyageuses, principalement dans leurs descriptions des beautés de la nature alors que leurs contemporains dépassaient rarement les considérations agricoles et botaniques. On ne peut toutefois affirmer qu'elles devançaient l'ensemble des voyageurs

²⁶⁰Stéphanie Félicité de Genlis, *Mémoires...*, vol. IV, p. 103.

²⁶¹*Ibid.*, vol.III, p. 290.

en cette matière car certains d'entre eux, notamment le marquis de Bombelle (*Journal*, 1784) et Époque de Lacoste (*Le voyage philosophique*, 1787) livraient des anecdotes et des sensations plus personnelles qui, en certaines parties, rappelaient les écrits de Laurence Sterne. Et, bien avant eux, l'abbé Prévost abordait un ton très personnel et sentimental dans ses œuvres de fiction.

Et les Anglaises en France?

Certes, il serait hasardeux de généraliser des tendances observées dans trois récits de voyages. Nous avons donc jeté un coup d'œil du côté de voyageuses anglaises ayant visité la France durant la même période. D'abord, il faut mentionner qu'à l'exception de la célèbre Mrs Montague, aucune des huit voyageuses étudiées ne publia de récit de voyage²⁶². Elles consignèrent plutôt leurs observations dans des journaux personnels, ce qui accentue encore plus l'intimité des récits.

Ensuite, en ce qui concerne les sujets abordés, les récits des Anglaises comportaient encore moins de réflexions analytiques sur la politique et la société françaises et se concentraient généralement sur une transposition des événements quotidiens. Le plus grand intérêt des voyageuses résidait dans la description des sites visités, les églises en premier lieu, ainsi que les cérémonies et processions religieuses, dont l'incontournable prise de voile des jeunes filles. Elles accordaient d'ailleurs, une grande place aux femmes et leurs récits contiennent généralement plusieurs mentions d'usages et de modes françaises ainsi que des portraits, assez superficiels, de grands personnages et de la famille royale. Par ailleurs, on constate chez plusieurs d'entre elles

la même sensibilité observée du côté des Françaises. Parfois même, la profonde exaltation devant les paysages nous rappelle le romantisme de Mme Roland, comme dans cet extrait du récit de Mrs Cradock: « Tout cela respire l'abondance, la paix, et la tranquillité et remplit l'âme d'admiration, d'amour et de reconnaissance envers le créateur de tant de biens²⁶³».

Bref, l'étude approfondie des récits des voyageuses anglaises de cette période reste à faire, mais il est tout de même intéressant de constater les mêmes tendances dans les intérêts prioritaires et le ton personnel et sentimental. Par contre, il appert que nos voyageuses françaises ont davantage étudié les institutions et les mœurs britanniques que leurs consœurs d'outre-Manche qui ont visité la France. En fait, quelques historiens avaient noté cette différence entre les voyageurs français et anglais²⁶⁴.

Conclusion : La parenté d'idées entre les deux sexes.

En somme, il semble que la spécificité des récits de voyages de femmes fut étroitement liée à la catégorisation des disciplines selon les sexes qui déterminait une éducation féminine axée sur la morale religieuse, la littérature et les arts. Par contre, il faut garder en perspective qu'au plan des idées véhiculées, les récits de nos trois voyageuses allaient parfaitement dans le sens des ouvrages de leurs contemporains. En fait, ces voyageuses n'étaient ni plus ni moins informées que la majeure partie des voyageurs. De plus, puisque ces derniers se copiaient tous allégrement les uns les autres,

²⁶²Mrs. Montague (1689-1762) fut la plus célèbre voyageuse du XVIII^e siècle. Ses lettres de voyages en Europe, en Asie et en Afrique ont été publiées, pour la première fois en 1763.

²⁶³Mme Cradock, *Journal de Madame Cradock, voyage en France, (1783-1786)* Paris, Perrin, 1896, p. 166.

²⁶⁴ Nous avons mentionné les différences observées entre le voyageur français et le voyageur anglais au chapitre I

les répétitions dans les récits de voyages étaient si communes qu'il n'est pas surprenant de retrouver chez Mme du Boccage et Mme Roland des phrases empruntées à d'autres. À titre d'exemple, on peut rapprocher le récit de Mme du Boccage de celui de l'abbé Le Blanc (1747) et surtout de celui de Élie de Beaumont (1764), un normand issu du même milieu qu'elle. Le voyage de Mme Roland, quant à lui, s'apparente fortement à ceux de l'abbé Coyer (1779) et de P.-J. Grosley (1770), tous deux épris du même idéal d'égalité et de bien public.

Finalement, l'originalité des récits féminins ne repose pas sur les informations et les opinions qu'ils contiennent mais bien dans la liberté de leur écriture qui était généralement moins grande chez les voyageurs masculins, soucieux de satisfaire la curiosité du public ou déterminés à défendre des idées. Cette liberté a permis à nos voyageuses de réaliser une forme de synthèse entre le récit traditionnel, l'autobiographie, le sentimentalisme et le romantisme naissant. Elles annonçaient ainsi timidement la prochaine génération de voyageurs, les romantiques, qui en laissant libre cours à leur inspiration et leur intériorité, se mettront systématiquement au centre de leur récit.

CONCLUSION

VOYAGEURS ET VOYAGEUSES DES LUMIÈRES

Au XVIII^e siècle, au nom du progrès et du bonheur, bon nombre de Français ont envié la plus grande liberté des citoyens anglais. En observant attentivement l'Angleterre, ils se sont étudiés eux-mêmes, comme dans un miroir. Les philosophes avaient fait naître des espoirs et il suffit de lire les récits de voyages pour constater la pénétration des idéaux des Lumières dans l'opinion publique de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Or, on disait souvent à l'époque, afin de démontrer l'importance d'une mode ou d'un courant de pensée, qu'il s'étendait jusqu'aux dames. Pourtant, notre étude des récits féminins nous a mis en présence de trois femmes éclairées qui n'avaient manifestement rien à envier aux voyageurs masculins.

Les perceptions selon les sexes

Nous avons vu, effectivement que ces voyageuses ont perçu l'Angleterre dans la même optique que la plupart de leurs contemporains. Si elles n'ont pas poussé leurs observations à l'image de Voltaire et de Montesquieu, elles ont néanmoins avancé quelques critiques sociales témoignant de leurs principales préoccupations. La première, Mme du Boccage profita de son récit de voyage pour dénoncer le luxe, les marques de distinction de rang et l'oisiveté de la noblesse française. Un peu plus tard, à la veille de la Révolution, Mme Roland, jugea les maux de la société française plus profonds. Selon elle, les privilégiés français abusaient des petits, mal protégés par le système: les Anglais avaient donc réalisé ce qui manquait tant à la France: une constitution qui les protégeait contre le despotisme royal. Au contraire, Mme de Genlis utilisa l'exemple anglais pour inciter ses compatriotes à ne pas imiter leur manque de délicatesse et de goût au théâtre et leur passion pour l'alcool et le jeu.

De toute évidence, ces positions reflètent bien les clivages entre la bourgeoisie et la noblesse. Les aspirations égalitaires de Mme Roland, républicaine, hautement préoccupée du bonheur collectif, traduisaient les espoirs de la petite bourgeoisie parisienne. Pour sa part, Mme du Boccage, issue des grands bourgeois si près de l'anoblissement mais toujours regardés de haut par la noblesse française, semblait envier la modestie des Grands et la cohésion des élites anglaises. Enfin, la comtesse de Genlis s'intéressait grandement à la morale et aux mœurs mais affichait une certaine indifférence à l'endroit des problèmes économiques et sociaux.

Par contre, si les voyageurs présentaient en gros les mêmes idées de base, les sujets d'intérêt variaient sensiblement entre les deux sexes. D'emblée, nous avons noté que les femmes accordaient une plus grande place à la description des gens et des lieux visités qu'aux institutions anglaises. Plus centrées sur la vie quotidienne, elles offraient ainsi des détails fort intéressants sur certaines mœurs et usages anglais.

Au sujet du caractère anglais d'abord, elles reprenaient généralement les stéréotypes véhiculés dans la littérature contemporaine, soit la générosité nationale, le patriotisme, l'esprit philosophique, la simplicité et la modestie anglaises. Ainsi, si toutes trois furent séduites par la bienfaisance des Anglais, la comtesse de Genlis se porta à la défense du caractère français contre l'idée courante du caractère plus sensé et moins frivole des Anglais. On s'étonne d'ailleurs de la permanence des stéréotypes de l'Anglais sérieux et mélancolique et du Français léger et frivole: encore aujourd'hui l'opposition de ces caractères nationaux est communément évoquée pour démontrer la distance entre les deux nations.

La différence de point de vue entre les sexes apparaît plus clairement dans la vision de la femme anglaise, grâce à la proximité des voyageuses avec celles-ci, qui permet des témoignages plus précis que ceux de la majorité de leurs compatriotes. D'une manière générale, toutes trois admirèrent la modestie, la bonne éducation et surtout le dévouement maternel des Anglaises. Cependant, si elles considéraient, tout comme Jean-Jacques Rousseau, que le devoir premier de la femme était le bonheur de son foyer, elles furent frappées de la supériorité de l'éducation des Anglaises et réclamèrent toutes trois le droit à une bonne éducation. En contrepartie, les voyageuses se montrèrent fort timides sinon complètement muettes sur les domaines considérés masculins tels la politique, la justice, les sciences, la philosophie et la religion. À propos du gouvernement notamment, Mme du Boccage dénonça brièvement quelques abus du système anglais qu'elle considérait, malgré tout, supérieur à celui de la France. Mme Roland, quant à elle, présentait la constitution anglaise en termes vagues comme l'ultime source de la liberté et du bonheur des Anglais. Et enfin, Mme de Genlis hostile aux modèles étrangers n'en traita pratiquement pas. Bref, aucune des voyageuses ne dressa un portrait détaillé du gouvernement et seule Mme Roland, manifestement plus intéressée par les affaires publiques, s'attarda sur le système judiciaire et l'ordre public.

Dans le même sens, la religion, les sciences et la philosophie occupaient très peu de place dans les récits des voyageuses comparativement à celle que leur accordaient leurs homologues masculins. À l'exception de Mme du Boccage qui, à l'issue de la visite d'un temple quaker et d'une synagogue, consacra quelques lignes à la religion, les voyageuses gardèrent un silence presque total à ce sujet.

Les particularités de la forme du récit

Outre les différences entre les sexes au plan du contenu, nous avons également relevé chez nos voyageuses, l'utilisation d'une forme de récit qui s'éloignait des voyages conventionnels, par son côté plus autobiographique et plus sensible. Elles penchaient donc davantage du côté du voyage romantique que du traditionnel voyage philosophique et scientifique, généralement prôné par les hommes. Il faut toutefois se garder d'établir une dichotomie totale entre le «voyageur analytique» et la «voyageuse sensible», car les courants «raisonnables» et «sensibles» se mariaient très bien dans les récits de cette période.

Le voyageur du XVIII^e siècle: témoin privilégié de la diversité culturelle

Cette étude nous a donc permis d'explorer le monde fascinant du voyage et des perceptions culturelles à travers le temps. Dans un monde si aisément accessible, alors que seul le fond de la mer conserve encore quelques mystères, nous avons peine à imaginer ce que pouvait ressentir le voyageur du XVIII^e siècle pour qui la simple traversée de la Manche était une aventure en soi. En fait, bien que l'Angleterre fût loin d'être méconnue des Français de l'époque, certains aspects, tout à fait banals aujourd'hui, conservaient à l'époque un caractère inusité. Ainsi, Mme Roland décrit longuement un mouton anglais et Mme du Boccage explique l'usage de «toaster». Devant de tels exemples, l'historien se surprend à rêver que le folklore et les caractères propres des diverses cultures puissent résister au présent mouvement d'homogénéisation résultant de la mondialisation.

Une histoire du voyage féminin à écrire

En somme, nous avons tenté dans cette recherche d'aller au delà de l'étude de cas pour amorcer une histoire du voyage chez les femmes. Cette approche historique ne nous a toutefois pas empêchés de jeter de fréquents coups d'œil du côté de la littérature et des études de genre qui se penchent depuis quelques années sur la spécificité de l'écriture féminine. Nous croyons que les historiens gagneraient beaucoup à s'intéresser davantage à ces recherches, ainsi qu'à utiliser davantage les récits de voyages qui servent bien l'histoire des idées. À défaut de sources abondantes pour étudier la participation des femmes au mouvement des Lumières, nos voyageuses présentent trois visions de l'Angleterre et par le fait même, trois réflexions sur la société française.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I- SOURCES

1.1. Récits de voyage

Du Boccage, Anne Marie Le Page, Madame., « Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie » dans *Recueil des œuvres de Mme du Boccage*, Lyon, Périsse, 1764, vol.3.

Genlis, Stéphanie Félicité Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *Mémoires inédits sur le dix huitième et sur la Révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825.

Genlis, Stéphanie Félicité Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *Suite des souvenirs de Félicie L****, Par Mme de Genlis, Paris, 1807.

Genlis, Stéphanie Félicité Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *Précis de la conduite de Mme de Genlis depuis la Révolution, suivi d'une lettre à M. de Chartres et de réflexions sur la critique*, Hambourg, 1796.

Genlis, Stéphanie Félicité, Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *Le voyageur*, Berlin, J. F Delagarde, 1800.

Genlis, Stéphanie Félicité, Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *Les mères rivales ou la calomnie*, 7^e édition, Paris, Maradan Librairie, 1819.

Roland, Jeanne Marie, Manon Phlipon, Madame., « *Voyages* » dans oeuvres de M. J. Phlipon Roland contenant ses *Mémoires* composés dans sa prison en 1793; ses *Ouvrages philosophiques et littéraires* faits avant son mariage; sa *Correspondance* et ses *Voyages*, précédés d'un discours préliminaire par l'éditeur L.-A. Champagneux, Paris, an VIII (1800), vol. 3.

Roland, Jeanne Marie, Manon Phlipon, Madame., *Mémoires de Madame Roland. Nouvelle édition critique Contenant des fragments inédits et les lettres de la prison publiés par C. L. Perroud*, Paris, Librairie Plon, 1905.

1. 2. Correspondances et oeuvres littéraires des voyageuses

Du Boccage, Mme Anne Marie Lepage., *La Colombiade ou la foi portée en le Nouveau Monde* (1756), Paris, Côté Femmes, 1991.

Du Boccage, Mme Anne Marie Lepage., « Lettres » dans Bregnot du Lut, *mélanges biographiques et littéraires*, Lyon, 1828, p. 27-30.

Du Boccage, Mme Anne Marie Lepage., « Lettres » dans Pélissier L. G., « Lettres de divers écrivains français » *Bulletin Bibliophile*, 1906. , p.113-32, 222-32, 281-90.

Du Boccage, Mme Anne Marie Lepage., « Unpublished letters of Mme du Boccage » *Modern philology*, 1929-30, p. 321-3

Genlis, Stéphanie Félicité, Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *De l'influence des femmes sur la littérature, comme protectrice des lettres et comme auteurs; ou Précis de l'Histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811.

Genlis, Stéphanie Félicité, Du Crest de Saint Aubin, comtesse de., *Dictionnaire raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde, des modes, des moeurs depuis la mort de Louis XIV*, Paris, 1818.

Orléans, Louis- Philippe d'., *Journal du fils aîné d'Orléans, correspondance de Louis-Philippe Joseph d'Orléans avec Louis XVI, la reine...*, Paris, Roussel, 1800.

Orléans, Louis- Philippe d'., *Lettres à Nathaniel Parker Forth 1778-1775*, Édition de A. British, Paris, Société Historique, 1926, vol. XV.

Roland, Marie-Jeanne, Phlipon, Madame., *Lettres de Madame Roland (1780-1793)*. Éditées par Claude Perroud. Collection de documents inédits de l'histoire de France, Paris, Imprimerie nationale, Paris, 1900-1902.

Roland, Marie-Jeanne, Phlipon, Madame., *Lettres de Madame Roland*. Nouvelle série 1767-1780. Edité par Claude Perroud., Paris, 1913-1915.

II- SOURCES CONTEMPORAINES

2.1. Voyageurs et philosophes (1700-1789)

Bombelles, Marc de marquis de., *Journal d'un voyageur en Grande Bretagne et en Irlande*, Oxford, Voltaire Foundation Taylor Institute, 1989 (1784).

Coyer, abbé., Gabriel François. *Nouvelles observations sur l'Angleterre par un voyageur*. Paris, 1779.

Chateaubriand, René de ., *Mémoires d'outre-Tombe*, Paris, Bordas, 1989.

Dutens, Louis., *L'ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, Paris, Londres, 1787.

Élie de Beaumont, Grouchy, vte de., *Voyages, moeurs pittoresques, un voyageur français en Angleterre*, Paris, 1764.

Grosley, Pierre-Jean., *Londres*, Lausanne, 1770.

Le Blanc, abbé., *Lettres d'un françois concernant le gouvernement, la politique et les moeurs des Anglois*, La Haye, 1747.

La Coste, Époque de., *Voyage philosophique d'Angleterre fait en 1783 et 1784*, Paris, Poincot, 1787.

La Rochefoucault-Liancourt, François, Duc de., *A Frenchman in England, being the Mélanges sur l'Angleterre*, Édition de Jean Marchand, London, Caliban Book, 1995.

Montesquieu, Charles-Louis Secondat, baron de., « De l'esprit des lois » dans *Oeuvres complètes*, tome II, Paris, Librairie Gallimard, 1949.

Montesquieu, Charles-Louis Secondat, baron de., « Notes sur l'Angleterre » dans *Oeuvres complètes*, tome I, Paris, Librairie Gallimard, 1949.

Montesquieu, Charles-Louis Secondat, baron de., « Lettres persannes » dans *Oeuvres complètes*, tome I, Paris, Librairie Gallimard, 1949.

Muralt, Louis Béat de., *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voiajes*, Genève, Stalkine Reprints, 1974. (1725)

Prévost, abbé., *Le philosophe anglois ou histoire de monsieur Cleveland*, Asterdam, Ryckhoff, 1778 (1731)

Prévost, abbé., *Mémoires d'un homme de qualité*, Paris, Hachette, 1958. (1734)

Rousseau, Jean-Jacques., *Les Confessions*, Lausanne, Bibliothèque romande, 1937 (1782) , livres IV et VI.

Rousseau, Jean-Jacques , *Les Réveries du promeneur solitaire*, Paris, Imprimerie nationale, 1978 (1782), septième promenade.

Rousseau, Jean-Jacques., *Julie ou la nouvelle Héloïse*, éd. de René Pomeau, Paris, Garnier et frères, 1960 (1761).

Rousseau, Jean-Jacques., *Émile ou De l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1987 (1762).

Sterne, Laurence., *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie (1768)*, traduit par Aurélien Digeon et Serge Soupel, Paris, Flammarion, coll. G. F., 1981.

Voltaire., *Lettres philosophiques*, Paris, Garnier, 1988. (1734)

2.2. Autres voyageuses françaises (1789-1850)

Boigne, Éléonore Adèle, Comtesse de., *Mémoires*, Paris, 1849.

Gontaut- Biron, Duchesse de., *Mémoires*, Paris, 1822.

Staël-Holstein, Anne Louise Germaine Necker, Mme de., *Les Carnets de voyages de Madame de Staël*, étude de Simone Balayé, Genève, Droz, 1971.

Staël-Holstein, Anne Louise Germaine Necker, Mme de., *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, 1985.

Tristan, Flora., *Promenades dans Londres ou l'aristocratie et le prolétariat anglais*, Paris, F. Maspero, 1978.

2.3. Correspondances et romans de femmes (1750-1789)

Charrière, Madame de., *Lettres de mistress Henly publiées par son amie*, dans Trousson, Raymond, *Romans de femmes au XVIII^e siècle...*, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 351-374.

Du Deffand, madame., *Correspondance avec Horace Walpole* dans *correspondances complète de la marquise du Deffand avec ses amis*, Genève, Stalkine Reprints, 1971.

Graffigny, Françoise d'Issembourg d'Happencourd de., *Correspondance*, par English Showalter, Oxford, Voltaire Fondation, 1985.

Géoffrin, Marie-Thérèse Rodet, Mme., *Correspondance inédite du roi Stanislas, Auguste Poniatowski et de Mme Géoffrin (1764-1777)*, Genève, Stalkine reprints, 1970.

Le Prince de Beaumont, Marie., *La nouvelle Clarice, histoire véritable, par Mme le prince de Beaumont*, Lyon et Paris, 1767.

Lespinasse, Jeanne-Julie-Éléonore de., *Lettres*, Genève, Stalkine Reprints, 1971.

Necker, Suzanne Churchod., *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, Paris, 1798.

Necker, Suzanne Churchod., *Nouveaux Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, Paris, 1801.

Saint Aubin, Madame Mézières du Crest, marquise de., *Mémoires, en forme de lettres, de deux jeunes personnes de qualité, par l'auteur du danger des liaisons*, La Haye et Paris, 1765.

Riccoboni, Marie-Jeanne., *Lettres de milady Juliette Catesby à milady Henriette Campley, son amie*. Amsterdam, 1759.

Riccoboni, Marie-Jeanne., *Lettres de mistress Fanni Butlerd, Genève, Librairie Droz, 1979, (1757)*.

Riccoboni, Marie-Jeanne., *Lettres de Mylord Rivers à sir Charles Cardigan, Genève, Librairie Droz, 1992. (1776)*

Roucher, Jean-Antoine., *Bibliothèque Universelle des Dames, «Voyages»*, 1785-91, 20 vols.

Nicholls, James C., ed., *Mme Riccoboni's letters to David Hume, David Garrick and sir Robert Liston (1764-1783)*, Oxford, Studies on Voltaire and the eighteenth Century, vol. 149, 1976.

2.4. Voyageuses anglaises en France (1750-1789)

Bessborough, Lady., *Lady Bessborough and her family circle*, ed. by the earl of Bessborough, London, John Murray, 1940.

Coke, Mary., *Letters and Journals of lady Mary Coke*, Bath, Kingsmead Reprints, 1970.

Cradock, Mme, *Journal de Madame Cradock, voyage en France (1783-1786)*, trad. de Mme O. Delphin Balleyguier, Paris, Perrin et cie, 1896.

Holland, Elisabeth., *The journal of Elisabeth Holland (1791-1811)*, éd. du earl of Ilchester, London, Longmans green and co., 1908.

Knight, lady., *Letters from France and Italy 1776-1795*, ed. by Lady Elliot Drake, London, Arthur L. Humphreys, 1905.

Montague, Mary Pierrepont, milady., *L'Islam au péril des femmes, une anglaise en Turquie au XVIII^e siècle*, Paris, Découverte, 1981.

Montague, Mary Pierrepont, milady., *Letters of lady Mary Wortley Montague written during her travel in Europe, Asia and Africa*, Paris, P. Didot the elder and F. Didot, 1800.

III- OUVRAGES GÉNÉRAUX

3.1. Dictionnaires, biographies et encyclopédies

Baldensperger et Friederich., *Bibliography of comparative literature*, 2 édition, New York, 1960 p. 55-6, 365-66, 551-3.

Bibliographie annuelle de l'histoire de France, Paris, éditions du C.R.N.S., 1953 +

Bibliographie der Franzosischen Literaturwissenschaft, Francfort-sur-le-Main, V. Klostermann, 1956+

Cioranescu, A., *Bibliographie de la littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Édition du C.N.R.S., 1968

Colon, Pierre., *Le siècle des Lumières, Bibliographie chronologique*, Genève, Librairie Droz, 1983.

Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (1751-1780), Stuggart-Bad Cannstatt, Friedrich Verlag, 1966-1967: « Femme », vol.6, p. 468-476; « Liberté », vol. 9, p. 462-472.; « Voyage », vol. 17, p. 476-478.

Michaud, L. G., *Biographie universelle*, Paris, Delagrave, 1811-1862.

Quérard, J.M., *La France littéraire ou Dictionnaire biographiques des savants, historiens et gens de lettres de la France(1700-1827)*, Réimpression, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964. (1827-1842)

Répertoire des relations de voyage, mémoires et souvenirs de touristes et de résidents français en Grande Bretagne et de touristes et résidents britanniques en France entre 1750 et 1789, Villateneuse, Université de Paris Nord, 1988.

The Times Atlas of London History, ed. Hugh Clout, New York, Harper Collins, 1991.

Warner, Malcom., *The image of London: views by travellers and (1550-1920)*, New-York, Rizzoli, 1989.

3.2. Sur l'Europe moderne

Bluche, François., *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1973.

Chaussinand- Nogaret, Guy., *La noblesse au XVIII^e siècle, De la Féodalité aux Lumières*, Paris, Hachette, 1976.

Chaussinand- Nogaret, Guy, dir., *Histoire des élites en France au XVI^e au XX^e siècle*. Paris, Tallandier, 1991.

Chaunu, Pierre., *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, 1982.

Clark, J.C.D., *English society 1688-1832, Ideology, social structure and political practice during the Ancien Regime*, Cambridge, Cambridge university Press, 1985.

Goubert, Pierre et Daniel Roche., *Les Français et l'Ancien Régime*, tome I: *La société et l'État*, Paris, Armand Colin, 1984.

Hazard, Paul., *La crise de conscience européenne 1680-1715*. Paris, Fayard, 1961.

Hazard, Paul., *La pensée européenne au XVIII^e siècle, de Montesquieu à Lessing*. Paris, Fayard, 1963.

Jarrett, Derek., *England in the age of Hogarth*, London, Yale University Press, 1974.

Launay, Michel., *Introduction à la vie littéraire du XVIII^e siècle*, Paris, Bordas, 1968.

Lebrun, François, *L'Europe et le monde (XVI-XVIII^e siècles)*, Paris, Armand Colin, 1987.

Marx, Richard., *Histoire de la Grande Bretagne*, Armand collin, 1990.

Méthivier, Hubert., *La fin de l'Ancien Régime*, Paris, Puf, 1974.

Méthivier, Hubert., *Le siècle de Louis XV*, Paris, P.U.F., 1966.

Meyer, Jean, *La noblesse française à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, P.U.F., 1991

Monglond, André., *Histoire intérieure du préromantisme français, de l'abbé Prévost à Joubert*, Grenoble, éditions B. Arthaud, 1929.

Mougel François-Charles., *L'Angleterre du XVI^e siècle à l'ère victorienne*. Paris, P.U.F., 1978.

Muchembled, Robert., *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV^e- XVIII^e siècle)*. Paris, Flammarion, 1978

Pomeau, René., *L'Europe des Lumières, cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle*, Paris, Stock, 1966.

Porter, John., *English Society in the Eighteenth Century*, London, Hammondsworth, 1982.

Roche Daniel., *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993.

Roche, Daniel., *Les Républicains des lettres: Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 1988.

Saulnier, Verdun, Louis., *La littérature française du siècle philosophique*, Paris, P.U.F., 1958, 134 pages.

Stone, Lawrence et Jeanne C. Fawtier Stone., *An open elite of England (1540-1880)*, Oxford, Clarendon Press, 1984.

3.3. Sur les relations franco-britanniques

Acomb, Frances., *Anglophobia in France (1763-1789)*, North Carolina, Duke University Press, 1950.

Ascoli, Georges., *La Grande- Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de cent ans jusqu'à la fin du XVI^e siècle*. Genève, Slatkine reprints, 1971.

Ascoli, Georges., *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle.*, Tomes I et II, Genève, Slatkine reprints, 1971.

Bannister, Mark., « Outre-monts, Outre-Rhin, Outre-Manche. Comment les Français voyaient leurs voisins 1600-1670. » dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrant, 1997. p. 1-9.

Barton, Francis Brown., *Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1911.

Bonno, Gabriel., *La constitution britannique devant l'opinion française de Montesquieu à Bonaparte*, Genève, Slatkine Reprints, 1970.

Bonno, Gabriel., *La culture et la civilisation britannique devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux lettres philosophiques (1713-1734)*. Transactions of the American philosophical society. N.S., vol.38 part.1, Philadelphia, 1948.

Constant, J.M., « Noblesse anglaise et noblesse française: histoire comparative » *B.S.H.M.*, seizième série, n. 33, 1987 p. 21-26.

Faber, Richard., *French and English*. London, Faber and Faber, 1975.

Grieder, Josephine., *Anglomania in France, 1740-1789, Fact fiction and political discourse*, Geneva, Librairie Droz, 1985.

Grieder, Josephine., *Translation of French sentimental prose fiction in late eighteenth century England: the history of a literary vogue*, Durham, Duke University Press, 1975.

Jarett, Derek., *The Begetters of Revolution: England involvement with France (1759-1789)*, Londres, Longsman, 1973.

Lamarre, Christine., « Français, Anglais et Suisses ou de l'utilisation du caractère national dans la France du second XVIII^e siècle » dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous

la direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont Ferrant, 1997. p. 37-44.

Lokitt, Charles Henry., *The relations of French and English society (1763-1793)*, London, Longsman Green and co. 1920.

Nordmann, Claude., « Anglomanie et anglophobie en France au XVIII^e siècle » *Revue du Nord*, n. 66, n.261-262, 1984, p.787-803.

Piqué, Barbara., « Les caractères des nations dans l'oeuvre de Montesquieu » dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrant, 1997, p.131-142.

Reboul, Pierre, *Le Mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration*, Lille, Bibl. de l'Univ de Lille, 1962.

Texte, Joseph., *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1895.

IV- VOYAGES ET VOYAGEURS

4.1. Sur le voyage

Adams, Percy ., « Travel Literature of the XVII^e and XVIII^e Century. A review of recent approaches. » *Texas studies in literature and language* XX, 1978. p. 488-515.

Atkinson, Geoffroy., *Les relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées. Contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIII^e siècle*. New York, Burt Franklin, 1971.

Bain, Margaret, J., *Les voyageurs français en Écosse et leurs curiosités intellectuelles (1770-1830)*, Paris, Champion, 1931.

Blanc, Gérard., *Les relations de voyage au XVIII^e: écriture et modalité de lecture*, thèse en Littérature française, Université de Lyon II, 1988.

Broc, Numa., *La géographie de philosophes, Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Paris, Phrys, 1975.

Claudon, Francis., *Le voyage romantique*, Paris, Philippe Lebaud, 1986.

Doirion, Normand., *L'art de voyager et le déplacement à l'époque classique*, Sainte Foy, Presses de l'Université Laval, 1995.

Fourastié, Jean et Françoise, *Voyages et Voyageurs d'autrefois*, Paris, Denoel, 1972.

Guertner, W., « Comment le récit de voyage français devient littéraire au XVIII^e », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century.*, n. 296, 1992, p. 53-70.

Hafid, Martin, Nicole., *Voyage et connaissance au tournant des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.

Mesnard, Jean, dir., *Les Récits de voyage*, Centre d'Étude et de recherche d'histoire des Idées et de la sensibilité (C.E.R.H.I.S.), Paris, Éditions A.G. Nizet, 1986.

Montandon, Alain, dir., *Moeurs des uns, coutumes des autres: les Français au regard de l'Europe: une anthologie.*, C.R.M.C. Clermont Ferrand, 1995.

Montandon Alain, éd., *L'Europe des politesses et le caractère des nations. Regards croisés*, Edition Economica, Anthropos «exploration interculturelle», Paris, 1997.

Moureau, François., « L'œil expert: voyager, explorer », *Dix-Huitième Siècle*, XXII, 1990.

Pageaux, Henry-Daniel., « Voyages romanesques au siècle des Lumières » *Études littéraires I*, 1968, p. 205-214.

Pascali, Adrien., *Le tour des horizons, Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.

Pomeau, René., « Voyage et Lumières dans la littérature française du XVIII^e », *Studies on Voltaire and the Eighteen Century*, n.62, 1967, p. 1269-1289.

Stagl, Justin., *A history of curiosity : the theory of travel (1550-1800)*, Chur, Switzerland, Harwood Academic Publishers, 1995.

Van Den Abeele., Georges, dir., « The discourse of travel. » *L'Esprit créateur*, XXV, Fall 1985.

Wolfzettel, Friedrich., *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen-Age au XVIII^e siècle*, Paris, P.U.F, 1996.

4.2. Sur les voyageurs français en Angleterre et anglais en France

Bayne-Powell, Rosamond, *Travellers in Eighteenth Century England*, New York, 1972.

Black, Jeremy., *The British and the Grand-Tour*. London, Dover, Croom Helm, 1985.

Black, Jeremy., « France and the Grand tour in the early eighteenth century. » *Francia*, 1983, vol II, p. 407-416.

Black, Jeremy., « English views of France and Italy 1660-1800 », dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humains de Clermont- Ferrant, 1997, p. 11-17.

Collins, J. Churton., *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*, London, Eveleigh Nash, 1908.

Dedieu, Joseph., *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France. Les sources anglaises de l'Esprit des lois*, Genève, Stalkine Reprints, 1971 (1909).

Gerbod, Paul., *Voyage au pays des mangeurs de grenouilles. La France vue par les britanniques du XVIII^e siècle à nos jours*. Paris, Albin Michel, 1991.

Goulemot, Jean M., Paul Lidsky et Didier Masseur, éd., *Le Voyage en France, Anthologie des voyageurs européens en France. Du Moyen Age à la fin de l'empire*. Paris, Gallimard, 1996.

Haugeard, Philippe., *Les Lettres philosophiques de Voltaire*, Paris, Nathan, 1993.

Mervaud, Christiane., « Des relations aux mythes anglais des lettres philosophiques », *Studies on Voltaire*, 296, 1992, p. 1-15.

Mullenbrock, Heinz-Joachim., « The political implications of the Grand Tour: Aspects of a specifically English contribution to the European travel literature of the age of Enlightenment.» *Le voyage en Grande-Bretagne au XVIII^e*, Paris, U.E.R. des pays anglophones de l'université de Paris III, 1984, p. 7-21.

Rousseau, André-Michel., « L'Angleterre et Voltaire (1718-1789) » , *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vols. 145-47, Oxford, 1976.

Sacquin-Moulin, Michèle., « La vision utopique de l'Angleterre dans les récits de voyage français entre 1750-1789. » *Komparatistische Hefte* 3, 1981 p. 52-63.

Sacquin-Moulin, Michèle., *Les récits de voyage d'Anglais en France et de Français en Angleterre de 1750 à 1759*, Thèse de l'école de Chartres, 1978.

V- FEMMES ET VOYAGE

5.1. Sur les femmes françaises et anglaises

Abensour, Léon., *La femme et le féminisme avant la Révolution*, Genève, Slatkine Reprints, 1977.

Albistur, Maité et Armogathe, Daniel., *Histoire du féminisme français*, Paris, Éditions des femmes, 1978.

Badinter, Elisabeth., *Emilie, Emilie, ou l'Ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983.

Bonnel, Roland, et Catherine Rubinger., *Femmes savantes et femmes d'esprit, Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, 1994.

Blondel, Madelaine., *Images de la femme dans le romans anglais de 1740 à 1771*, Thèse Paris III, Paris, Honoré Champin, 1975.

Carré, Jacques., «Les traductions anglaises d'ouvrages français sur le comportement et l'éducation des femmes au 18^e siècle» dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrant, 1997, p. 87-100.

Didier Béatrice., *L'écriture femme*, Paris, P.U.F., 1981.

Duby, Georges et Michelle Perrot., *Histoire des femmes, tome III et IV*, Paris, Plon, 1991-92.

Duhet, Paul-Marie., *Cahiers de doléances des femmes de 1789*, Paris, Éditions des femmes, 1989.

Fauchery, Pierre., *La destinée féminine dans le roman européen du XVIII^e siècle, 1713-1807*, Paris, Armand Colin, 1972.

Gardiner, Judith., « On female Identity and Writing by Women » *Writing and sexual difference*. ed., Elisabeth Abel, Chicago, University of Chicago Press, p. 179-88.

Goncourt, Edmond et Jules de., *La femme au dix-huitième siècle*. Paris, Flammarion, 1982.

Goodman Dena., *The Republic of letters, A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

Hoffman ,Paul., *La femme dans la pensée des Lumières*. Paris, Orphyrs, 1977.

Jacobs, Eva., éd., *Woman and Society in 18th Century France*. Essays in honour of J. S. Spink, London, The alyhone Press, 1979.

Jones, R. A., « Mme Necker et Mrs Montague », *Revue de Littérature comparée*, Juin 1933, p. 232-238.

Langford, P., « Women in polite Society » dans *A Polite and Commercial People: England 1727-1783*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

Monford, Catherine R., *Literate women and the French Révolution of 1789*, Birmingham, Summa publi., 1994, vol. IX.

Piau-Gillot, Colette., « L'écriture féminine, à propos de Marie-Jeanne Riccoboni », *Dix-huitième siècle*, vol. 16. 1984, p. 369-386.

Paquin, Eric., « Des lettres fictives d'émigrées (1793-1799) » dans *Femmes de lettres, écriture féminine ou spécificité générique*, actes du colloque tenu à l'Université de Montréal le 15 avril 1994, Montréal, CULSEC, 1994.

Prior, Mary, éd., *Women in English society (1500-1900)*, Londres, New York, Chapman and Hall, 1985.

Rogers, Katherine, M., *Feminism in Eighteenth Century England*, Urbana-Chicago-London, University of Illinois Press, 1982.

Spencer, Samia I., ed., *French women and the age of Enlightenment*. Bloomington, Indiana University Press, 1984.

Sol, Antoinette Marie., « Un double miroir: l'image des Français dans les romans de Frances Burney. » dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous la direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrant, 1997. p. 211-232.

Trousseau, Raymond., *Romans de femmes au XVIII^e siècle : Mme de Tencin, Mme de Graffigny, Mme Riccoboni, Mme de Charrière, Olympe de Gouges, Mme de Souza, Mme Cottin, Mme de Genlis...*, Paris, Robert Laffont, 1996.

5.2. Sur les voyageuses

Adickes, Sandra., *The Social Quest: The Expanded Vision of Four Women Travelers in the Era of the Revolution*, New York, Peter Lang, 1991.

Bohls, Elisaeth A., *Women travel writers and the language of aesthetics 1716-1818*, Cambridge, N. Y., Cambridge University Press, 1995.

Frederick, Bonnie et Susan H. McLeod, *Women and the journey. The Female Travel Experience*, Washington State University Press, 1993.

Lawrence, Karen R., *Penelope Voyages, women and travel in the British Literary Tradition*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1994.

Makowiecka, Maria Anna., *Women's departure : rewriting voyage, rethinking female «recits»*, Thèse City University of New York, 1996.

Mayor, Deborah et Adisa, P. Opal., *Traveling Women*, Jukebox Press, 1989.

Mills, Sara., *Discourses of difference : an analysis of women's travel writing*, London, New York, Routledge, 1991.

Monicat, Benedicte, M.C., *Itinéraire de l'écriture au féminin : voyageuses du XIX^e siècle*. Amsterdam, Atlanta G. A., Rudopi, 1996.

Robinson, Jane., *Unsuitable for ladies : An anthologie of women traveler*, Oxford University Press, 1995.

Schlick, Y.R., *Travel, Education and the pathways of feminism in post-revolutionary France*, Thèse de PH. D., Duke University, 1993.

Woolacott, Angela., « All this is the Empire, I told myself » : Australian Women's Voyages Home and the Articulation of Colonial Whiteness," *American Historical Review*, 102, 4 (oct 1997), p.1003-29.

« Pour une bibliographie des récits de voyage au féminin», *Romantisme*, n. 77, III, 1992, p. 95-100.

5.3. Sur Mme Du Boccage

Beauharnais Mme Fanny., *À la Mémoire de Mme du Boccage*, Paris, 1802.

Briquet, Mme Fortunée., *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des françaises*, Paris, Gille, 1804., vol. I, p. 102-103.

Chessex J. Ch., "Mme du Boccage ou la belle inconnue » *French Review* XXX 1957, p. 297-302.

Gill Mark, Grace., *Une femme de lettres au XVIII^e siècle. Anne Marie du Boccage*, Paris, Champion, 1927.

Guilbert., *Notice biographique et littéraire sur Mme du Boccage*, Rouen, 1807.

Grimm, frédéric Melchior, baron., *Correspondance Littéraire...*, Paris, éd. de M. Tourneux, (1880-1882); tome II, 15 mars 1757, 15 juillet 1759 et tome IV 1er novembre 1764.

Lebreton., *Biographie normande*, Rouen, 1857, I, p. 206.

Oursel, N.N., *Nouvelles biographies normandes*, Paris, Picard, 1886-1888, I, p. 44.

Roy, Thomas, Watson., *L'Amérique de Mme du Bocage*, Thèse Université de Washington, 1955.

Virolle, Roland., « Types sociaux en Normandie au XVIII^e siècle: Anne-Marie du Bocage, «la dixième muse » *Études normandes*, 1979, n. spécial, p. 66-80.

Virolle, Roland., « Mme du Bocage, Voltaire, le pape et Christophe Colomb, » *Le siècle de Voltaire, Hommage à René Pomeau*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1987.

Voltaire., *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1964-1993, vol.XVIII, p.33,113; vol. XIX, p.141-42.

Yvon, Paul., *Traits d'union normand avec l'Angleterre, avant, pendant et après la Révolution*, Caen et Londres, 1919.

5.4. Sur Mme de Genlis:

Baldensperger, F., *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, Paris, Plon, 1924.

Bertaut, Jules., *Mme de Genlis*, Paris, 1941.

Bertaud, Jacques., « Madame de Genlis, John Wilson Croker et l'Angleterre » *Revue de Littérature Comparée*, LI, 3, juillet-septembre, 1977, p. 356-365.

Bertaud, Jacques., *Madame de Genlis et l'Angleterre, La femme et l'oeuvre de 1779 à 1792*, Thèse de doctorat d'université Paris III, Sorbonne, 1974.

Birkett, Jennifer., « Madame de Genlis : the New Men and the Old Eve » *French Studies* 42,2, Avril 1988, p. 150-64.

British, Amédée., « L'anglomanie de Philippe-Égalité, d'après sa correspondance autographe (1778-1785) » *Le Correspondant*, CCCIII, 1926, p. 280-95.

Brogie, Gabriel de., *Mme de Genlis*, Paris, Librairie académique Perrin, 1985.

Colnet de Ravel., *L'hermite de Belleville. Nouvelle édition augmentée de cinq articles sur le mémorial de Sainte Hélène et de trois autres sur les mémoires de Mme la comtesse de Genlis*. Paris, 1834.

Harmand Jean., *Madame de Genlis, sa vie intime et politique*, Paris, Perrin, 1912.

Laborde, A., *L'oeuvre de Mme de Genlis*, Nizet, Paris, 1966.

Letessier, F., « Madame de Genlis et Chateaubriand » *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, juin, 1969, p. 262-266.

North American Review. XXXII (1831) p. 196-215.

Parrel, C. de., *L'égérie de Philippe Egalité, quelques notes sur Mme de Genlis, détail inédits sur son séjour à Bury Saint Edmond en 1792*. Paris, Hachette, 1913.

Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle., *Bibliographie de Mme de Genlis*, Bibliographie des écrivains français, Memini, Paris, 1996.

Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle., « L'Étranger en bien et en mal sur les scènes privées de la fin du XVIII^e siècle » dans *Le même et l'autre: regards européens*, sous la direction de Alain Montandon, Clermont Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrant, 1997. p. 143-166.

Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle., *Mme de Genlis et le Théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997.

Ragg Lonsdale, « Madame de Genlis's Travellers Companion » *Contemporary Review*, CLIX, juillet-décembre, 1933, p. 73-81.

Reiset, Vte., «Mme de Genlis et ses historiens, à propos de publications récentes. » *Revue d'études historiques* LXXX, 1914, p. 334-44.

Reish, J.G., « France's children discover the other: Mme de Genlis's tales of travel and instruction» *Transactions of the Sixth International Congress on the Enlightenment*, Actes du Sixième Congrès international des Lumières, Bruxelles, juillet 1983, de Hadyn T. Mason, Oxford, The Voltaire Foundation, vol. CCXVI, 1983, p. 113-115.

Rouzet, J-M., « Voyage de Pétion et de Madame de Genlis à Londres; Fausse note sur madame de Genlis » *Explication de l'énigme du roman intitulé: «Histoire de la conjuration de L.P.J., d'Orléans »* Vérédishad, chez les marchands de nouveautés, t.IV, 1782, p.23-27. 60-62.

St-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 1968-1870, vol. III, p. 162-165.

Turquan, J., *Les femmes dans l'émigration (1789-1815)*, Paris, Émile Paul, 1911.

Wahba, M., «Genlis in England », *CL* 13, 1961, p. 231-238.

Ward, Brulis J., « Mme de Genlis in England ». *Revue de Littérature anglaise* XVI, 1936, p. 731-34.

Westmount Revue, VI (1826), p. 134-58.

5.5. Sur Mme Roland

Actes du colloque national de Villefranche-sur Saône, *Jean-Marie et Manon Roland*, Lyon, Union des sociétés historiques du Rhône, 1990.

Chaussinand-Nogaret, Guy., *Mme Roland: Une femme en Révolution*, Paris, Seuil, 1985.

Cornevin, Marianne., *La véritable Mme Roland*, Paris, Pygmalion, 1989.

Dalton, Susan., *Engendering the Republic of Letters: reconnecting public and private sphere in Eighteenth Century Europe*, Thèse de l'Université de Montréal, mars 1999, p. 109-161.

Karjalainen, Helena Pirkk., *Mme Roland écrivain*, Thèse de Grenoble 3, 1994.

May, Gita., *De J. J. Rousseau à Madame Roland : essai sur la sensibilité préromantique et révolutionnaire*, Genève, Droz, 1964.

May, Gita., *Madame Roland and the age of the Revolution*, New York, Columbia University Press, 1970.

May, Gita., « XVIII^e Century England seen by Mme Roland" *French Studies*, n. 19, 1965, p. 90-124.

Michelet, Jules., *Les femmes de la Révolution: Héroïnes, victimes et amoureuses*, Paris, Carrère, 1981.

St-Beuve., *Portraits de femmes*, réed. Gallimard, 1951.

Trouille, Mary, « Revolution in the boudoir: Mme Roland's subversion of Rousseau's Feminine Ideals. » *Eighteenth Century Life*, 13, May 1989, p. 65-85

APPENDICE I

LISTE PARTIELLE DES VOYAGEUSES FRANÇAISES EN ANGLETERRE DE 1750 À 1789

- 1750: Mme du Boccage
- 1763: M. et Mme d'Usson
Mme Boufflers
- 1764: M. et Mme du Bisson
- 1767: Mme de Barbantane
- 1768: Mme de Neuville
- 1769: La marquise de la Vaupalière
La comtesse d'Antigny-Damas
- 1771: Mlle de Villagagnon
- 1777: La comtesse de Blot
La comtesse d'Ennery
La comtesse de Schomberg
- 1783: La marquise de la Jamaïque
La comtesse de Châlon
La comtesse d'Andlau
- 1784: Mme Roland
- 1785: Mlle Dayrou de Poitiers
- 1786: Mme de Cambis
Mme de St-Germain
- 1787: La duchesse de Polignac
Mme de Gorche
La princesse de Lamballe
Mme de Vaudreuil
La comtesse Diane de Polignac
- 1788: Mlle de Bonneval

APPENDICE II

PORTRAIT DE ANNE-MARIE DU BOCCAGE



Tiré de Gill-Mark Grace, *Une femme de Lettres au XVIII^e siècle...*

APPENDICE III

PORTRAIT DE MADAME STÉPHANIE FÉLICITÉ DE GENLIS

Tiré de Gabriel de Broglie, *Mme de Genlis...*

APPENDICE IV**PORTRAIT DE JEANNE-MARIE ROLAND**

Tiré de Actes du colloque national de Villefranche-sur Saône,
Jean-Marie et Manon Roland...